This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

CERF LIBRARY
PRESENTED BY
REBECCA CERF '02
IN THE NAMES OF
CHARLOTTE CERF '95
MARCEL E. CERF '97
BARRY CERF '02

MARCEL PRÉVOST

CERF.

La Fausse Bourgeoise

TRENTE-HUITIÈME ÉDITION

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVIII

La

Fausse Bourgeoise

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

Le Scorpion. 1 volume.	3 50
Chonchette. 1 volume.	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume.	3 50
Cousine Laura. 1 volume.	3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume.	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume.	3 50
Lettres de Femmes. 1 volume.	3 50
Nouvelles Lettres de Femmes. 1 volume.	3 50
Dernières Lettres de Femmes. 1 volume.	3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume.	3 50
Notre Compagne (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
Le Jardin secret. 1 volume.	3 50
Trois Nouvelles. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — Frédérique. 1 volume.	3 50
— — Léa. 1 volume.	3 50
L'Heureux Ménage. 1 volume.	3 50
Le Pas Relevé (Nouvelles). 1 volume.	3 50
La Princesse d'Erminge. 1 volume.	3 50
Monsieur et Madame Moloch. 1 vol.	3 50
Femmes. 1 vol.	3 50
La Fausse Bourgeoise. 1 vol.	3 50
La Plus Faible, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol.	3 50

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Lettres de Femmes. 1 volume in-18.	3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume in-18.	3 50
Le Domino Jaune. 1 volume in-18.	3 50
Chonchette. 1 volume in-18.	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume in-18.	3 50
Le Scorpion. 1 volume in-18.	3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume in-18.	3 50
Cousine Laura. 1 volume in-18.	3 50
Le Jardin secret. 1 volume in-18.	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume in-18	3 50
Les Vierges Fortes. — Frédérique. 1 volume in-18.	3 50
L'Accordeur aveugle. 1 volume petit in-8°.	6 »
Le Moulin de Nazareth. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
Le Mariage de Julienne. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Le Scorpion. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
Chonchette. 1 vol. in-12.	6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Atiraé

MARCEL PRÉVOST

Atirac

La

ausse Bourgeoise

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVIII

Atirac

PQ2383
P6 F3
1708

La Fausse Bourgeoise

I

Ces suppléments périodiques de service militaire que la constitution des armées européennes impose aux civils pour exercer les troupes de réserve et de territoriale, sont le cauchemar de bien des bourgeois paisibles, alourdis dans le bien-être du foyer, ou rivés à leur labeur quotidien par des chaînes que l'habitude a faites, à la longue, plus indispensables que des plaisirs.

M570883

Vieilli ou non, maniaque ou point, un civil de trente-cinq ans, convié à faire les manœuvres avec les troupes actives, songe d'abord au sursis. Si on le lui refuse (et, de délai en délai, on doit bien en venir là), il arrive au corps intimidé, méfiant, grognon. La divine, la folle jeunesse n'est plus là; elle n'égaye plus, comme naguère pour le conscrit, la monotonie de la caserne ou la fatigue des corvées... Maussade, le territorial endosse pourtant la capote, coiffe le shako, entre dans le rang. Les clairons sonnent: en marche, sac au dos! Voilà les manœuvres commencées.

Or, au bout du premier kilomètre, le boutiquier, l'employé, le petit propriétaire, ont déjà pris une allure plus martiale. A l'étape, ils s'étonnent de manger le repas improvisé d'un appétit qu'ils n'apportaient pas au fin déjeuner de la ménagère. Le soir, l'organisation du cantonnement les divertit et leur vaut parfois une aventure savoureuse à force d'imprévu. Le lendemain, les plaisanteries classiques du troupier fleurissent déjà sur leurs lèvres; le civil rajeuni marche comme à vingt ans, se passionne pour les « batailles » où l'on engage sa compa-

gnie, devance à l'assaut ses camarades de l'active. Si des chefs ne l'arrêtaient à temps, il embrocherait d'une baïonnette réelle l'ennemi fictif. Il dort comme une bûche, mange comme un collégien, chante, siffle, lutine les chambrières. Son ventre rondelet s'aplatit. Lui qui se plaignait d'asthme, le voilà qui s'élance au pas gymnastique dans les guérets. Sa jeunesse reconquise l'enchante. Il s'étonne de battre aisément le record des jeunes soldats, plus vifs, mais plus fragiles et moins endurants. Il ne s'ennuie plus. Il se sent vivre, il se sent un homme. Il achève les manœuvres avec une virile ardeur, et ses chefs doivent confesser que lui et ses pareils constituent le meilleur de l'armée.

Avec des nuances, des différences de plus ou de moins, l'officier de réserve ou de territoriale qui fait les manœuvres connaît les mêmes appréhensions à l'avance, suivies des mêmes revanches de gaîté et de vitalité. Lui aussi, civil parfois épaissi dans ses habitudes de bureau ou de cercle, profite de cette cure forcée. Lui aussi s'étonne de ne plus connaître l'insomnie, l'inap-

pétence, le vide ennuyeux des heures. Lui aussi goûte l'imprévu des cantonnements, l'arrivée au crépuscule dans la petite ville de province. La petite ville somnolait à son ordinaire, quand, par l'effet d'une retraite inopinée ou d'un astucieux mouvement tournant, les « manchons blancs » refluent vers elle, l'envahissent à l'heure où s'allument ses rares réverbères. Émoi de la municipalité, ordre aux hommes de camper sur le foirail, distribution de billets de logement à MM. les officiers...

Le billet de logement! Quel nom délicieux, évocateur d'aventure, mot du passé légué au présent et qui garde dans le présent sa poétique parure de passé! L'officier de carrière que ce rectangle de papier municipal a mis trop souvent en présence d'un couple de provinciaux revêches, de quelque vieille fille sordide, ou simplement de braves gens par trop ignorants de l'hygiène, — l'officier de carrière l'empoche sans émoi et pense simplement, avec une martiale philosophie : « Une mauvaise nuit est bientôt passée. » Mais le civil, travesti momentanément en héros galonné, l'ingénieur, l'avocat, l'artiste surtout! c'est un coupon d'entrée

dans l'imprévu, dans le roman, qu'on lui délivre, apostillé par le maire. Le précieux billet à la main, comme il fait sonner des éperons sur les pavés pointus de la rue du Mail ou du Parvis-Sainte-Opportune, en gagnant le logis qui va le recevoir! Et comme il se redresse dans son dolman, poudreux encore de l'étape, au moment où il lève le heurtoir de la porte et réveille l'âme assoupie de la provinciale maison!

Je ne voudrais pas décourager les vocations naissantes d'officier de réserve, mais la vérité me contraint à dire que durant ma carrière de civil en képi, si j'ai parfois pris part aux manœuvres et frappé chez l'habitant, muni du fameux billet, jamais l'aventure ne me guetta derrière la porte, ne me fit accueil dans la maison. Le conteur seul engerba sa glane au cours des repas médiocres, en écoutant parler, en regardant gesticuler ses hôtes — ou bien le soir, seul dans la chambre toujours trop chaude ou trop froide, selon les

saisons, en inspectant l'arrangement des meubles, le décor des murs, tellement significatifs des êtres! Le lendemain, chevauchant botte à botte avec moi, des camarades me relataient parfois telle mirifique réception chez une veuve passionnée, telle soudaine défaillance d'une suave institutrice; tant mieux pour eux ou pour leur imagination! Je confessais humblement ma disette... Le hasard, qui mène nos vies, désertait-il donc la mienne dès que je revêtais un uniforme? Non pas. Seulement, pour moi, pour mes « campagnes », le hasard se faisait moral, paternel, quasi puritain. Je ne logeais jamais que chez des gens d'une vertu singulière.

Pourtant, comme il voulait sans doute que je n'oubliasse point sa royauté, le divin hasard marqua l'un de mes vertueux billets de logement de sa griffe, et, dans le sens le moins romanesque, par exemple, illustra une fois — une seule fois — mon étape de cette façon d'incident que les vieux romanciers appelaient une « reconnaissance ».

II

Imaginez la plus propre des sous-préfectures de la Flandre française, pays propre; dans cette sous-préfecture, la rue la plus nette, uniquement bordée de maisons bourgeoises, repeintes chaque année; imaginez qu'un samedi soir (c'est-à-dire le jour où toute ville flamande rince ses façades du sol au faîtage et balaye ses pavés comme un parquet), un poudreux lieutenant d'artillerie sonne devant la plus blanche, la mieux débarbouillée parmi ces demeures de la fée Proprette : vous aurez l'image exacte de mon arrivée à Saint-X... durant les manœuvres d'automne en 1905.

La porte me fut ouverte par une femme de chambre en bonnet et en tablier d'une blancheur conventuelle. Dès le vestibule, je constatai que l'excellent aspect de l'extérieur était confirmé par le cossu de l'ameublement. Rien d'artistique, des meubles modernes encadrés par des tentures modernes; nulle fantaisie dans l'arrangement des objets, mais aussi (ce qui est rare en province), aucune faute de goût ni d'harmonie. Cependant, épouvantée par ce soudard mal astiqué, la chambrière prit mon billet de logement sans prononcer une parole, et, me laissant en suspens, disparut leste et silencieuse par l'escalier du fond. Les tapis brossés jusqu'à la trame, les acajous et les noyers bien frottés, les cuivres lumineux semblaient me considérer avec stupeur : « Quel est cet intrus qui ose introduire ici l'affreuse, la nuisible, la détestable poussière? »

L'instant d'après, j'aperçus une jeune femme qui descendait posément l'escalier : point jolie, petite, un peu forte, de beaux cheveux, elle était vêtue d'une jupe de drap foncé; une ceinture de cuir jaune serrait à sa taille une blouse de taffetas gris. Je remarquai ses solides chaussures de

marche cirées en miroir. Elle tenait à la main mon billet de logement.

— Monsieur, me dit-elle sans sourire mais avec une sorte de cordialité discrète, bien flamande, soyez le bienvenu. M. Vouillemans n'est pas encore rentré de son bureau. C'est donc moi qui vais vous conduire à votre chambre.

Tout en me parlant, elle m'inspectait du regard, puis ses yeux se reportaient sur le tapis, où, malgré mes précautions, se marquait la trace de mon entrée. Elle chercha évidemment une solution qui conciliât son goût de la propreté avec la courtoisie hospitalière, ne la trouva pas, et enfin prit son parti.

— Voulez-vous me suivre, monsieur?

Après elle je montai deux étages. En traversant le palier de l'entresol, j'entendis de jeunes voix chuchotantes; j'aperçus, derrière une porte entre-bâillée, des frimousses curieuses d'enfants qui se poussaient l'une l'autre pour regarder le militaire.

Au second étage, mon hôtesse, ouvrant une porte, dit :

— Voici votre chambre.

J'entrai à sa suite, et je fis sur-le-champ cet inventaire machinal auquel s'accoutume le descripteur professionnel. C'était une grande pièce carrée, bien province, une chambre vouée au bleu et au blanc, reps bleu sur les sièges, fleurettes bleues au papier, rideaux de calicot blanc à bandes bleues drapant l'alcôve et les deux fenêtres. L'odeur du linge frais et de la verveine y régnait. Aux murs, deux grandes lithographies représentaient l'une Mazarin, l'autre Richelieu. Une pendule et des candélabres d'albâtre décoraient la cheminée. Le lit s'enfonçait dans une alcôve, entre une penderie et un cabinet de toilette : dans ce cabinet, la servante qui m'avait reçu disposait un tub et de l'eau chaude. Les fenêtres donnaient sur un jardinet si méticuleusement dessiné et ordonné qu'il ressemblait à une épure. Arbres et arbustes s'y groupaient en symétriques alternances. La pelouse du milieu figurait une ellipse impeccable, flanquée de deux massifs fleuris qui me firent immédiatement penser à deux tartes.

Je me confondis en remerciements. J'étais ravi de mon gîte.

— La valise est déjà dans la penderie, fit Mme Vouillemans; votre brosseur vient de l'apporter.

Elle hésita un moment, puis, désignant l'active chambrière qui débouclait la valise :

— Vous sera-t-il déplaisant, continua-t-elle, d'être servi par Ernestine? Nous n'avons pas de valet de chambre, et j'aimerais mieux, je l'avoue, que votre ordonnance n'entrât pas dans les appartements.

Je protestai que je saurais me contenter d'Ernestine.

— Alors, tout va bien, répliqua la dame avec un léger, très léger sourire... Le bouton de la sonnette est à droite de la cheminée.

Nos yeux se rencontrèrent comme elle prononçait ces mots. Ses prunelles, d'une agréable fadeur bleuâtre, s'attachèrent aux miennes avec tant de fixité que les miennes cédèrent, se détournèrent assez gauchement.

— Nous dînons à sept heures, monsieur, dit enfin Mme Vouillemans.

— Je serai exact, madame. Et je m'excuse encore...

Elle ne répondit rien, fit signe de la suivre à

Ernestine, qui attendait. Et, la porte refermée sur elles, je me trouvai seul.

« Une grande chambre, un bon lit, un tub, l'eau chaude en abondance, sans doute une table soignée, car la patronne a l'air d'une maîtresse femme... Voilà qui vaut toutes les aventures, étant donné surtout que je passe trente-six heures ici : car demain, c'est dimanche!... »

Ainsi méditais-je, tout en m'accordant la joie, rare en temps de manœuvre, d'une toilette poussée à fond... Soudain je me rappelai le regard qu'avait, tout à l'heure, attaché sur moi mon hôtesse.

« Si Bénézech avait logé dans cette maison, il m'aurait fallu entendre demain un récit accidenté et croustillant. »

Bénézech était mon lieutenant en second, un Toulousain à figure de ténor à qui le hasard du logis chez l'habitant valait de merveilleuses aventures. Ou du moins il les racontait et on l'écoutait avec indulgence; cela faisait passer les interminables chevauchées au pas, sur le flanc des batteries.

« Bah! pensai-je en revêtant mon meilleur

uniforme pour faire honneur à mes hôtes, Bénézech lui-même, j'en suis persuadé, n'attirerait pas cette calme Flamande hors des sentiers du devoir. Mais alors que me voulait-elle? On eût dit qu'elle avait quelque chose à me demander, qu'elle hésitait, qu'elle n'osait pas... Nous verrons bien... »

J'étais prêt, tubé, rasé, paré, vingt minutes environ avant l'heure fixée pour le dîner. J'allais allumer une cigarette quand un scrupule m'arrêta.

« Non, décidément, on n'a pas le droit de fumer ici. Cela fleure trop le savon et la verveine... Et je suis sûr que la digne madame Vouillemans maudirait l'incivil artilleur!... »

Je remis mon étui dans ma poche, et, pour attendre le dîner, j'allai m'accouder à l'une des fenêtres. L'ombre descendait sur les lauriers d'Espagne taillés en cubes, sur les rosiers taillés en boules, sur les ifs taillés en pions d'échecs. Dans le crépuscule, les deux tartelettes de fleurs se confondaient avec la pelouse. Une cloche de couvent sonna la demie de sept heures; une autre lui répondit; puis ce fut le carillon de l'église diocésaine qui gambada un instant, à la

mode flamande, dans le clocher voisin... En même temps un coup léger heurta ma porte et je reconnus la voix d'Ernestine qui disait :

— Si monsieur l'officier veut descendre souper...

III

Le souper ne démentit pas mes pronostics. Dans une salle à manger tendue de rouge, à chaises de solide cuir, à buffet de chêne sur les panneaux desquels se détachaient des perdreaux sculptés et que chargeait une pesante argenterie, je goûtai une cuisine savoureuse, un peu lourde en viandes. — Je bus d'ailleurs d'excellents vins, tirés en mon honneur d'une de ces caves copieuses, savamment et amoureusement composées, comme on n'en trouve peut-être plus qu'en Flandre. Outre Mme Vouillemans et son mari, fort bel homme d'une quarantaine d'années, qui eût figuré noblement dans la *Leçon d'Anatomie* ou dans la *Corporation des Drapiers*,

— je dînai avec une parente âgée, vivant sous le même toit, les deux filles du ménage, dix et onze ans, le portrait chlorosé de leur mère, et avec l'inévitable institutrice badoise. J'appris que M. Vouillemans dirigeait un important tissage, créé par lui, et qui commençait seulement à prospérer. J'appris aussi que la famille comptait deux autres enfants, deux jumeaux, venus sur le tard il y avait deux ans à peine. En rappelant ce souvenir, mon hôte et sa femme échangeaient de ces regards qui suggèrent à l'observateur le moins en éveil : « Ces deux êtres-là s'aiment encore d'amour. » Et cela se comprenait aussi à l'intonation caressante avec laquelle il prononçait le nom de sa femme, qui était le nom d'une héroïne de Lessing : « Minna. » J'eusse pu, me semblait-il, doser les éléments de cet amour : assez de désir, de joie physique, pour aiguiser la tendresse ; une sincère reconnaissance du bon travailleur à la parfaite ménagère et réciproquement ; la douce habitude d'une vie sans angoisses ; enfin les enfants, où des âmes pures et dépourvues d'égoïsme comme celles-ci se sentent vraiment renaître.

« Bénézech a bien fait de ne pas descendre

ici, pensai-je; il y perdrait son temps et sa faconde. Voilà un parfait ménage. »

D'ailleurs la maîtresse de la maison, affable avec moi, ne me témoignait plus la moindre curiosité.

Le dîner fini, elle monta dans la chambre des enfants; M. Vouillemans me mena dans son cabinet, fumer et boire. Les cigares (contrebande belge, me confia-t-il) étaient bons; le genièvre parfait; une agréable digestion rendit mon hôte peu à peu plus loquace.

— Voilà, me dit-il, notre petite vie de provinciaux. Je voudrais que vous ne gardiez pas un trop mauvais souvenir de l'avoir partagée un soir. Ah! cela ne ressemble pas à la vie que vous menez à Paris, vous surtout, monsieur, qui êtes artiste. Mais Mme Vouillemans, qui pourtant a été élevée à Paris, n'aime pas Paris. Le goût d'habiter en province fut certainement une des raisons qui la décidèrent à m'épouser. Je ne crois pas qu'elle l'ait regretté, ajouta-t-il avec un bon rire.

Il reprit du genièvre, vida son petit verre à moitié, puis continua.

— Moi, je suis forcé d'aller à Paris un jour par

semaine, pour mes affaires : c'est ma corvée la plus pénible. Je l'accepte par nécessité; mais je ne me sens vivre que quand je respire à nouveau l'air de ma petite ville, quand je rentre dans mon usine et dans ma chère maison. C'est peut-être parce que j'ai créé mon usine et bâti ma maison. Mes parents, après avoir possédé une grosse fortune, avaient laissé en mourant une situation embarrassée. Oh! de vingt-cinq à trente-cinq ans je n'ai guère dormi! Maintenant, ça va, Dieu merci! Mais j'ai fourni un tel effort que je n'ai plus de goût que pour le train courant de mes affaires et le repos chez moi, entre mes enfants et ma femme.

Et, finissant son verre d'un seul coup, il ajouta :

— Minna n'est pas une femme ordinaire.

Je corroborai :

— Mme Vouillemans est tout à fait charmante.

— Ce n'est pas une femme ordinaire, répéta-t-il. Elle tient sa maison! Vous avez remarqué? Dans notre pays presque toutes les femmes sont bonnes ménagères : c'est dans la tradition, c'est dans le sang. Eh bien! Mme Vouillemans, qui est

née à Paris, tient sa maison comme pas une de mes compatriotes. On la cite pour cela ici, on la jalouse. La vérité, c'est que sa maison est la perfection même comme tenue. Vous me trouvez ridicule, monsieur, et je le suis, puisque je vous vante mon logis le jour où j'ai le plaisir de vous y recevoir. Mais, voyez-vous, moi, j'ai la manie de l'ordre. Ce que j'admire le plus au monde, c'est l'ordre. Je suis convaincu que l'ordre, c'est d'abord le succès et l'argent : mes parents n'avaient pas d'ordre, ils ont gaspillé leur fortune; j'ai refait la mienne, moi qui ai de l'ordre. Mais l'ordre, c'est aussi le bonheur. Aucun être humain ne m'a jamais paru heureux sans l'ordre.. Parce que, voyez-vous, le bonheur, ce n'est pas tel ou tel événement rare, considérable, qui vous arrive, qui vous donne de la joie pendant quelques heures ou quelques jours et auquel, fatalement, on s'habitue, au point que bien vite on se retrouve ni plus ni moins heureux qu'avant. Le bonheur, c'est la chose de toutes les heures ou de toutes les minutes; c'est la température, le lit, la table, le vêtement; c'est de n'être jamais heurté inutilement, froissé, agacé; c'est de trouver à portée de votre main l'objet dont vous avez

besoin; c'est de réduire au minimum dans la vie la part de l'imprévu, parce que, neuf fois sur dix, l'imprévu est l'ennemi; c'est, enfin, de n'aimer qu'un petit nombre d'êtres et de pouvoir compter sur leur affection. Réfléchissez, monsieur, vous verrez que tout cela, au fond, c'est de l'ordre. De l'ordre dans les projets, de l'ordre dans l'arrangement des choses autour de soi, de l'ordre dans les affections : car le cœur a sa comptabilité. Je tiens strictement la mienne de ce côté-là : les prétendus amis qui se sont montrés mauvais payeurs en amitié, je les ai mis en faillite d'amitié, je vous en réponds!... Vous comprenez qu'avec ces idées-là j'aurais été le plus malheureux des hommes si j'avais épousé une femme désordonnée. Quand je pense que je me suis marié par amour, toqué comme un collégien d'une jeune et jolie Parisienne. Heureusement je suis tombé sur la perle des perles. Que voulez-vous, on a son étoile!

M. Vouillemans se tut, mâchonnant béatement le culot de son cigare belge. J'admirais, à part moi, la magnifique contradiction de cet esprit si pondéré, qui se déclarait presque lyriquement ennemi de l'imprévu, et confessait en

même temps que le plus aigu de son bonheur lui venait d'un acte en somme hasardeux : son mariage.

La porte du cabinet s'ouvrit. Mme Vouillemans entra, s'assit très simplement auprès de son mari. Ils se prirent la main et parlèrent des enfants, surtout des deux jumeaux, dont ils citaient les récentes facéties. Je regardais Minna : elle avait la même jupe, la même blouse, la même ceinture et les mêmes bottines qu'à la minute où elle m'avait accueilli. Pas plus que sa coiffure, aucun détail de son ajustement n'avait bougé. Elle m'apparut grandie de tout le piédestal que venait de lui dresser l'éloquence bourgeoise de son mari : la Déesse de l'ordre, de l'ordre domestique et provincial. En même temps je cherchais à démêler dans son apparence les motifs de la passion qu'elle avait inspirée. Oui, quinze ans plus tôt, avant que la province ne l'eût ainsi ouatée, empâtée, cette femme pouvait avoir été jolie, tentante. Les traits se devinaient fins quand on les dépouillait mentalement de leur bouffissure actuelle. Le corps avait dû être à la fois mince et potelé. Les mains restaient petites, bien taillées. Le soleil de la ving-

tième année luisant là-dessus, elle avait pu être une demi-beauté...

Un léger, un lointain choc de souvenir évoqua très vaguement en moi, et pour un instant infiniment court, l'image de la jeune fille qu'avait dû être Mme Vouillemans... Mémoire ou imagination? Je n'aurais pas su le dire. Déjà l'évocation avait disparu, comme un souffle sur un miroir, et j'essayais vainement de la rappeler quand Minna se leva :

— Monsieur le lieutenant doit être fatigué... Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, nous avons coutume, mon mari et moi, de « monter » à onze heures précises.

IV

« Dans un pareil lit, et avec vingt-deux kilomètres de cheval au pas dans les jambes — je ne vais faire qu'un somme jusqu'à demain matin. »

Ainsi avais-je pensé en m'enfonçant entre les draps de fine toile flamande tissée par les métiers de M. Vouillemans. Pourtant il ne faisait pas jour encore quand, après une lutte assez longue et à moitié consciente pour retenir le sommeil, je m'éveillai tout à fait, prêtant l'oreille...

Dans le silence absolu de la maison une voix perçante de marmot gémissait, pleurait, hurlait éperdument. Une autre voix toute pareille rivalisa bientôt avec la première.

« Tiens! pensai-je, ma chambre est juste au-dessus de celle des jumeaux. Fâcheuse affaire! »

Je ne m'obstinai point à me rendormir avant que le concert des héritiers Vouillemans eût pris fin. Ma bougie allumée, je constatai que ma montre marquait quatre heures et quart.

« J'aurai bien le temps de compléter ma nuit! C'est demain dimanche... pas d'étape! » Je soufflai ma bougie et j'attendis patiemment. Déjà l'un des jumeaux se taisait. L'autre, en revanche, faisait tapage pour deux.

« Quels petits rageurs a enfantés ce couple placide! Dans ce palais de l'ordre, on n'a tout de même pas trouvé moyen d'empêcher les enfants de brailler... Mais quoi?... Entend-on le bruit que font ses propres enfants?... Ou, quand on l'entend, n'est-ce pas la plus douce des musiques? Si, comme moi, les Vouillemans sont éveillés par leur progéniture, je gage que ce vacarme les incite aux plus tendres épanchements. Les piaillements de ses marmots ne choquent pas plus M. Vouillemans que les marques du temps sur le corps et sur le visage de Mme Vouillemans, parce que ce sont *ses* enfants et que c'est *sa* femme. »

Comme je méditais ainsi, la fugitive évocation de Mme Vouillemans à vingt ans, qui m'avait traversé l'esprit sans que j'eusse pu me rendre compte si c'était une imagination ou un souvenir, ressuscita soudain, mais cette fois tout à fait précise. Je revis nettement certaine apparition blonde et frêle, certaine Ophélie de vingt ans vêtue en Parisienne élégante, que j'avais croisée un jour sur un seuil illustre.

« Ce serait elle?... Cette bourgeoise rancie dans la graisse et dans l'ordre?... Non, je me trompe... Et puis, j'ai vu *l'autre* si peu de temps... Garde-t-on un souvenir à ce point net d'une personne qu'on a tout juste aperçue une seule fois sur un palier d'escalier?...

Pourtant ma mémoire s'obstinait.

« C'est elle, c'est elle! Ah! j'y suis! je n'ai pas vu seulement la jeune fille : j'ai vu sa mère... Et *c'est à sa mère qu'elle ressemble aujourd'hui,* à sa mère que j'ai regardée naguère tout à loisir. »

Content d'avoir résolu ce petit problème de physiologie mnémonique, et désormais certain de ne point me tromper, je fis l'excursion du souvenir dans le passé, déjà vieux de douze ans, et que cette rencontre ravivait. Les deux jumeaux

enfin apaisés restituaient le silence à la maison Vouillemans : mais je n'avais plus envie de me rendormir. Je revivais sans le moindre effort de mémoire, et avec cette netteté d'évocation qui est, je crois, le don distinctif des romanciers, une des plus curieuses scènes de vie artistique auxquelles il m'eût été jamais donné d'assister.

C'était en 1893 ; je travaillais à ma première pièce, et, de temps en temps, j'allais en lire quelques scènes au maître du théâtre d'alors, qui me faisait l'honneur de son amitié, Alexandre Dumas fils. Voici comment nous procédions. J'arrivais environ une heure avant le déjeuner. Je lisais mon manuscrit : Dumas, vêtu de cet ample complet bleu, tout d'une pièce, qui était sa tenue de travail, m'écoutait sans rien dire. Si je levais les yeux vers son masque formidable auréolé de cheveux blancs et roux, je n'y devinais ni approbation ni critique. Ma lecture achevée, nous nous mettions à table. Alors, tout en déjeunant, Dumas commentait ce que je lui avais lu, approuvait, discutait, combattait les théories, puis, çà et là, bifurquait dans les anecdotes. Sa mé-

moire en contenait d'innombrables, et nul conteur de nos jours n'a hérité la verve et l'esprit dont il les illustrait. Si bien qu'à ces déjeuners je finissais par oublier ma pièce et par ne plus songer qu'au divertissement supérieur que m'offrait mon hôte.

Alexandre Dumas était alors en pleine gloire; ses œuvres, partout reprises, triomphaient en même temps sur plusieurs scènes. C'est dire que bien des appétits, bien des espoirs gravitaient vers lui. Sa porte était assiégée. Il la fermait rigoureusement pendant ma lecture : la consigne était donnée une fois pour toutes; on ne nous dérangeait à aucun prix. Après le déjeuner, au contraire, au moment du café et des cigares, il recevait en ma présence. Quémandeurs, femmes en mal de consultations psychologiques, jeunes auteurs en gésine dramatique, cabotins, cabotines, impresarios, une amusante troupe comique ou tragique défilait alors. Le grand dramaturge les accueillait avec une sorte de rudesse courtoise que je n'ai vu personne pratiquer depuis lui, et qui ne froissait personne : car pour tous il savait trouver, à la fin de l'entretien, soit une aumône, soit

un encouragement, selon le cas. Cet homme illustre, si diversement jugé par ses contemporains, avait, en somme, un cœur de pitié et de bonté.

— J'ai croisé sur votre seuil une charmante visiteuse, lui dis-je en arrivant un matin, vers onze heures, mon rouleau à la main. Est-ce une actrice?

— Une blonde mince? Ophélie habillée par Laferrière et coiffée par Virot? Elle n'est pas au théâtre, mais elle brûle d'y entrer. Et, ma foi, elle ne manque pas de tempérament. Elle m'a dit tout à l'heure, ici, la grande scène du troisième acte de *Denise,* avec un élan, une fougue!... Ce sera quelqu'un, cette petite. Je ne la perdrai pas de vue.

— De quel monde est-elle?

— Elle dit qu'elle est d'une bonne famille, naturellement. Elle m'a plutôt l'air d'une petite entretenue, quelque fin morceau pour vieux financier discret... Mais il me semble qu'elle vous occupe beaucoup, jeune homme, mon Ophélie. Allons! Allons! Asseyez-vous et lisez-moi votre papier. Nous ne sommes pas ici pour bavarder.

A dire vrai, « l'Ophélie » ne m'occupait guère, et je l'oubliai tout à fait au cours de ma lecture. Il ne fut pas question d'elle pendant que nous déjeunions; et je crois bien que je n'y aurais plus jamais songé de ma vie si, tout de suite après le déjeuner, un incident très vif ne nous l'eût rappelée.

Le valet de chambre vint présenter une carte en disant :

— Cette dame demande à parler à Monsieur.

Le maître lut un nom bourgeois quelconque.

— Connais pas, fit-il. Jeune, vieille?...

— Une dame... très convenable... pas d'un théâtre.

Dumas sourit de ce mot.

— Faites-la entrer, dit-il.

Nous vîmes entrer une dame d'environ quarante-cinq ans, l'air timide, mais éminemment correct et bourgeois, une dame en soie et en velours, vêtue, à l'évidence, de ce qu'elle avait de plus cossu, ayant coiffé de sa plus belle capote à plumes noires, pour rendre visite au grand homme, ses cheveux blonds à peine pâlis par l'âge. Point n'était besoin de la compétence spéciale du valet de chambre pour reconnaître que

cette respectable visiteuse n'avait rien d'une mère d'actrice. Elle fit une révérence à Dumas, m'en fit une autre, puis s'assit, intimidée à l'extrême.

— Vous pouvez parler devant Monsieur, fit Dumas; c'est mon secrétaire.

La dame m'adressa un nouveau salut, toussa, releva sa voilette pour tamponner de son mouchoir roulé en boule son visage congestionné et ses yeux émus, et enfin se décida à parler, d'abord par bouts de phrases entrecoupés, puis tout d'une haleine.

— Monsieur... ou plutôt... maître... n'est-ce pas? c'est comme cela qu'on appelle... les... les grands hommes comme vous... les... maîtres, enfin!... ma fille m'a dit cela... Maître, excusez-moi si je suis troublée; voici ce qui m'amène. Il faut vous dire que je suis veuve... oui, je suis restée veuve à trente-cinq ans, avec une fille unique. Mon mari était dans l'industrie, à Armentières. Il faisait bien ses affaires quand il est mort... Malheureusement il est mort trop jeune... avant la fortune... Enfin, il m'a tout de même laissé une bonne aisance et j'ai pu élever ma fille à Paris, avec tous les grands professeurs...

Oh! de ce côté-là, ce qu'il y a de mieux, elle l'a eu, à n'importe quel prix: des cachets de dix francs, de vingt francs; je n'y ai jamais regardé. L'an dernier un professeur du Conservatoire lui donnait tous les mois une leçon de piano à cinquante francs : cinquante francs par leçon, vous m'entendez?... C'est vous dire, n'est-ce pas?...

Dumas me jeta un coup d'œil gai, mais se garda bien d'interrompre la visiteuse, qui, maintenant lancée à toute allure, continua :

— Je ne mesurais pas la dépense pour l'éducation de ma fille, parce que je me disais que, jolie comme elle est, avec une centaine de mille francs de dot qu'elle a, en bonnes valeurs, si en plus de cela elle possédait une éducation supérieure je n'aurais pas de peine à la marier, d'autant plus que j'ai gardé des relations dans le Nord, dans le monde industriel. Quand je lui parlais de mes projets, elle ne disait ni oui ni non; elle riait, elle m'embrassait... Elle est si gentille, si affectueuse.

Ici la brave dame eut une courte crise d'émotion, et renfonça quelques larmes dans ses yeux, à coups de mouchoir.

— Tout allait donc aussi bien que possible,

quand il y a un mois, Hermine (elle s'appelle Hermine) vient un soir s'agenouiller près de moi, m'embrasse, me cajole, et finalement me déclare qu'elle veut entrer au théâtre, que c'est une vocation irrésistible, qu'elle ne sera jamais heureuse si elle ne la suit pas... Vous devinez ma stupeur, ma désolation! Certes, maître, j'admire le théâtre... surtout les grandes pièces comme les vôtres... et j'admire les grands acteurs qui les jouent, les acteurs de la Comédie française, par exemple. Avec ceux-là, on est sûr, comme on dit, de passer une bonne soirée... Nous ne nous faisions pas faute d'aller aux Français, Hermine et moi... souvent plusieurs fois par semaine. Et je voyais bien qu'elle s'y plaisait. Elle prenait des leçons de diction, débitait très bien des vers, ou des tirades en prose... Mais de là à entrer au théâtre, n'est-ce pas? il y a un abîme. C'était si loin de nos habitudes, de nos traditions de famille : tous industriels ou fonctionnaires... il y a même eu un amiral et un chanoine... Cela ne vous froisse pas, maître, ce que je dis là du théâtre?

— Non, madame, répondit Dumas. Je pense, comme vous, que la vie de théâtre est une ordure.

— Ah! fit la bonne dame interloquée.

Il lui fallut un moment pour se remettre.

— Je ne dormis pas, vous pensez bien, reprit-elle, la nuit qui suivit cette déclaration d'Hermine. Les jours suivants, j'essayai de la ramener à d'autres idées, je lui fis toutes les objections qui me vinrent à l'esprit. Mais elle est plus forte que moi pour discuter. « Ou j'ai du talent, disait-elle, ou je n'en ai pas. Si j'en ai, je réussirai sans avoir besoin de compromission. Crois-tu donc que je n'aie pas de talent?... » Je ne pouvais pas dire que je croyais une chose pareille, puisque je lui trouve un talent énorme et qu'elle me tire les larmes des yeux quand elle me joue vos scènes, maître! Enfin, après quinze jours de discussion, elle a fini par m'entortiller si bien, en me jurant que nous ne nous quitterions jamais, en me démontrant qu'on peut très facilement rester honnête femme à la scène, que j'ai fini par tomber d'accord avec elle sur ce point : que si elle avait un vrai talent, un grand talent, certifié par quelqu'un d'indiscutable... eh bien! à la grâce de Dieu!.., je permettrais...

— Et vous m'avez choisi comme expert? inter-

rompit Dumas, dont la figure, d'abord amusée par le papotage de la dame, s'était embrunie peu à peu.

— Oh! ce n'est pas moi, maître, qui ai eu l'idée!... D'abord, ne vous connaissant pas personnellement, je n'aurais jamais osé. C'est Hermine qui m'a proposé... Elle m'a dit : « Voyons, maman! Si Alexandre Dumas te dit que j'ai de l'avenir, le croiras-tu? Et me laisseras-tu travailler? » Que faire, monsieur? j'ai fini par accepter cette sorte d'expertise, comme vous dites. Vous ne pouvez pas vous tromper, habitué comme vous l'êtes aux choses de théâtre. Et si ma fille a du talent, après tout, je ne veux pas qu'elle souffre, qu'elle soit malheureuse, faute de l'exercer.

— Alors, vous vous imaginez, ma chère dame, fit le maître, que votre gamine, si elle a le théâtre dans le sang, y renoncera parce que je lui aurai dit qu'elle n'y fera rien de bon? Elle déclarera que je suis une vieille bête et n'en courra que plus vite vers les coulisses.

— Ne croyez pas cela, monsieur Alexandre Dumas, ne croyez pas cela! Hermine est une petite fille loyale comme l'or; elle n'a qu'une

parole. Elle m'a juré sur les cendres de son pauvre père qu'elle se conformerait exactement à votre avis... D'ailleurs, ajouta la dame avec un sourire, mais d'une voix plus hésitante, la question de discuter cet avis ne se pose pas... puisque vous le lui avez déjà donné, et qu'il est conforme à ce qu'elle désire.

— Que diable me chantez-vous là? s'écria Dumas. J'ai conseillé quelque chose à votre fille, moi? Mais je ne l'ai jamais vue de ma vie, votre fille!...

— Si, maître, reprit la dame sans se démonter le moins du monde (et ses yeux au contraire rayonnaient). Vous l'avez vue... Elle est venue vous voir, elle vous a récité une scène de *Denise*.

— Comment est-elle, votre fille? Il en vient tant ici, de demoiselles qui me récitent *Denise*.

— Une blonde mince, avec des yeux bleu clair... très jolie... ce n'est pas parce que c'est ma fille que je le dis... vraiment très jolie. Elle est venue vous voir aujourd'hui même à onze heures...

— Ah! l'Ophélie, grommela Dumas.

Il ne répondit pas tout de suite. La bonne dame souriait triomphalement. Moi qui connaissais le Jupiter dramatique, je voyais les nuées s'assembler sur son front.

— Eh bien! madame, s'écria-t-il enfin, vous direz à votre Hermine qu'elle n'a aucun talent, qu'elle n'arrivera jamais à rien et que ce n'est pas la peine qu'elle se présente au Conservatoire : elle serait refusée.

Le visage de la mère se décomposa :

— Cependant, balbutia-t-elle, Hermine m'avait dit...

— Hermine vous a dit des sottises... Quand elle m'a eu récité sa scène, j'étais pressé, et, pour me débarrasser d'elle, je lui ai fait des compliments de politesse. Vous concevez, madame, que je ne peux pas supporter ici les crises de nerfs de toutes ces petites demoiselles en mal de cabotinage. Alors, dame! je m'en tire comme je peux... d'autant plus que sur dix qui me consultent il y en a neuf qui vont vers le théâtre avec des projets où le talent dramatique ne sert à rien. Mais puisque c'est sérieux, cette fois, je vous répète, à vous la maman, que votre Hermine est faite pour la scène comme moi pour

être évêque. Je n'ai aucune raison de vous dissimuler la vérité, voyons! Et vous avez senti que c'est à vous que je la dirais, puisque vous êtes venue me trouver après votre fille...

— Je suis venue... sanglota la pauvre femme, parce que je tenais à m'entendre redire par vous ce que vous aviez dit à Hermine... Cela m'aurait donné plus de force, plus de courage. Mais je ne doutais pas que vous ne lui eussiez dit la vérité... Oh! je ne doutais pas!

Elle se leva, bouleversée, sa capote de travers, essuyant ses yeux moitié avec son mouchoir, moitié avec sa voilette. Dumas alla vers elle et l'accompagna vers la porte.

— Allons, madame, pas d'émotions... pas de chagrin... Cela n'en vaut pas la peine, je vous l'assure... Rentrez chez vous, racontez la chose à votre fille. Si elle ne vous croit pas, elle n'a qu'à revenir ici, je suis prêt à lui répéter ce que je viens de vous dire... Otez-lui le goût des planches, à cette gamine. Mariez-la vite. Elle est faite pour cela.

La porte refermée sur la visiteuse, le grand écrivain se retourna vers moi :

— Avez-vous vu cette vieille toquée? C'est une bourgeoise renforcée, bourgeoise de naissance, de tradition, de mœurs. Eh bien! la voilà désespérée parce que sa fille ne sera pas cabotine. Ah! elle était prête à tout : à porter la boîte à fard, à peloter les acteurs et les directeurs, à recevoir les bouquets et les billets de rendez-vous pour sa fille! Dans toute maman, décidément, il y a une proxénète qui sommeille... Qu'est-ce que vous avez à écarquiller les yeux comme ça?

— Que voulez-vous? maître, répliquai-je, c'est vrai, je n'y suis plus. La fille de cette brave dame, c'est bien notre Ophélie?

— *Votre* Ophélie, oui.

— Eh bien! je n'ai pas rêvé... Vous me disiez vous-même, il n'y a pas deux heures, que cette Ophélie avait un tempérament rare, qu'elle ferait son chemin à la scène et que vous ne la perdriez pas de vue... A la mère vous venez de dire le contraire, et avec une dureté, vous qui êtes si bon!

— D'abord, je ne suis pas bon, fit Dumas bougon. Et puis, vous ne comprenez donc rien? Quand je l'ai reçue avant déjeuner, votre sacrée

Ophélie, j'ai cru que j'avais affaire à une petite farceuse fortement déniaisée... un fin morceau pour vieux financier, comme je vous l'ai dit. Mais voilà que sa bonne femme de mère arrive ici, me raconte qu'elle est une veuve d'industriel, une bourgeoise (il n'y a qu'à la voir, du reste), qu'elle ne manque pas d'argent, qu'elle a élevé sa fille pour le mariage, et que la petite est honnête... Et vous voulez que je pousse cette gosse-là au théâtre, dans cette sentine? Merci! On n'y manquera jamais de gourgandines. Et puis, tenez, parlons d'autre chose!

Telle était la scène qui me revenait en mémoire à dix ans de distance, dans le silence récupéré de la maison Vouillemans. Sur l'identité de Mme Vouillemans et de mon « Ophélie » je n'avais pas le moindre doute; certaines affirmations de la mémoire sont si précises, si impérieuses, qu'on ne les discute pas : la réalité n'a

pas plus de certitude. D'autre part, Minna n'était pas ici, comme je l'avais cru, le prénom de l'héroïne de Lessing, mais le diminutif d'Hermine. Enfin, le dénouement de l'aventure se devinait aisément et concordait avec le début. Hermine, comme elle l'avait juré à sa mère, avait accepté l'arrêt d'Alexandre Dumas; elle avait renoncé au théâtre, s'était mariée, s'était alliée à une de ces familles du Nord où sa mère avait gardé des amitiés. Elle avait suivi son mari en Flandre, y avait fondé un foyer, fait souche de petits Flamands et de petites Flamandes. Le vœu du grand moraliste dramatique avait reçu un magnifique accomplissement.

« Elle est parfaitement heureuse, pensai-je : là-dessus pas le moindre doute. Et je suis sûr qu'elle bénit dans ses prières l'auteur du *Demi-Monde*. A-t-elle cependant raconté à son mari qu'il doit à Dumas fils sa femme et son bonheur? Je le lui demanderai à elle-même, si je la vois un moment en tête à tête. Et cela l'étonnera d'autant moins qu'elle m'a reconnu. »

Dans la profonde paix nocturne, le carillon de la cathédrale égrena ses notes sautillantes, puis cinq heures sonnèrent. Je me rappelai que j'étais

là pour dormir, et, de nouveau bien enfoncé dans la toile verveinée de mon lit, je ne tardai pas à oublier Hermine, les jumeaux, Alexandre Dumas, le passé et le présent.

V

L'occasion que j'avais souhaitée de m'entretenir en tête à tête avec mon hôtesse me fut offerte le lendemain. Un abondant déjeuner dominical, auquel j'assistai, avait réuni la famille; M. Vouillemans sortit en même temps que les derniers invités pour se rendre à son cercle. Les fillettes furent emmenées à la promenade par une tante; Mme Vouillemans resta au logis avec sa vieille parente, la nourrice et les jumeaux.

Je remontai dans ma chambre et je m'assis près de la fenêtre, le *Service en campagne* dans les mains. Mais je ne l'ouvris même pas. L'après-midi, limpide et calme, sentait le repos du di-

manche. L'épure symétrique du jardinet était obliquement partagée par un clair soleil et par un lavis d'ombre. Mme Vouillemans lisait, étendue dans un rocking-chair. Les deux bessons prenaient leurs ébats sous l'œil de la nourrice, qui, tout en veillant sur eux, égrenait un chapelet. Je m'intéressai aux ébats des deux bessons. Ils étaient comiques, de ce comique de clowns, de ce comique anglais, pince-sans-rire, qu'exercent naturellement les bessons de tous les pays. Grands et forts pour leur âge, déjà ils trottaient fort à l'aise, vêtus pareil d'un paletot de drap rouge, coiffés d'un béret rouge, avec un petit jupon blanc, des bas blancs et des souliers rouges. Impossible de les différencier l'un de l'autre, pour qui n'était pas le père, la mère ou la nourrice. Leur langage était indistinct, mais ils se comprenaient évidemment l'un l'autre sans paroles, par de mystérieux signes ou peut-être simplement par la communication des yeux. D'ailleurs ils faisaient peu de bruit, ne criaient pas, ne riaient jamais.

En ce moment, ils cabalaient quelque chose, tournant leur dos rouge à la nourrice, les deux bérets rouges se touchant : une étrange fleur

rouge, une fleur double semblait poussée à même le gravier de l'allée. Leur colloque terminé, ils se séparèrent. L'un des deux bérets rouges se dirigea, sans se presser, vers le fond du jardin, où s'élevait une petite tonnelle; l'autre rallia la nourrice, s'entortilla dans ses jupes, et soudain, d'un geste étonnamment sûr, précis, tira la pointe du chapelet. La nourrice lâcha prise :

— Vilain! vilain... Veux-tu me rendre mon chapelet... Allons! Armand, donne le chapelet à Nounou...

Armand se fit prier un peu, très peu, puis rendit le chapelet. Mais quand la nourrice se rassit l'autre béret rouge avait disparu... Elle appela :

— Henri!... Henri!...

Nulle réponse. Elle se leva, cria encore:

— Henri!...

Rien ne bougea.

— Où est ton frère? demanda-t-elle à Armand.

Armand resta impassible; il avait ramassé un caillou rond et l'examinait dans l'attitude d'un vieux géologue.

— Henri! Henri! cria la bonne femme que l'inquiétude commençait à gagner.

Elle fourra son chapelet dans sa poche et courut vers le fond du jardin... Mme Vouillemans avait quitté son livre et observait la scène. Au moment précis où la nounou atteignait l'angle droit de la tonnelle, un béret rouge apparut à l'angle gauche, et le petit bonhomme s'avança sans hâte, regardant lui aussi un caillou avec l'attention d'un diamantaire. Avant que la nourrice eût fait le tour de la tonnelle, les deux bérets rouges s'étaient rejoints auprès de leur mère et semblaient se communiquer les résultats de leur étude lapidaire. Mme Vouillemans ne put s'empêcher de rire; je riais moi-même de bon cœur. Elle leva la tête et m'aperçut.

— Voilà à quoi ils passent leur temps, me dit-elle. Ils font cent malices à cette pauvre Gudule, qui est bien la meilleure fille du monde.

— Ah! madame, dit la nounou, ils me feront perdre la tête.

— Ils sont vraiment très divertissants, répliquai-je. Voulez-vous me permettre de les voir de près?

— Mais certainement. Vous serez d'ailleurs bien mieux par ce joli temps au jardin que dans votre chambre.

On me présenta les bessons qui m'inspectèrent avec méfiance. On joua avec eux au jeu de les « mêler » comme deux boules de billard, et de me demander après qui était Henri, qui était Armand. Quand je voyais l'une près de l'autre leurs deux frimousses, rien ne me semblait plus aisé que de distinguer l'une de l'autre. Ils allaient un instant se cacher derrière l'ample jupe de leur nounou, revenaient, et je ne savais plus; je les dénommais au hasard, presque toujours à contre-vérité.

Mme Vouillemans consulta une petite montre qu'un bracelet attachait à son poignet gauche :

— Nounou, fit-elle, voilà cinq heures. Rentrez les petits. C'est l'heure de la bouillie.

Quand nous fûmes en tête à tête dans le paisible jardin, elle se tourna vers moi :

— N'est-ce pas qu'ils sont drôles? Aucune des petites ne nous a jamais amusés autant qu'eux à leur âge.

Elle souriait, et sa figure que je considérais attentivement, sa figure aux traits arrondis, aux yeux calmes, et aussi sa pose confortable, tranquille, sans apprêt, et aussi sa voix lente, bien articulée, tout en elle respirait la sérénité, le

goût de *sa* vie, et, pour autant que ce mot ait un sens humain : le bonheur.

« Dumas a eu raison, pensai-je ; voilà une femme heureuse, plus heureuse qu'aucune comédienne illustre que j'aie jamais rencontrée ! »

A ce moment, les pâles prunelles bleues de Mme Vouillemans s'attachèrent sur les miennes, comme la veille. Mais cette fois nous comprîmes que nous pensions à la même chose et nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Toute explication préliminaire devenait superflue, je m'en abstins.

— Ce qui m'étonne, madame, dis-je, c'est d'avoir été reconnu par vous.

— Tout de suite... dès le vestibule.

— Que moi, je vous aie reconnue, cela n'avait rien de surprenant ; je ne pouvais oublier certaine apparition blonde, rue Ampère...

— Oh ! je vous en prie, interrompit la jeune femme d'un air d'aimable ennui... L'apparition blonde, ça ne pouvait que vous empêcher de me reconnaître. J'ai beaucoup changé ; je le sais. C'est même pour cela qu'il vous a fallu du temps, à vous, pour vous rappeler ! Je vais d'ailleurs être franche : si ma mémoire fut plus prompte, la

cause n'en est pas que votre extérieur m'eût particulièrement frappée, il y a douze ans... Seulement, vous êtes la figure humaine qu'ont aperçue mes yeux à une minute de ma vie où mon cerveau bouillait, où mes nerfs étaient en émoi, où je me trouvais, comme on dit, dans un état de « réceptivité » extraordinaire. Depuis, j'ai vu quelques portraits de vous dans des journaux; j'ai lu que vous aviez été l'ami d'Alexandre Dumas, et je me suis toujours douté que c'était vous que j'avais croisé sur le palier, rue Ampère, le 5 avril 1893.

Elle parlait toujours posément, et son visage n'était pas moins calme. Cependant, je sentais que ce qu'elle disait maintenant l'intéressait plus que tout ce qu'elle m'avait dit jusqu'alors, même quand elle me parlait de ses enfants. A cause de cette lointaine et discrète émotion que je devinais en elle, j'évitai de lui poser la moindre question : c'eût été risquer de l'effaroucher, dissiper son envie de confidences : car elle aussi, j'en étais sûr, souhaitait entre nous des paroles plus intimes, cherchait la question convenable. Après quelque temps d'un silence qui, tout de même, nous rapprocha, nous fit mieux communiquer, elle demanda :

— Vous étiez encore chez Dumas quand ma mère y vint, n'est-ce pas?

Je fis signe que oui.

— C'est bien ce que j'ai pensé, au portrait qu'elle me fit du témoin de sa visite.

Et après un silence :

— Pauvre maman! vous ne vous doutez pas que vous avez beaucoup aggravé son humiliation. « — Si encore, me disait-elle, j'avais été seule avec le Maître... Mais devant ce jeune homme, qui avait l'air de se moquer de moi... » Je sais bien qu'elle se l'est imaginé et que vous ne vous moquiez pas. Mais ma mère était si affolée, si bouleversée. Et il paraît que Dumas la traita si durement!

Non seulement quand les femmes écrivent, mais parfois même quand elles parlent, il faut chercher leur vraie pensée plutôt dans le ton que dans les mots. Ce que me disait à ce moment Mme Vouillemans signifiait toute autre chose que les mots prononcés, et je distinguais le vrai sens derrière le masque des mots. Elle voulait me dire (et elle me disait avec son intonation devenue indécise, timide, avec ses yeux devenus interrogateurs) : « Je voudrais entendre racontée par vous, qui fûtes un spectateur de

sang-froid, cette scène que je connais seulement à travers le récit de ma mère, de ma mère qui était une excellente femme, mais un peu bornée, et qui ce jour-là avait perdu la tête... » Oui, tout cela m'était exprimé dans les « pauvre maman! » le « il paraît que Dumas la traita si durement! » Pour la première fois depuis vingt-quatre heures je compris que ce placide visage de bourgeoise pouvait exprimer la passion et qu'une flamme pouvait luire derrière la verroterie bleue de ce regard.

— Madame, lui dis-je, non seulement pendant cette scène pénible je ne songeai pas à me moquer de madame votre mère, mais je fus certainement aussi mal à l'aise qu'elle, et j'aurais désiré la réconforter, la consoler et vous consoler aussi.

— Alors, Dumas fut vraiment très dur?

Elle ne songeait plus à dissimuler, maintenant. Elle était franchement curieuse, franchement questionneuse. Elle approcha même, d'un geste instinctif, son rocking-chair de ma chaise, comme pour faciliter la confidence.

— Très dur! non; mais très net.

— Il déclara bien que je n'avais aucun avenir, que même je ne réussirais jamais à entrer au Conservatoire?

— Oui.

— Il m'avait dit exactement le contraire à moi-même, deux heures auparavant, quand je lui eus récité la grande scène de *Denise*... Je sais bien qu'il a expliqué à maman que c'était là un moyen de se débarrasser des candidates importunes. Mais tout de même... Pourquoi m'avoir félicitée si chaleureusement? Pourquoi m'avoir promis (ce que je ne lui demandais pas) de s'intéresser à ma carrière? Il était si facile d'être seulement poli... évasif... Oh! de cela surtout je lui en veux... En me donnant cette espérance et en me l'ôtant tout de suite après, il m'a fait inutilement souffrir... pour le plaisir. C'était mal!

Mme Vouillemans eut, à ces mots, un si fort mouvement d'émotion qu'elle faillit bien, je crois, fondre en larmes. Mais l'excès même de cette émotion la réveilla, comme il arrive quand on est ému en rêve. Elle se ressaisit d'un effort que l'orgueil suscita plutôt que le souci des convenances.

— Je dis cela, fit-elle... (et de nouveau les yeux, le visage, se masquèrent) je dis cela... comme je le dirais d'une autre... Car, pour ce

qui me concerne, je ne puis que rendre grâce à Dumas.

— C'est ce que je me dis moi-même, madame, depuis que je vous ai retrouvée.

— Son rude conseil a vraiment créé ma vie présente. J'ai tenu parole, j'ai renoncé au théâtre d'une façon absolue, définitive. Je n'ai même pas voulu revoir le maître, lui demander la confirmation de l'arrêt prononcé devant ma mère. Ma mère elle-même m'y engageait : car c'était elle, la pauvre femme, qui maintenant se désespérait. Au fond, sa volonté s'était toujours modelée sur la mienne. Après quelques timides objections, elle avait désiré, autant que moi, ce qu'elle me voyait désirer. « Ma chère maman, lui dis-je, j'ai pris librement Dumas pour arbitre; Dumas affirme que je n'ai aucun avenir : c'est la réponse de la Destinée... »

— Vous êtes à ce point fataliste?

— Je ne marche jamais contre le vent du sort. Le sort qui avait (selon moi) parlé par la bouche de Dumas continua, d'ailleurs, à manifester sa volonté. Le fils d'un compatriote, d'un ami de mon père, vint à Paris, moins de huit jours après, nous voir, voir ma mère plutôt,

pour une affaire : quelques actions d'une société que maman possédait et que l'ami voulait racheter pour renforcer un groupement. Le jeune homme dîna chez nous; un garçon sage, énergique, froid; vous le connaissez : c'était Antoine Vouillemans, mon mari. Il s'éprit de moi comme un fou.

— Il me l'a dit, fis-je en souriant.

— J'avoue qu'il me plut beaucoup aussi et tout de suite... Non, vraiment; il n'y eut pas le moindre dépit dans mon consentement au mariage; le théâtre fut très vite oublié. Trois mois plus tard, j'étais mariée, installée dans cette sous-préfecture de province... Un an après je mettais au monde notre petite Hélène... Le travail de M. Vouillemans prospérait à mesure que s'accroissait la famille : son excellent cœur m'était chaque jour plus cher. De mon côté, je m'appliquais à lui faire la maison et la vie qu'il voulait, hors desquelles il ne saurait être heureux : pas d'imprévu, pas de fantaisie; beaucoup de régularité, un ordre parfait. Mon mari a toutes les qualités, mais il est le contraire d'un artiste; quand il veut désigner un individu qui mène mal ses affaires ou dont la moralité lui

paraît répréhensible, il dit volontiers : « Cet artiste d'Un Tel ! » ou encore : « Cette espèce d'artiste ! » Vous avez constaté, monsieur, que notre habitation n'est pas le temple de l'art. Je l'ai faite ainsi d'abord pour plaire à mon mari ; et puis, peu à peu, je l'ai comprise et aimée comme je l'avais faite ; j'ai compris et aimé aussi cette vie de bourgeois provinciaux, dont elle est l'image. Le goût de l'ordre, chez mon mari, va jusqu'à la crainte des caprices, même favorables, du sort : il n'aime pas le mot « chance ». Il admire le sang-froid, l'équilibre moral jusqu'à considérer les gens très sensibles comme des demi-fous ; de là son aversion pour les artistes et pour l'art en général. Eh bien ! tout cela, que mon mari a dans l'instinct, dans le sang pour ainsi dire, je l'ai acquis peu à peu ; tout cela s'est incorporé à moi.

— Effet de l'amour !

— Sans doute ! J'adore mon mari. Mais pas seulement effet de l'amour. Ma raison a été peu à peu conquise, après mon cœur. Voyez-vous, monsieur, c'est Antoine qui a raison. Le bonheur est dans l'ordre. Quiconque le cherche ailleurs, dans l'imprévu, dans l'émotion, obéit

aux mêmes impulsions que les joueurs et que les alcooliques : il quête la secousse violente ou l'abêtissement. Voilà la vérité : aujourd'hui j'en suis sûre, sûre! Tous les sensitifs qui cèdent à leur sensibilité sont bientôt des névropathes, des malades. Tous les passionnels extrêmes aboutissent au crime ou au suicide... Et les artistes! Par ce que nous connaissons de la vie des plus célèbres, nous pouvons juger ce que vaut, comme bonheur, la vie des médiocres, la vie des artistes en général! Avouez que c'est à frémir. Le théâtre surtout... oui, le théâtre, qui m'est apparu autrefois comme un paradis d'émotion et de gloire!... Je ne m'occupe guère des acteurs ni des actrices; mais enfin je lis les journaux! Ah! combien Dumas parlait juste quand il prononçait ces mots dont ma pauvre maman fut effarée : « Une ordure! »

Mme Vouillemans avait débité cette réplique avec une chaleur qui, certes, témoignait d'une ferme conviction, une chaleur de convertie, que ne ressentent guère les gens nés dans la foi et qui n'ont jamais eu besoin de se convertir.

— Pourtant, dis-je, votre mari a fait un mariage d'amour, un mariage de passion?

Elle rougit.

— C'est une objection que je lui ai posée moi-même aux premiers temps de notre mariage. Il m'a répondu : « Si j'avais craint que tu ne fusses pas la compagne que je souhaitais, ce n'est pas parce que tu me séduisais physiquement que je t'aurais épousée. Mais j'ai eu le pressentiment dès que je t'ai vue, et la certitude dès que je t'ai connue, que tu me rendrais heureux. Ce n'est pas de l'emballement, c'est de la clairvoyance. »

J'insistai :

— N'importe, tout mariage comporte de l'incertain. M. Vouillemans eût été plus fidèle à ses principes en restant garçon.

— Il vous répondrait (comme il m'a répondu à moi-même) que prendre un parti n'est pas faire acte de joueur. L'acte du joueur c'est d'escompter le sort, c'est de tabler sur ce qu'on ne voit pas ou sur ce qu'on ne peut prévoir à l'aide de la raison. L'homme équilibré ne table que sur ce qu'il voit ou sur ce que sa raison prévoit d'après des données certaines.

Évidemment, cette théorie « se tenait ». Mais

je ne pouvais m'empêcher de la trouver un peu pharisienne. Chasser l'imprévu de la vie (outre que c'est pratiquement impossible), n'est-ce pas en exclure le dieu, le dieu inconnu auquel les prévoyants habitants d'Athènes avaient dressé un autel? Un peu pharisienne, la thèse du ménage Vouillemans m'agaçait un peu. Fut-ce cet agacement ou tout simplement la curiosité professionnelle qui me fit prononcer une question que je retenais depuis le commencement de notre entretien, par une espèce de pudeur, par la peur confuse de faire du mal? Vraiment, ce fut comme malgré moi que je dis :

— En sorte, madame, que vous ne regrettez pas de n'avoir pas été célèbre, acclamée comme une Sarah Bernhardt ou une Bartet?

La paisible bourgeoise enveloppa du regard son jardinet géométrique, la blanche façade de sa maison nuancée de rouge par le déclin du soleil.

— Oh! non... non! fit-elle. Le procédé de Dumas a été brutal, bizarre; il m'a peinée inutilement. Mais je bénis le résultat; je bénis mon manque de talent. Car, grâce à mon manque de talent, j'ai trouvé le bonheur.

— Alors, madame, je puis vous apprendre sans péril que Dumas vous parlait sincèrement, *à vous,* quand il vous prédisait un bel avenir à la scène.

J'avais à peine dit cela que j'eusse voulu reprendre mes paroles. Mme Vouillemans s'était levée, le visage subitement envahi de sang. Elle balbutia :

— Comment? Comment? Je ne comprends pas.

Effrayé de l'effet de ma phrase, je battis en retraite.

— Je veux dire, fis-je, que probablement Dumas a exagéré la sévérité de son appréciation sur vous; il n'aimait guère voir les jeunes filles du monde se faire actrices, et...

— N'essayez pas de vous rattraper, interrompit presque rudement Mme Vouillemans. Dumas vous a parlé quand vous avez été seul avec lui... Oh! je me doutais bien!... Je sentais bien que les choses, telles que maman me les racontait, étaient inexplicables. Voyons! monsieur, parlez! il fallait ne rien dire du tout... ou bien vous me devez l'explication complète.

Elle avait trop raison contre moi. Je pris mon

parti. D'ailleurs il ne me déplaisait pas de réhabiliter dans cette âme de femme la mémoire de mon vieux maître.

— Dumas, madame, lui dis-je franchement, a agi dans votre cas en homme loyal, sage et bon, en moraliste assez sûr de sa morale pour ne pas hésiter à se substituer au destin. Il pensait ce qu'il vous a dit après vous avoir entendue réciter *Denise*. Il vous l'a dit parce que, vous voyant venir chez lui seule, point timide, jolie, élégante, douée de tempérament, il n'a point supposé que vous fussiez une jeune fille du monde... La visite de votre mère l'a renseigné.

Je contai fidèlement cette visite, et l'étonnement que j'avais ressenti, et comment je l'avais exprimé au maître. Je rapportai sa phrase : « Vous voulez que je pousse cette gosse-là au théâtre, dans cette sentine?.... Merci! On n'y manquera jamais de gourgandines. »

Mme Vouillemans m'écoutait, debout, immobile devant moi. La nuée de sang qui lui avait tout à l'heure empourpré le front et les joues s'évaporait lentement; elle devint pâle comme à son ordinaire, puis pâlit davantage... Quand je faisais mine de m'arrêter, elle me disait : « Allez!

Allez!... » Quand elle comprit que je n'avais plus rien à lui apprendre, je vis poindre de grosses larmes au bord de ses yeux, qu'elle fixait sur moi; de lourdes larmes qui venaient éclore sur les paupières, puis roulaient sur les joues molles, sur le corsage de satin brun, sur la jupe, par terre, sans qu'elle songeât même à les étancher. Rien n'était plus poignant que ce regard obstinément fixé sur moi, dans cette lente stillation de larmes.

Je me levai; je tentai une excuse.

— Madame... je suis navré... Jamais je ne vous aurais conté tout cela si j'avais pu prévoir...

On eût dit que ma voix la réveillait. Elle chercha vivement son mouchoir, s'essuya les yeux; elle me regarda d'un air hostile.

— Oh! c'est mal!... c'est mal! fit-elle.

Et, sans que je pusse deviner à quoi s'adressait ce reproche, à l'acte de Dumas ou à ma révélation, elle me tourna le dos et, presque en courant, gagna la maison.

Je restai seul dans le jardinet géométrique, où déjà descendait l'ombre avec une fraîcheur assez aigre.

VI

Par les aubes d'automne, quand la batterie chemine sur la route, précédée par ses chefs à cheval, escortée par les chansons de marche des canonniers, l'officier de réserve qui fait les manœuvres jouit d'une vie pleine, forte, saine, amusante. Les galonnés de l'armée active sont blasés là-dessus; le civil, point : c'est une fête pour lui. D'abord le civil, s'il n'est pas un chasseur passionné, ignore l'aube en toute saison, l'aube exquise, adorable enfance du jour. Puis, rarement, dans le trantran de son effort individuel, il connaît la chaude sensation de la vie collective, de l'action en groupe, en masse, si récon-

fortante, si savoureuse! Ah! les bonnes étapes! De rudes chansons jaillissent des rudes gosiers des hommes, rythmant le pas :

Trois orfèvr', un jour de Saint-Éloi,
S'en vinrent dîner chez une horlogère;
Trois orfèvr', un jour de Saint-Éloi,
S'en vinrent dîner chez un bon bourgeois...

ou encore :

Un bateau chargé de riz
Descendait l' long d' la rivière.
Une dame de Paris
Envova sa chambrière...

Le jour n'est encore que le reflet du soleil invisible; il fait frais, l'air embaume, la rosée retient la poussière sur les routes. Les fermes bruissent, les charrues gagnent les champs pour recommencer à préparer les prochaines emblavures. Tiens! une petite ville à l'horizon!... Elle surgit d'un pli de la plaine, grandit, se précise; après des détours et des côtes, nous y voilà. La route devient une rue pavée, la rue principale, la « rue de la République ». Comme elle dort, la petite ville!... Ses voies désertes ne laissent pas apercevoir, le matin, comme dans les capitales, les dernières palpi-

tations d'une vie nocturne; et, si proche de la campagne, la petite ville renfrognée semble ignorer que l'active journée du paysan est entamée déjà autour d'elle et qu'il fait grand jour sur le Mail, sur la place de l'Église, sur le boulevard Gambetta. Allons!... Allons!... il faut réveiller la petite ville paresseuse! Si les pas de nos chevaux, si le grondement de nos caissons, de nos affûts roulant sur le pavé n'y suffisent pas, sonnez, trompettes! Un air jailli de vos cuivres pour secouer la léthargie de la petite ville!

Oh! les amusantes mines de bourgeois effarées que nous montrent soudain les croisées entr'ouvertes! Et les jolis ébouriffements de jeunes filles, de jeunes femmes tirées du lit en plein sommeil, accourues aux fenêtres pour voir défiler la batterie! Ainsi est traversée la petite ville dans un fracas de guerre... Une! deux! une! deux! voici le pont sur la rivière, un faubourg, des restes de rempart... Et, de nouveau, c'est la route blanche, la route du pays de France, entre les platanes ou les peupliers...

Ainsi chevauchais-je botte à botte avec le ca-

marade Bénézech, sur les cinq heures du matin, le lendemain de ma conversation avec Mme Vouillemans. Je n'avais pas revu mon hôtesse depuis cette conversation, depuis qu'elle m'avait laissé seul si brusquement dans le jardinet géométrique, en disant : « Oh! c'est mal! c'est mal! » Le soir j'avais dîné avec le mari et la vieille parente. Les deux fillettes dînaient chez leur tante.

— Ma femme vous prie de l'excuser, monsieur, m'avait dit M. Vouillemans. Elle est sujette, surtout depuis la naissance de nos deux derniers petits, à des crises de migraine qui la forcent à s'aliter parfois vingt-quatre heures de suite, sans prendre aucun aliment. Oh! ce n'est qu'ennuyeux... ce n'est pas grave. D'ailleurs les crises s'espacent de plus en plus et les médecins espèrent qu'elles finiront par disparaître.

Notre dîner manqua de joie. L'excellent mari ne cachait pas son souci : sans la nécessité d'être courtois avec son hôte, il n'aurait évidemment pas quitté le chevet de sa femme. Quant à moi, j'étais furieux contre moi et je me gourmandais intérieurement :

« Triple idiot! Tu avais bien besoin de ba-

varder, de troubler cette âme de cabotine assoupie dans une épaisse ouate bourgeoise! Seras-tu guéri désormais de cette malsaine curiosité qui veut, à tout prix, regarder le dedans des âmes? »

Dès que le dîner fut fini, M. Vouillemans s'excusa de rejoindre la malade; moi-même j'avais hâte de me mettre au lit.

— Je vous fais mes adieux, me dit M. Vouillemans, car je sais que demain vous montez à cheval à quatre heures.

Nous nous serrâmes la main. Le lendemain matin, quand je partis, sauf la diligente Ernestine qui me servit, toute la maison était encore plongée dans le sommeil.

Je ne quittai pas sans angoisse cette maison d'ordre et de bonheur paisible, où, hôte imprudent, j'avais peut-être apporté un germe de trouble. Il me peinait surtout de n'avoir pu revoir Mme Vouillemans. Mais qu'y faire? Lui écrire? J'essayais de trouver les termes d'une lettre convenable tandis que Bénézech, d'une voix de fer, me racontait ses aventures de l'étape précédente.

Bénézech n'aurait eu garde de passer quarante-huit heures sans aventures!

— Mon vieux, disait-il, quand j'ai aperçu cette petite en face de ma fenêtre, qui repassait un jupon, et fraîche comme une rose de bengale, tu sais? et toute décolletée à cause de la chaleur du fourneau, je me suis dit : « Henri, si tu laisses échapper une occasion pareille, tu n'es qu'un .... »

Et Bénézech, dans cette hypothèse, se qualifiait sévèrement. Mais vous pensez bien que c'était une pure hypothèse et que, dans le fait, il avait au contraire mérité qu'on le comparât aux plus audacieux dons Juans. Lui-même ne s'en faisait pas faute.

— Mais tu ne m'écoutes pas! s'écria-t-il de méchante humeur.

Il avait raison, je ne l'écoutais guère et je n'écoutais aussi que d'une oreille distraite les chansons des canonniers. La sensation de vie en commun ne m'échauffait pas le cœur comme de coutume; la gloire du matin ne rayonnait pas en moi comme aux précédentes étapes. Je pensais à Mme Vouillemans, la fausse bourgeoise que j'avais démasquée devant son

propre arbitre, si imprudemment! Et le remords d'avoir créé de la souffrance humaine me gâtait à la fois la beauté du jour et la joie de l'action.

*
* *

Mais, quoi qu'en disent les théoriciens de la morale, la conscience humaine travaille à éliminer le remords comme le sang à éliminer les poisons. Que j'aie senti la gêne obscure de ce mauvais souvenir décroître peu à peu jusqu'à la fin des manœuvres, c'est-à-dire pendant une douzaine de jours; que la reprise de ma vie civile (où l'on redevient si soudainement un autre homme, où l'on dépouille vraiment avec l'uniforme la pensée de l'officier) m'ait rendu assez tôt ma liberté d'esprit et ait rangé cet incident parmi ceux que la mémoire conserve, mais qui ne l'obsèdent point, — est-ce la marque d'une sensibilité supérieure ou inférieure à la sensibilité moyenne des hommes? Je n'aurai pas l'outrecuidance de le décider. La sincérité m'oblige à

dire que deux mois et demi après les manœuvres je ne pensais à Mme Vouillemans que si le hasard d'une conversation, d'une lecture, d'une rencontre, me rappelait le pays flamand, la personne d'Alexandre Dumas, le goût des jeunes filles modernes pour le théâtre ou les surprises d'un billet de logement : en un mot, des choses latérales à Mme Vouillemans elle-même. Alors, certes, je reparaissais un instant devant le tribunal de ma conscience. Je lui fournissais rapidement quelques arguments à décharge qui s'étaient élaborés en moi, presque d'instinct, ou du moins sans que j'eusse le souvenir d'y avoir contribué par le moindre effort. « Oui, j'avais eu tort évidemment de ne pas tenir ma langue. Mais cette dame m'affirmait si formellement qu'elle bénissait sa destinée! Elle semblait si heureuse de son sort! Elle accusait si injustement le grand Dumas de discourtoisie et de méchanceté... » Ces arguments ne valaient sans doute pas grand'-chose. Ma conscience cependant s'en contentait et prononçait tout de suite mon acquittement. Pour tout dire en un mot, je m'étais pardonné.

C'est alors (vers la fin de la même année) que

je reçus une lettre timbrée de Saint-X... et dont la suscription, bien que tracée par une main inconnue, me révéla tout de suite, par des caractères graphologiques étonnamment contradictoires, l'âme double de son auteur, Mme Vouillemans.

La lettre disait :

« Monsieur,

« Comme je serais humiliée si vous étiez tenté d'attribuer cette lettre au désir que j'aurais de vous occuper de moi ! Mon souvenir tient certainement fort peu de place dans votre mémoire, je le sais ; je trouve cela tout naturel. La mienne peut moins facilement oublier, non pas votre personne, mais les incidents de ma vie auxquels le hasard vous a mêlé deux fois. Et je vous avoue tout de suite que je ne pense pas à vous sans malaise.

« J'avais d'abord cru découvrir au fond de ce malaise une assez vilaine rancune. Oui, il me semblait que j'étais irritée contre vous, que je

vous en voulais de m'avoir fait du mal. Après votre départ, je fus en effet très souffrante; une grippe intestinale me mit en danger pendant quelques jours. Cette maladie, direz-vous, n'a aucun rapport avec notre entretien! Elle en venait pourtant, j'en suis sûre. La grippe guérie, j'endurai de cruelles souffrances morales. Les médecins appelèrent cela de la neurasthénie. Comment cette seconde crise s'est résolue, je vous le conterai tout à l'heure. Mais quand elle a été résolue, heureusement résolue, j'ai constaté avec surprise que votre souvenir me causait encore du malaise. Et cependant je vous assure — et je vous le prouverai — je ne vous tenais plus rancune... Alors?...

« Eh bien! en réfléchissant, en scrutant mon cœur, j'ai compris ce que j'éprouvais à votre égard: une sorte de gêne d'amour-propre ou plutôt — comment dire? — un froissement de coquetterie morale. Parfaitement guérie maintenant d'esprit et de corps, j'évoquais toujours les instants où vous m'aviez vue, vous, pour la dernière fois : tellement bouleversée que je ne savais plus même retenir mes larmes ni m'empêcher d'articuler en syllabes les pensées

tumultueuses que j'aurais dû cacher. Oh! que je me sois montrée à vous dans cet état, je ne me le pardonnerai jamais!... Ma pudeur en est blessée; l'image que je vous ai laissée de moi m'obsède, m'incommode sans relâche. « Il croit « que cette loque féminine, cette détraquée qui « perd la tête en apprenant à douze ans de dis- « tance qu'elle aurait pu être cabotine, il croit « que cette folle, c'est moi, c'est mon vrai « moi!... » Voilà ce que je pense, et cette idée m'est intolérable. Non! non! je ne peux pas supporter que quelqu'un au monde ait de moi cette opinion. J'en souffre comme peut souffrir un honnête homme qui, dans une certaine circonstance, a senti peser sur lui un injuste soupçon d'indélicatesse, ou comme une épouse fidèle qu'un être humain, un seul, a surprise dans l'apparence de la faute.

« Croiriez-vous que j'ai failli à aller à Paris, vous trouver chez vous, me justifier? Mais j'ai eu peur, cette fois encore, de ne pas être « moi » en votre présence. Décidément il vaut mieux que je vous écrive, de ma maison où la paix est revenue, où j'ai le loisir de m'expliquer à vous, et, je l'espère, de vous convaincre.

« Je commence par un aveu qui vous donnera tout de suite la mesure de ma sincérité : le trouble dont vous avez eu le spectacle n'a pas été passager. Je ne m'en suis pas remise en quelques heures ni en quelques jours. Tant que mon mal physique me laissait assez de répit pour penser, je pensais obstinément : « Ma vie a été gâchée... » J'ai insulté ma destinée. J'ai demandé compte à Dieu de ce coup de sort inique, permis par lui. Toutes les réalités précieuses qui m'appartenaient, fortune, considération, mes enfants, mon mari, tout cela m'a subitement paru ne rien valoir auprès de ce que j'avais perdu. Folie, n'est-ce pas ? Je ne nie pas que j'aie été un peu folle ! Ma folie consistait à ressentir subitement, dans mon cœur de femme mûre, provinciale, garrottée par mille lois sociales, l'ardeur de ma vingtième année, ma griserie de petite Parisienne libre et le même besoin effréné d'action, d'art, de célébrité... Jadis il n'avait pas fallu moins pour me dompter que l'humiliation soudaine infligée par Dumas. Alors j'avais haï l'art de cette haine qui est du désir à rebours, comme certaines femmes haïs-

sent un homme adoré qui les a trahies; en pensant à lui sans relâche, en le gardant pour mobile secret de toutes leurs actions... Ma vocation avortée d'artiste demeurait, sans qu'on s'en doutât autour de moi, sans que je m'en doutasse moi-même, le secret motif de mon correct mariage, de ma sage vie de provinciale. Déçue par ma foi primitive, j'embrassai avec une ardeur de néophyte la foi contraire qui m'était proposée, prêchée, qui était magnifiquement pratiquée devant moi par mon mari. Ma soumission à cette foi nouvelle fut une revanche. En excluant de ma vie la passion, l'imprévu, la fantaisie, l'art même, *et en étant heureuse dans une vie pareille,* je triomphais sans relâche d'une destinée qui m'avait exclue de tout cela. L'amour réel que m'inspirait mon mari, la joie d'être mère, le bien-être de chaque heure, se liguaient d'ailleurs pour me faire illusion. Comment aurais-je pu douter de ma victoire sur le passé, puisque j'en étais venue au dégoût sincère pour ce que j'avais tant souhaité, jeune fille?... Oui, monsieur, le théâtre me faisait horreur. Ni mon mari ni moi n'y mettions jamais les pieds. Lui n'y tenait guère; moi, d'y

aller me causait un malaise physique. Cet excès même aurait dû m'avertir, n'est-ce pas? Eh bien! non... je ne manquais pas de bonnes raisons pour me l'expliquer à moi-même, raisons de morale ou raisons d'hygiène. Il fallut le choc que vous avez donné à mon illusion pour la détruire. Je me souviens qu'à peine remontée dans ma chambre, après vous avoir quitté, je tombai à plat ventre sur mon lit, cachant mes yeux à la lumière pour mieux regarder au dedans de moi. Et je fus épouvantée de ce que j'y vis : toute ma vie en ruines, et cette seule pensée : « La vie « que je rêvais jeune fille était la vraie. Tout le « reste n'est rien. J'ai ce rien, *et j'aurais pu avoir « la vraie vie...* »

« Monsieur, la souffrance physique est parfois le meilleur dérivatif à la torture du cœur. Je crois que si je n'étais pas tombée malade j'aurais définitivement perdu l'esprit dans cette maison et au milieu de ces êtres qui signifiaient l'ordre, le prévu, la règle, et qui, par conséquent, m'oppressaient, m'irritaient, m'exaspéraient; en face de mon mari qui ne comprenait rien à mon état, à qui je ne pouvais rien dire et de qui les questions et la sollicitude même me persécu-

taient. Et puis, soyons franche! autre chose encore que le sentiment de ma vie manquée me désolait. J'avais pris conscience de ma déchéance physique, qui m'était avant tellement indifférente que je ne la remarquais même pas. Maintenant, j'observais avec minutie, en tête à tête avec les miroirs, ma taille, mon visage. Une horreur me prenait de cet être déformé, ravagé, fané, que douze années avaient fait de moi. Pourtant j'avais été jolie, très jolie! Pourtant au même âge que moi, des femmes de théâtre, telles que Sarah, Bartet, Hading, gardaient tout leur attrait!... La cause de ma déchéance physique, c'était donc encore la vie que j'avais menée!... Et j'en accusais cette vie, et la ville, et la maison, et les êtres autour de moi. Tout cela me devint tellement odieux que je crus ne plus pouvoir le supporter. J'irai jusqu'au bout de mes aveux, monsieur; je pensai à me libérer. Non pas, tout de même, pour entrer au théâtre; je vous ai dit que j'avais conscience de ma déchéance physique. Mais pour renaître à ce qui me semblait de nouveau la vie, pour fuir la province, le calme bourgeois et surtout l'ordre, l'ordre détesté!

« C'est alors que se déclara une terrible crise de grippe intestinale. On craignit l'appendicite. Je souffris beaucoup, et, comme on parlait de m'opérer, je dus envisager l'hypothèse de la mort. Combien cela me fut salutaire, je ne m'en doutai pas sur l'heure; mais cela m'apparaît maintenant. La souffrance physique exerce sur nos peines morales une cruelle souveraineté; elle les efface en nous imposant des douleurs, sinon plus fortes, du moins, semble-t-il, plus proches, et qui ne nous laissent pas le répit de rêver. Tandis que, comme disaient les médecins, je « faisais » de la grippe intestinale, je fus tout entière à cette cruelle élaboration, puis ensuite à l'élimination de mon mal. Et quand le danger fut conjuré, quand, dans l'anémie générale de mon être, il me sembla que mon cerveau recommençait à penser, mon cœur à ressentir, ce fut une si débile pensée, une sensation si amortie, que cela ne pouvait plus s'appeler de la souffrance. C'était plutôt une grande tristesse, une mélancolie profonde. Je n'avais plus horreur de ma maison; au contraire, je m'y réfugiais maintenant avec une sorte d'épouvante; la conscience de ma faiblesse me rendait précieux les

êtres et les choses familiers, les dieux protecteurs du foyer. La présence de mon mari me devenait indispensable, et pourtant je ne lui témoignais guère de tendresse. Je m'irritais contre lui pour des riens; mais, lui parti, l'angoisse d'être isolée me tourmentait. Les médecins dirent alors que je « faisais de la neurasthénie ». Les médecins, monsieur, ne savent pas grand'-chose, ils connaissent seulement les traits généraux des maladies, et chaque malade est une maladie différente. Ne faudrait-il pas un médecin différent pour chaque malade? J'ai dû d'être sauvée au fait que j'ai eu, pour moi seule, mon médecin.

« Vous devinez que ce médecin fut mon mari.

« Il sut d'abord choisir, avec sa sûreté de jugement accoutumé, parmi les prescriptions générales des docteurs, celles qui me convenaient à moi, connue de lui mieux que du plus savant docteur. Ainsi me fut rendu peu à peu tout ce que je pouvais récupérer de force, malgré l'état morbide de ma sensibilité. Puis, quand il me jugea suffisamment réparée pour tenter une révulsion morale, un soir où nous étions

seuls dans notre chambre, les enfants au lit, la maison silencieuse, moi étendue sur ma chaise longue, il vint s'asseoir à mon chevet, et me prit la main.

« — Ma chère Minna, me dit-il, te voilà à peu près d'aplomb, il faut te guérir tout à fait. Or, ta guérison dépend de toi. Tu ne te guériras pas si tu continues à me cacher la raison de ton mal.

« L'effet de ce coup de bistouri fut instantané; je ne pus prononcer une parole, et toute ma douleur creva en sanglots. Antoine m'enlaça dans ses bras, me laissa pleurer tant que j'en eus besoin, sans rien me dire, sans me caresser même. Tout en pleurant, je pensais : — C'est vrai que je ne lui ai rien dit, ni avant ni après... Il n'a jamais su que j'avais souhaité le théâtre : ma mère et moi, d'un tacite accord, avions soigneusement caché cela à mon fiancé... Et la révélation que j'ai eue, par cet officier de passage, que j'aurais pu effectivement entrer au théâtre et y réussir, je la lui ai cachée aussi... Il le fallait bien, lui ayant caché le reste... C'est vrai encore : je ne serai soulagée que quand j'aurai tout raconté, mais comment oser dire?...

« Mes sanglots s'apaisaient. Antoine reprit doucement :

« — Minna, si je te demande cette confidence que tu ne m'as pas faite, c'est que je suis d'avance préparé à tout entendre... Oui, tout, si grave que ce puisse être : et cela doit être grave puisque tu me l'as caché. Je t'aime, tu as été ma chère compagne pendant douze ans, tu fais partie de moi-même. Je te pardonne d'avance tout ce que tu me confesseras. Et je ne te le demande pas par curiosité, je t'assure ! Je me passerais fort bien de le savoir ; j'aimerais mieux ne pas le savoir... Mais, toi, tu ne seras d'aplomb que quand tu me l'auras dit, et je veux te guérir. Voyons, du courage !

« Il me tenait les deux mains ; nous nous regardions dans les yeux. Pour la première fois depuis que mes misères m'avaient rendue égoïste, je constatais la douloureuse expression de ces beaux yeux noirs, le ravage de ces beaux traits que vous connaissez. Et tout moi faisait un grand effort instinctif pour aller à lui, pour lui obéir, pour sortir mon secret, un effort de l'être entier comparable à celui qui tend tous les ressorts physiques et moraux de la femme lors-

qu'elle va être mère et qu'elle veut se délivrer... Mais j'étais comme garrottée par un sort... Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas!

« Le visage d'Antoine exprima encore plus de douleur.

« — Allons, dit-il, il faut que je t'aide, Minna, j'ai déjà deviné beaucoup de choses, que tu peux t'épargner de m'avouer. Cet officier de passage... que nous avons eu ici pendant vingt-quatre heures... tu ne le voyais pas pour la première fois?...

« Je fis signe que « non » de la tête. Et je commençai à espérer ma délivrance.

« — Tu l'avais déjà rencontré?...

« — Oui...

« — Autrefois, à Paris?

« — Oui.

« — Avant notre mariage?

« — Oui.

« Antoine médita un instant. Moi, j'avais une telle confiance dans son intelligence, dans sa perspicacité, que j'étais dès lors convaincue qu'il avait miraculeusement pénétré tout mon secret et que je n'aurais qu'à répondre jusqu'au bout : « Oui... oui... » à ses questions. Mais

voilà qu'il s'arrêtait. On eût dit qu'il ne savait plus lui-même quelle question me poser.

« — Aide-moi un peu à ton tour, fit-il. Tu conçois... il y a des choses que je pressens... mais tout de même je ne peux les savoir que de toi. Le passage de cet officier est la cause de ton désarroi, j'en suis sûr.

« Comme s'il ne pouvait plus me regarder, il s'approcha encore de moi, tout près, tout près, posa son front sur l'oreiller où s'appuyait ma tête, en sorte que les mots qu'il disait étaient balbutiés à mon oreille. Un sort de silence pesait toujours sur moi, liait ma bouche, mais je sentais poindre dans mon cœur une étrange espérance, une lueur au fond de la nuit, comme un mineur enseveli qui se dit : « Mais c'est le jour là-bas... c'est le jour!... »

« — Va, continuait mon mari à mon oreille... j'aimerais mieux ne jamais t'entendre me dire ce que je te demande, mais tu ne seras pas guérie si tu ne le dis pas... Minna, je sais la vérité... donc, puisque je suis là, tout contre toi, c'est que je ne t'en veux pas... J'ai eu ma crise de souffrance, moi aussi... tu étais trop misérable toi-même pour t'apercevoir, mais j'ai bien souf-

fert, va!... Je te répète que tu es ma femme chérie. Depuis que tu es ma femme, je suis sûr de toi. Libère-toi de ce mauvais secret d'autrefois qui t'empoisonne... Parle!... D'avance... je te... je te pardonne.

« — Ah! m'écriai-je, comprenant soudain... Qu'est-ce que tu crois donc?

« Je m'étais dressée sur mon séant, et mes mains soudainement fortes avaient contraint Antoine à se relever...

« — Qu'est-ce que tu crois? Mais tu es fou! tu es fou!...

« Je me jetai à son cou, je l'embrassai éperdument. Je riais dans mes larmes... « Oh! le fou!... le fou!... balbutiais-je... Comment! tu as pu penser?... Cet officier... mais... je... il me connaissait à peine... Je l'ai entrevu une seule fois dans ma vie avant qu'il vînt ici, entrevu dix secondes à peine, sur un palier d'escalier... Écoute, écoute, je vais tout te raconter... Et tu verras que ce n'est rien, rien, auprès de ce que tu avais imaginé... »

« Les mots, qui me fuyaient tout à l'heure, se pressaient maintenant sur mes lèvres pour expliquer à Antoine son erreur et pour lui raconter ma véritable histoire. Je la lui racontai d'ailleurs

aussi mal qu'il est possible, par la fin, par le milieu, par n'importe où; mais, en quelques instants, il fut renseigné. Au moment où je m'arrêtais, à bout de souffle, car j'avais parlé vite, vite, comme on court à perdre haleine, je m'aperçus d'une chose que mon égoïsme de neurasthénique n'avait même pas remarqué.

« — Oh! m'écriai-je... tu as des cheveux gris.

« Il en avait très peu, quelques ondes argentées sur les tempes. Mais c'étaient les premiers. Et ils étaient apparus depuis peu de temps.

« — Oui, je crois, fit Antoine en souriant. Je t'avoue que cela m'est égal. M'aimeras-tu moins? C'est toi qui me les as donnés!

« — Je t'aimerai comme jamais encore je ne t'ai aimé, lui répondis-je. Et pourtant je t'aimais infiniment, et je n'ai jamais aimé que toi. Mais, à présent, je sais que je t'ai fait souffrir. Ah! oui... j'ai besoin que tu me pardonnes.

« Que vous dirai-je de plus, monsieur? Les médecins, vous le savez, s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que la neurasthénie féminine a toujours une raison de cœur. C'était bien mon cas, mais je ne m'en étais pas doutée. Je me

disais : « J'aime mon mari et il m'aime. » Oui... mais à ce mari aimé et qui m'aimait, je cachais une partie de mon âme; je jouais pour lui et pour moi un faux personnage, et cela depuis le premier jour de notre union. Si le hasard des manœuvres ne vous avait pas envoyé chez moi et si vous ne m'aviez pas révélé la vraie pensée de Dumas sur moi, j'aurais sans doute gardé toute ma vie mon secret. Consciente ou non de cette petite trahison conjugale, je n'aurais jamais été parfaitement heureuse : à mesure que l'excès de force de la première jeunesse m'était ravi par les années, je me sentais devenir inquiète, nerveuse... Des migraines me terrassaient durant vingt-quatre heures de suite, sans cause apparente. Un léger ressort, faussé en moi, se faussait de plus en plus, voilà tout. Maintenant, j'ai le corps et le cœur en paix. Je me porte à merveille, et, je vous l'assure, j'aime ma vie de bourgeoise pour elle-même et non pas, comme avant, par une tension inconsciente de mon orgueil.

« Vous voyez donc, monsieur, que votre passage ici et la révélation un peu hasardeuse que vous avez laissé échapper, après avoir boule-

versé un moment notre vie, nous ont finalement apporté de la sérénité, du bonheur. Aussi, loin de vous garder rancune comme naguère, je vous suis obligée, et mon mari pense comme moi.

« Si donc le hasard des manœuvres ou vos occupations de la vie civile, ou tout simplement vos loisirs, vous ramenaient un jour en Flandre, nous serions tous deux charmés de vous revoir. J'espère que ce jour ne sera pas trop éloigné. Pardonnerez-vous à une femme qui n'est pas encore tout à fait une vieille femme d'ajouter que vous constateriez, à première vue, le bien que vous lui avez fait? J'ai beaucoup changé depuis septembre, heureusement changé. D'abord, j'ai minci; puis, mon teint est devenu clair, comme autrefois.

« Certes, vous ne retrouveriez pas celle que Dumas appelait « votre Ophélie » : aucun automne ne vaut le printemps. Mais peut-être auriez-vous de la peine à reconnaître la « dame de province » à qui fut remis naguère votre billet de logement.

« HERMINE VOUILLEMANS. »

VII

Cette lettre m'intéressa, et, naturellement, me fit plaisir. Elle m'ôta un remords que je portais d'un cœur léger, mais qui dormait tout de même au fond de ce cœur.

Pourtant je ne céderai pas à l'invitation de Mme Vouillemans. Je n'irai pas exprès en Flandre, et si le hasard d'un autre billet de logement m'envoyait chez elle, je préférerais à sa confortable demeure le moindre gîte d'hôtel.

D'abord il est pénible de revoir des gens avec qui l'on a agi sans adresse. Et puis... comment dire?... La lettre de Mme Vouillemans ne m'a pas absolument persuadé qu'elle soit guérie pour la

vie, gagnée sincèrement et définitivement à l'ordre, à la province, au terre à terre bourgeois. On ne change pas tant que cela, même après de rudes crises. J'aurais peur de réveiller de dangereux échos.

Mme Vouillemans, comme tant d'autres dames de province, est une fausse bourgeoise... Il en est qui se croient sincèrement bourgeoises, et cela peut encore leur faire du bonheur. Il en est qui se croient bourgeoises par intermittences. Il en est qui ne parviennent jamais à se convaincre... Chaque âme de femme est un monde

Poupette

I

Il est des gens à qui il arrive tout le temps quelque chose. Leur destinée a beau demeurer, en somme, une destinée moyenne, on dirait que le sort s'occupe d'eux sans relâche, pour leur distribuer à l'improviste, et dans un ordre arbitraire, du plaisir ou des soucis. D'autres, au contraire, le sort les oublie. Pareils à ces élèves dont le professeur sait à peine le nom, qu'il interroge une fois par an, qu'il ne punit jamais, — la divinité mystérieuse qui les jeta dans la vie ne se rappelle plus,

semble-t-il, leur existence; du moins elle s'en désintéresse, regarde d'un autre côté. Leurs jours se suivent comme sur un calendrier, avec la seule différence de la date. Leur jeunesse, qui continue tout naturellement leur enfance, fait prévoir aux moins perspicaces ce que sera leur âge mûr. Et la vieillesse les conduit insensiblement jusqu'à la fin de tout.

Au rebours de ce qu'on serait tenté de croire, de telles existences sont celles qui passent le plus vite : faute d'incidents comme points de repères, la catégorie du temps finit par s'éliminer de la pensée humaine; rien n'est plus courant, plus rapide à vivre, que la monotonie absolue. Ce sont les agités qui connaissent, entre les périodes d'agitation, l'ennui, le poids des heures. Les oubliés du sort s'étonnent que le soir de leurs tranquilles journées suive le matin de si près. « Comme le temps passe! » disent-ils volontiers.

« Comme le temps file! » pensait quotidiennement M. Jules Bourdois en s'asseyant — vers deux heures après midi — devant la table de marbre où l'attendaient une demi-tasse vide en-

core et *le Figaro* du matin, enroulé autour de son bâton. « Comme le temps file! » Déjà vingt-quatre heures depuis qu'il s'était assis à cette même table du petit café des Usines, situé vers le milieu du boulevard de Vaugirard, non loin de la gare Montparnasse! Vingt-quatre heures, quarante-huit heures, des semaines, des mois, des années... il apercevait une infinité de lui-même, comme si sa propre image eût été reflétée par des glaces parallèles, une infinité de Jules Bourdois assis devant leur demi-tasse et leur *Figaro,* au petit café des Usines. Seule variante : c'était, suivant la saison, suivant le beau temps ou la pluie, une table à l'intérieur ou une table sur la terrasse. Mais, depuis onze ans et demi, c'est-à-dire entre trente-cinq et quarante-sept ans, en mettant bout à bout les jours où Jules Bourdois n'avait pas pris sa demi-tasse avec le verre de fine, et lu son journal, vers deux heures, au café des Usines, on n'eût pas complété un trimestre. Ce fidèle consommateur ne quittait pas Paris volontiers, même l'été. Il fallait que le rhumatisme l'eût tourmenté au printemps pour qu'il décidât, en juillet, une cure à la station thermale d'Évaux, dans la Creuse, son pays natal.

« Comme le temps file!... Plus que dix jours avant la Fête Nationale... Voyons, irai-je à Évaux, cette année? »

Ainsi s'interrogeait M. Jules Bourdois, tout en tirant les premières bouffées de son favoritos, tout en buvant à courtes gorgées le café « filtre », spécialement préparé pour lui. Il siégeait seul à la terrasse. Dans l'intérieur de l'établissement modeste et propret, l'unique garçon, l'air triste et résigné, sommeillait adossé à une colonne de fonte, en tête à tête avec la patronne, personne mûre et d'apparence dyspeptique, assise à la caisse. L'après-midi était lourde et magnifique d'éclat. Le boulevard, avec ses maigres marronniers, jaunis déjà, sa chaussée poudreuse et déserte bordée de bâtisses confuses et de murs vides, avait l'air d'un morceau de Sahara. Une ombre avare le bordait du côté du petit café, et, sur la terrasse, malgré l'abri de la tente dont les dentelures pendaient immobiles, malgré l'arrosage récent qui dessinait des huit sur l'asphalte, une chaleur oppressante pesait. Nul bruit, nulle circulation, sauf tout au bout du boulevard, vers la gare. Bourdois jouissait de la chaleur, qu'il aimait, comme tous les arthri-

tiques; il jouissait aussi de la solitude pour laquelle il avait un goût intermittent, vif au moment de la demi-tasse. C'était même parce que ce petit café était ordinairement inoccupé à deux heures qu'il l'avait choisi. Les employés du chemin de fer et de quelques fabriques voisines qui composaient la clientèle avaient tous réintégré leur bureau quand lui-même, après un copieux déjeuner au restaurant Lavenue, gagnait à pied ce lieu de silence, de repos, où la digestion se faisait mieux que dans le tumulte d'un grand cabaret.

Bourdois exécuta du bras gauche quelques mouvements de ploiement et d'extension.

« Cela va mieux, murmura-t-il. Ah! si je pouvais éviter cette année la corvée de cette sacrée saison... »

Il se mit à lire, content de n'avoir pas broyé, cette fois, dans l'articulation de son coude gauche, le gravier douloureux du rhumatisme. Sa santé le préoccupait à l'extrême: il avait réussi à la conserver parfaite jusqu'à cette veille de la cinquantaine, redoutable aux vieux garçons. Sauf l'appréhension des douleurs, il se portait à merveille, encore qu'il parût sensible-

ment plus vieux que son âge. Ses cheveux tout gris, taillés en brosse, garnissaient drument sa forte tête, arrêtant le front assez bas au-dessus de deux bons yeux bleus aux sourcils épais; une couperose généreuse, sur les larges joues un peu tombantes, sur le nez un peu tubercule, et même sur le menton rasé, racontait les plantureux repas bien supportés par un estomac solide. La bouche, joliment dessinée, presque gracieuse, sous une mince moustache grise, montrait des dents tellement régulières qu'elles ne prétendaient même pas au trompe-l'œil. Le corps était trapu, court, envahi par la graisse. Bourdois était vêtu d'un veston d'alpaga noir, très ample, presque neuf, d'un gilet et d'un pantalon parfaitement blancs. Une cravate « lavallière » bleue à pois clairs se nouait entre les pointes du faux col rabattu, très bas, très ouvert pour donner de l'aisance au mouvement du cou. La chemise, en toile blanche filetée de beige, montrait un peu du plastron et des manchettes; le chapeau de paille à ruban noir, les souliers jaunes un peu fatigués (on y est mieux à l'aise), mais bien entretenus, tout l'ensemble de la toilette révélait l'homme soigné, qui a des loisirs, mais que le

souci de la mode et du dandysme ne tourmente point. On lui donnait, à l'ordinaire, environ cinquante-cinq ans; il en ressentait une impression désagréable. En revanche, il était flatté qu'on le prît (ce qui arrivait de temps à autre) pour un officier d'intendance en retraite.

Quand il eut achevé la chronique de tête, Bourdois posa son *Figaro* et fuma quelques minutes sans lire: un excès de lecture gêne la digestion. Le boulevard commençait à revivre, après l'accablement méridien, d'une humble vie provinciale. Des femmes s'asseyaient devant les maisons, en cheveux, le caraco lâche; elles bavardaient entre elles; quelques-unes reprisaient des bas. Trois gamines jouaient à lancer des balles contre le mur de l'usine d'en face; pendant que la balle volait en l'air, elles tournoyaient sur elles-mêmes, montrant leurs petits pantalons fripés, leurs jambes de biche. Un ivrogne sortit d'un débit, déambula sous les marronniers, balbutiant de vagues litanies; il était tellement rouge que Bourdois redouta de le voir tomber sur le sol, foudroyé par une congestion. Mais l'ivrogne continua sans incident sa promenade sinueuse, évitant adroitement les

arbres, frôlant les bancs, descendant du trottoir sur la chaussée avec une molle élasticité, et, finalement, disparut. Puis, l'arrivée d'un train à la gare Montparnasse déversa quelques fiacres calamiteux, chargés de bagages, contenant des familles poudreuses, le visage en sueur. Une fille parut, à gauche, mince et cambrée, jupe bleue, blouse de toile serrée à la taille par une ceinture noire, cheveux pommadés, avec des peignes de fausse écaille blonde qui semblaient flamber au soleil. Devant le café, elle ralentit le pas, regarda Bourdois, sourit. Mais Bourdois n'aimait pas les aventures; la femme inconnue lui représentait mille périls : pour la tranquillité de la vie, pour la bourse, pour la santé; il affecta de lire. La femme, philosophe, passa. Au même moment un rouge coupé automobile tourna l'angle proche du boulevard. Bourdois vit une tête d'homme, coiffée d'un panama, se pencher par la portière; le mécanicien ralentit, hésita, parut inspecter l'avenue du regard; finalement il vira vers le petit café et stoppa devant la terrasse. Son client, personnage mince à longues moustaches blondes, qui paraissait une quarantaine d'années, vêtu d'un complet gris clair à

jaquette, ganté de clair, une canne à bec d'argent à la main, en descendit. La modeste apparence du café parut le surprendre; mais l'aspect bourgeois et correct de l'unique consommateur l'ayant sans doute rassuré, il frappa autoritairement, de sa canne, une des tables de marbre. Le garçon accourut, les yeux brouillés par sa sieste verticale.

— Un soda, commanda le voyageur... avec du sucre, un citron et de la glace.

— Un citron et de la glace... Voilà, monsieur... répéta le garçon en écho.

Mais, au moment de rentrer dans la boutique, il se ravisa, se retourna.

— Nous n'avons pas de soda, fit-il d'un ton à la fois péremptoire et résigné.

— Pas de soda?... Eh bien! de l'eau ordinaire... sans microbes, si c'est possible!

— Nous avons de l'eau de Seltz.

— Va pour l'eau de Seltz. Vivement.

Il s'assit, ôta son panama et s'épongea le front. Bourdois s'aperçut alors qu'il était complètement chauve; il remarqua aussi les yeux gris, bordés de rouge aux paupières, et tout le visage marqué d'une sorte d'élégante fatigue. Il

remarqua cela à la dérobée, et, tout aussitôt, se replongea dans son *Figaro,* s'en fit comme un bouclier contre le regard de l'intrus : d'abord, parce qu'il n'aimait pas les nouvelles figures et redoutait de faire des connaissances; puis, parce que ce passant en complet gris, coiffé d'un panama de dix louis, et qui descendait d'une automobile pour commander un soda dans un petit café de Vaugirard, lui imposait et l'agaçait à la fois.

« Poseur, va! pensa-t-il. Je ne te donnerai pas le plaisir de faire attention à ton faux col, à ton épingle de cravate, à tes bottines châtaigne! »

Et il entama résolument la lecture d'un article sur la grève probable des gaziers. L'intrus en complet clair fut certainement mortifié par cette indifférence, car, à plusieurs reprises, il tenta de la vaincre : en se plaignant bruyamment au garçon du citron exigu et de la glace parcimonieuse, en réclamant des périodiques illustrés, en appelant le chauffeur pour l'inviter à consommer :

— Ce que vous voudrez, mon ami... Ne vous gênez pas. C'est moi qui régale!

« Mauvaises façons, pensa Bourdois derrière son *Figaro*. Décidément, c'est un homme bien

habillé, mais ce n'est pas un homme bien élevé... »

Bourdois prisait beaucoup la bonne éducation. Il avait lui-même des manières simples, mais correctes, comme il convient à un homme qui fut quinze ans de sa vie fonctionnaire. « Lorsque j'étais dans les manufactures de l'État... » disait-il volontiers. Et il ajoutait, au cours de la conversation : « Un contrôleur, s'il est correct, est traité d'égal à égal par le directeur. »

Il jaugea donc très vite la valeur sociale de son voisin de terrasse :

« Quelque faiseur, quelque rastaquouère... Voilà des individus dangereux! »

Et, dans sa rancune contre le trouble que cet importun infligeait à sa digestion, il alla jusqu'à évoquer quelques fameux criminels, notoirement beaux hommes ou dandys : Pranzini, Gallay, etc...

Cependant il continuait de lire, si agacé qu'il comprenait à peine le sens des phrases :

« Une réunion du syndicat (disait l'article) a eu lieu hier soir à la salle Wagram. Outre les ouvriers gaziers, au nombre d'environ quinze

cents, une centaine d'électriciens étaient venus affirmer leur solida... »

Mais il ne lut pas plus avant, tiré de son indifférence volontaire par une curiosité irrésistible. Un second véhicule, un simple fiacre, celui-ci, à capote baissée, venait de s'arrêter en face de l'automobile rouge. Une très jeune fille blonde, mince, longue, jolie, en descendait, vêtue de noir, dans ce style coquet dont l'ouvrière parisienne ne se départ guère, même les jours de travail. C'était effectivement une ouvrière, car deux cartons à chapeaux restaient empilés dans la voiture. Les mains tendues, le voyageur en complet clair fit accueil à la jeune fille.

— Chérie! je commençais à désespérer.

Elle répondit, souriante :

— J'en ai eu du mal, à me trotter!... Par cette chaleur, la patronne a la flème. Elle n'en finissait pas de placer le bouillonné sur un chapeau vert que je dois porter rue des Mathurins. Dieu, qu'il fait soif... C'est bon, ça?

Elle s'assit, désignant la boisson glacée à demi bue.

— Je vais prendre la même chose.

Le garçon, de son air résigné à toutes les vicis-

situdes, servit un deuxième verre, un deuxième citron, une seconde portion de glace. Le couple rapprocha ses chaises et se mit à causer à voix basse. Bourdois, qui prêtait l'oreille tout en simulant une lecture attentive, perçut des bribes de leur entretien.

— ... Libre jusqu'à demain matin; j'ai dit que je couchais à Asnières, chez ma belle-sœur.

— ... Dînerons aux Champs-Élysées... endroit très brillant... connais le maître d'hôtel...

— Du champagne! Oh!... chic... Et mes chapeaux que j'oublie... Faut qu'ils soient rendus avant quatre heures.

— Reste encore cinq minutes.

« Il la tutoie, pensa Bourdois. C'est répugnant... Une fille si jeune... Qu'est-ce qu'elle peut avoir? Seize ans? Dix-huit ans au plus? Quel satyre! »

Il aurait voulu appeler la police, faire arrêter le séducteur. Il ne cachait même plus sa curiosité dégoûtée. Et l'homme au panama, se sentant observé, déployait cette galanterie suffisante, exagérée, ironique, dédaigneuse du voisin, qui est la façon masculine de faire la roue, d'imiter les dindons et les paons. Il avait pris une des

mains de la jeune fille et piquait des baisers sur le mince poignet, au delà du gant de fil. Elle se laissait faire; ses larges yeux gris détaillaient avec une admiration manifeste la toilette de son amoureux, le blanc panama, les souliers châtaigne, la chaîne d'or barrant le gilet de coutil à raies, le complet gris clair. Elle ne put se tenir de murmurer :

— Vous êtes rien élégant!

— Veux-tu bien me tutoyer.

— Tu es chic, là...

— Tu m'aimes, petite Zon?

Zon hocha la tête comme pour dire : non! Mais en même temps elle fit, de sa bouche en fleur, une moue qui appelait le baiser.

— Allons! assez causé, dit-elle. On m'attraperait. Quelle heure as-tu?

— Trois heures vingt-six.

— Je file. A ce soir.

Elle acheva de boire, d'un trait, et se leva.

— Huit heures moins un quart, devant le restaurant, fit l'homme, se levant aussi.

— Convenu. Adieu!

Il prit la main qu'elle lui offrait, et, la gardant dans la sienne, accompagna la jeune fille jus-

qu'au fiacre. Le cocher, qui durant leur entretien avait fait amitié avec le chauffeur, remonta sur son siège, ce qui réveilla le cheval assoupi. D'un coup d'œil, Zon inspecta le boulevard, absolument désert au voisinage de l'estaminet. Bourdois l'entendit murmurer :

— Embrasse-moi...

Et ils s'embrassèrent là, devant lui, devant le chauffeur, devant le cocher, et même devant la patronne dyspeptique et le garçon désabusé, que des événements aussi rares avaient attirés sur la porte. Ils s'embrassèrent longuement, goulûment, et le spectateur le plus myope n'aurait pu prendre ce baiser pour ce que les Anglais appellent un *soul kiss*, un baiser d'âmes. Enfin, la jeune fille se désenlaça, grimpa lestement dans le fiacre, rentra sous la capote son corps mince et sa frimousse blonde, et cria au cocher :

— 24, rue des Mathurins...

L'homme au panama suivit quelque temps du regard la légère voiture qui s'éloignait vers le boulevard Montparnasse dans un double sillage de poussière. Quand elle eut disparu, il se retourna, revint vers sa table pour régler sa consommation

« Il n'est pourtant pas beau, pensa Bourdois, qui le dévisageait sans indulgence. Une tête de noceur, de petits yeux noirs aux paupières plissées, chauve avec cela... »

A ce moment, son regard sévère rencontra les yeux noirs du séducteur. Celui-ci resta en suspens, tenant entre le médius et le pouce la pièce de cent sous dont il allait heurter le marbre.

Bourdois fut troublé par une lointaine réminiscence. Mais il n'eut pas le loisir de la réflexion : déjà l'intrus s'approchait, et, sans le saluer, souriant, remettant dans son gousset la pièce de cent sous, disait, d'un ton moitié affirmatif, moitié interrogateur :

— Bourdois, Jules?

— Mais... oui... monsieur.

— Tu ne me reconnais pas?

— Excusez-moi... Il me semble bien...

— Allons!... Le lycée de Limoges... Le café au lait mélangé avec l'abondance...

— Ah! Gitrac!... Gitrac Louis!

Les deux copains se serrèrent la main avec cordialité. Dans l'âme sociable de Bourdois, le

consommateur dépravé bénéficia aussitôt des souvenirs amusants évoqués par ce diable de Gitrac (Louis), le plus mauvais élève de la classe, cancre et hardi, menteur et tout de même sympathique, qui racontait déjà des aventures féminines, tenait et gagnait des paris extravagants, par exemple d'avaler un bol de café au lait mélangé à un demi-litre d'abondance. Et Bourdois accueillit, adopta du même coup le panama, le complet clair, les souliers châtaigne, le gilet pékiné, et même la fatuité conquérante de son camarade.

— Sacré Gitrac ! Si je m'attendais, par exemple... Tu reprendras quelque chose avec moi? Un bock?...

— Non, pas de bock, dit Gitrac en s'asseyant. Est-ce que ta fine est buvable?

— Elle est excellente. Tu vas voir... Émile... un petit verre pour monsieur.

Assis côte à côte, ils observèrent quelques instants leurs visages.

— Tu n'as pas maigri, depuis Limoges, dit Gitrac avec un sourire. C'est ta femme qui te soigne comme ça?

— Je ne suis pas marié, répliqua Bourdois

qui rougit. Mais toi, mon vieux, si tu es toujours aussi efflanqué qu'autrefois, tu es devenu rudement gommeux. As-tu fait fortune?

— Fortune... non... Je gagne ma vie gentiment.

— Quel métier? Tu voulais être acteur, au lycée.

— Oh! cela m'a passé... Je suis dans les affaires. J'ai d'abord fait de la représentation pour un négociant en vins de Bordeaux. Puis, comme ça languissait, j'ai choisi une autre partie. Je voyage pour les plumes... les plumes de chapeaux. Et aussi les formes... Fichtre! tu as raison... elle est extraordinaire, ta fine.

— N'est-ce pas? fit Bourdois enorgueilli. Vois-tu, mon vieux (les appellations du lycée lui revenaient naturellement), j'ai choisi ce petit estaminet parce qu'il est tranquille et parce qu'on m'y soigne. Mon café est fait au filtre, pour moi; mon cognac ne sert qu'à moi... D'ailleurs, je déjeune chez Lavenue... tu sais, une bonne maison, près de la gare...

— Oh! je connais, fit Gitrac. Mais, dis-moi, qu'est-ce que tu fais toi-même?

— J'ai été fonctionnaire... dans les manufac-

tures de l'État, dans les tabacs, comme on dit. J'avais même bien avancé, puisque à trente-cinq ans j'étais contrôleur au Mans. Et puis, j'ai fait un héritage... un bon héritage, d'un frère de ma mère, un commerçant qui avait réussi. Alors, ma foi, j'ai quitté l'administration et je me suis retiré à Paris. Il n'y a que Paris, vois-tu, pour manger sa retraite.

— Alors, tu ne fiches rien? absolument rien?

— Je te dis que je me suis mis à la retraite. J'ai neuf mille francs de rente, le traitement d'un directeur... Avec ça, des goûts simples. Pourquoi me serais-je esquinté jusqu'à soixante ans? Pour acquérir trois mille francs de plus de revenu, dont je ne saurais que faire? J'ai préféré jouir plus tôt de ma liberté. Oh! je ne mène pas une vie bête, va! Je lis, je me promène, je vais au théâtre, je visite les salons de peinture, le salon de l'automobile. Je me tiens au courant. Le soir, après mon dîner, je retrouve chez Lavenue quelques vieux amis, assez gais... La vie file, va! elle ne file même que trop vite!

— Qui est-ce qui s'occupe de ton intérieur?

— J'ai une fille de mon pays, une Creusoise... Philomène... qui me soigne bien. J'habite à deux

pas d'ici, rue Montparnasse... Un gentil appartement.

— Tu es un sage, approuva Gitrac en se servant un second verre de fine. D'ailleurs, neuf mille francs de rente, c'est un joli fixe! Ah! Sale rentier! Sale bourgeois, va!

Il lui tapa amicalement sur la cuisse gauche, qui gonflait le pantalon blanc. Puis, les yeux dans les yeux :

— Et, dans tout cela, les petites femmes, qu'est-ce que tu en fais?

Bourdois ne soutint pas le regard libertin de son camarade. Il était naturellement pudique, d'une pudeur assez inconséquente : une pudeur de vieille fille qui ne déteste pas les propos croustillants, à condition qu'il n'y soit pas question d'elle-même.

— Oh! les femmes... Mon Dieu! Comme tout le monde. Ni plus ni moins.

— Tu ne me feras pas croire, insista Gitrac, qu'il n'y a pas une jupe dans ta vie de célibataire... Philomène?...

Bourdois releva vers son camarade ses honnêtes yeux bleus :

— Philomène? Elle a cinquante-trois ans!...

Non... je t'assure... rien de sérieux. Comme tout le monde, je te dis.

Le voyageur en plumes eut une moue un peu dédaigneuse. Bourdois sentit le besoin de se justifier.

— J'ai songé à me marier, autrefois, la première année de mon séjour au Mans. J'avais rencontré une jeune fille qui me plaisait. Elle n'avait pas de fortune, elle n'était pas excessivement jolie... mais, enfin, elle me plaisait. Tout semblait marcher à souhait quand j'ai compris qu'elle se mariait à contre-cœur, pour contenter ses parents... Elle aimait un jeune homme des contributions indirectes. Oh! c'était une fille honnête... Elle n'aurait pas trompé son mari. Mais enfin, tu comprends, j'ai préféré... Alors, voilà... Je suis garçon.

Il s'arrêta. Gitrac le regardait toujours attentivement. Il n'avait plus le même air dégoûté que tout à l'heure, quand Bourdois avait dit : « Comme tout le monde... » Bourdois comprit que ce viveur maigre lisait en lui, comme en un livre ouvert, son secret d'isolé : la tendresse de son cœur et l'irrésistible timidité qui le paralysait en présence des femmes, pure timidité d'es-

prit que ne commandait aucune faiblesse physique. Oui, Gitrac devinait, et cela se voyait au regard de commisération cordiale dont il enveloppait son camarade. Bourdois en éprouva un certain malaise. Comme une parade à des questions plus précises sur ce pénible sujet, il lança cette réplique :

— En revanche, toi, mon vieux, il me semble que tu ne dédaignes pas les cotillons.

— Elle est géntille, n'est-ce pas? fit vivement Gitrac. Et drôle! Tout l'amuse. Puis, au moins, c'est frais, c'est appétissant. Ça n'a pas roulé.

— Je te crois, fit Bourdois. A cet âge-là, ce serait phénoménal. Tout de même, elle est un peu jeune.

Il mit une nuance de reproche dans ces derniers mots : mais sa vertueuse indignation de tout à l'heure ne le secouait plus, à présent qu'il avait retrouvé dans le « satyre » son vieux copain de Limoges, Gitrac Louis, tête brûlée, noceur dès le collège, mais brave garçon en somme.

Gitrac éclata de rire :

— Un peu jeune! Elle a dix-sept ans, mon cher! La loi n'en demande que treize pour autoriser les amours des jeunes modistes de France.

Dix-sept ans de Paris, et dans la mode : ça compte double, tu sais? Mais oui... Bien des provinciales de trente-cinq ans sont certainement plus naïves que ne l'était cette petite Zon quand je l'ai rencontrée, la semaine dernière, chez sa patronne, rue du Cherche-Midi.

— La semaine dernière! Et vous en êtes déjà au rendez-vous sérieux!

— Dame! mon vieux, je pars après-demain pour Bruxelles, où je vais offrir les nouveautés d'automne. De Bruxelles, je file sur Berlin, de Berlin à Vienne et à Pesth; je ne serai de retour qu'au commencement de septembre... Voilà ma vie, à moi. Alors, tu conçois, je n'ai pas une minute à perdre. Jeudi dernier, cette jeune Thérèse m'ouvre la porte, chez sa patronne; elle me plaît, je la retiens, je lui dis deux ou trois bêtises. Je vois que ça l'amuse. Je reviens le lendemain : je trouve le moyen de lui offrir une bricole quelconque, une bague d'un louis : je lui dis que je l'attendrai à la sortie de son atelier, le soir même. Elle me répond : « Pas dans la rue du Cherche-Midi, à cause des autres. Rue de la Barouillère, au coin... vers six heures et demie. — Bon! » Nous nous retrouvons à l'heure dite :

je commence à lui prendre le bras, je l'embrasse dans les cheveux. Je lui demande un rendez-vous. Elle refuse... elle voudrait des promenades à la campagne, le théâtre, etc... Moi, je t'avoue, toutes ces stations intermédiaires, ça m'assomme : j'aime à courir droit au but. Je lui réponds donc qu'à mon grand regret, dans ces conditions-là, je ne pourrai plus la revoir, parce que je n'ai pas une minute en dehors des soirées et de la nuit, et que je quitte la France pour un mois et demi. Elle fait un peu la mine, boude, tout a l'air rompu... Quand elle voit que j'en prends mon parti et que je m'en vais, elle se ravise, me donne rendez-vous ici pour trois heures en ajoutant qu'elle tâchera de se libérer dans la soirée, mais qu'elle ne pourra le savoir que l'après-midi même. Et voilà... Tu l'as vue, n'est-ce pas? Elle est tout à fait emballée; c'est elle qui a arrangé que nous dînerions ensemble ce soir et qu'elle passerait, soi-disant, la nuit à Asnières, chez sa belle-sœur.

Bourdois écoutait ce récit avec une attention fervente, où se mêlaient la curiosité, l'émoustillement du vieux garçon timide en contact avec du libertinage, et une révolte sincère contre

des pratiques que son honnêteté, sa discipline morale, réprouvaient. Il voulut des précisions :

— La nuit à Asnières... Alors, après dîner, tu la reconduiras chez sa belle-sœur?

Pour le coup, Gitrac pouffa.

— Comment! insista Bourdois, elle t'a promis de rester avec toi jusqu'à demain?

— Elle ne m'a rien promis du tout, idiot, et je ne lui ai rien demandé. Mais tu t'imagines qu'après un dîner aux Champs-Élysées, un dîner au champagne...? D'où sors-tu, voyons, et quelle vie mènes-tu donc à Paris? On dirait que tu arrives du Mans!

Bourdois ne répliqua point. Il se sentait chaud à la tête; il ôta son canotier de paille et le déposa sur une chaise vide. L'ombre s'élargissait maintenant; la moitié du boulevard en était couverte, et quelques promeneurs se risquaient à circuler. Une brise débile secoua les dentelures de la tente.

— Il commence à faire meilleur, dit Bourdois.

— Oui. Voilà quelques nuages, répliqua Gitrac. Il pourrait bien pleuvoir demain.

— Et ce ne serait pas dommage!

Un long moment les deux camarades se turent, regardant s'animer lentement ce paisible coin de Paris. Gitrac tira de sa poche un étui à cigarettes cintré, en argent, avec des ornements d'un assez mauvais goût moderne : il le tendit ouvert à Bourdois, qui refusa; lui-même alluma une cigarette.

Bourdois reprit :

— Et quand tu seras parti pour Bruxelles?

— Eh bien?

— Eh bien! cette petite... qu'est-ce que tu en feras?

— Je n'en ferai rien du tout. Elle retournera à son atelier, comme avant. Si elle me plaît et si cela lui convient, nous nous retrouverons en septembre. Mais il y a gros à parier qu'elle ne s'en souciera pas plus que moi, et que, d'ici septembre, elle m'aura donné un successeur... des successeurs.

— Oh! tu crois?

— Encore une fois, d'où sors-tu, mon pauvre copain? C'étaient donc des rosières, tes Carmen du Mans? Je te fiche mon billet que nos midinettes, elles, n'ont aucune prétention au prix de vertu. Je sais fort peu de choses, tu conçois, de

cette petite Thérèse... (Zon, c'est Thérèse.) Le papa est comptable, la mère fait des ménages; elle a dix-sept ans et elle est dans la mode depuis quatorze! Avec des cheveux et une frimousse pareils, t'imagines-tu qu'elle n'avait jamais entendu encore ce que je lui ai conté la semaine dernière, et qu'elle m'a attendu pour répondre : oui?... Gros naïf, va! Tu n'as donc pas la moindre idée de ce que c'est qu'un atelier de couture ou de modes, à Paris? Mais les conversations qu'on y tient sont pires que nos conversations de lycée, à Limoges! Oui, oui, pires; plus vicieuses. D'abord parce que les femmes sont plus vicieuses que les hommes, et puis parce que, dans l'atelier, il y a toujours quelques expérimentées qui racontent leurs expériences; tandis qu'au lycée, en somme, nous étions des gamins ferrés seulement sur la théorie... Même moi... Je blaguais!... Alors, imagine l'éducation que reçoit une gosse de treize ans, là-dedans... Zon t'en apprendrait, mon vieux, tel que je te vois!

— C'est terrible! murmura Bourdois.

Puis, se révoltant :

— Tout de même, il y en a d'honnêtes, parmi

ces petites. Il y en a qui se marient... qui se marient avec leur amant, c'est entendu... mais, enfin, elles se marient et deviennent de braves femmes... Tandis que toi tu n'épouseras pas cette Thérèse. Et puis, si pervertissant que soit le milieu, elles restent toujours sages jusqu'à un certain moment, jusqu'à une certaine rencontre qui les tente davantage. Qui te dit que tu ne seras pas le premier... pour cette jeune fille?

— Mais... cette hypothèse ne me déplairait aucunement.

Bourdois fut interloqué par tant de cynisme. Il dit à Gitrac qui souriait :

— Que veux-tu? Je trouve que tu assumes une grosse responsabilité.

— Es-tu assez fonctionnaire, assez contrôleur! répliqua Gitrac. « J'assume une grosse responsabilité. » Tu devais rédiger dans ce style, à la manufacture.

— Contrôleur ou non, fit Bourdois piqué, j'estime que faire faire le premier faux pas à une gamine de dix-sept ans et s'en aller après à Bruxelles, se souciant d'elle comme d'un bout de cigare, eh bien!... c'est... c'est... (il chercha

son mot, n'osa dire celui qu'il trouvait et dit, faute de mieux :) ce n'est pas épatant.

— Dis que c'est dégoûtant, va! suggéra Gitrac sans perdre sa bonne humeur.

— Eh bien, oui... là! C'est dégoûtant.

Mais aussitôt Bourdois regretta ce mot, craignant d'avoir été blessant.

— Et moi, je te dis, répliqua l'autre avec sang-froid et tout en se servant un troisième verre de fine, je te dis que même si Zon fait avec moi ce que tu appelles le premier faux pas, je lui rendrai encore service. Oui, service, espèce de contrôleur. Car, ce premier faux pas, elle le fera certainement, elle ne tardera pas à le faire... Ça se voit, ça se sent, quand on a comme moi l'expérience, et je l'ai! j'en ai vu des douzaines, tu comprends, depuis que je voyage pour la mode! Et avec qui, le faux pas? Avec un garçon livreur, qui lui fera cadeau d'un enfant au premier rendez-vous et qui ne l'épousera pas pour cela : les hommes du peuple sont cent fois plus brutaux, plus lâches, plus égoïstes que nous... Avec un accroche-cœurs de Montparnasse qui la séduira par ses belles manières et, une fois le grappin mis sur elle, la forcera à

sure que ma conscience est parfaitement en repos. Non seulement je ne me trouve pas dégoûtant, mais permets-moi de te dire que je me trouve très chic, beaucoup plus chic qu'un tas de bonshommes à morale pompeuse. Ma morale, à moi, est une morale pratique, moderne, qui tient compte des réalités, qui ne se balade pas dans les nuages. On me donne de l'agrément : en échange, je ne marchande ni mon argent ni mes services. Et puis, au moins, je ne suis pas un mollusque : je vis, je jouis de la vie. Ah! la femme, Bourdois, la femme! Crois-moi : tous les autres plaisirs ne sont que des amusettes pour occuper les intervalles de celui-là! Et, dans la femme, l'imprévu, le changement... l'oubli momentané... l'émotion de se retrouver... une intrigue qui commence aujourd'hui à Paris, une autre qui reprendra à Bruxelles après-demain, une scène de jalousie pour rire à Berlin dans huit jours, une passion à Pesth dans quinze. Ça, vois-tu, mon copain, ça s'appelle vivre.

Sur la fin de ce couplet, il alluma une cigarette, d'un geste d'acteur. Bourdois admira la faconde de son camarade. Il murmura :

— Sacré Gitrac! Quelle platine!... Tu avais

bien raison quand tu voulais entrer au théâtre.

— Oh! dit Gitrac, le théâtre... non... ça ne m'a jamais tenté sérieusement. Avocat peut-être... ou journaliste. Mais bah! je ne regrette rien.

— Je te crois, fit Bourdois.

Tandis que son camarade fumait silencieusement, il médita. Comme tous les timides, d'élocution malaisée, il était extrêmement sensible à une parole vive, ardente, nourrie d'arguments et d'images. La théorie de Gitrac heurtait son instinct, contrariait ses habitudes morales; mais elle attaquait victorieusement sa raison. « Après tout, il y a du vrai dans ce que dit ce garçon, » pensait-il... Et puis, tout le résidu de désirs avortés, de vagues rêves d'amour jamais réalisés, d'envies bridées par la timidité, cette lie accumulée qui dormait si paisiblement, à l'ordinaire, au fond de lui-même, tout cela s'était remué aux paroles du voyageur, remontait, fermentait. Les yeux brillants, il demanda :

— Et... tu as connu beaucoup de ces petites?

— Beaucoup, répondit Gitrac avec tranquillité.

— D'aussi jolies que celle-ci?

— De bien plus jolies. Zon n'a que ses cheveux blonds et la beauté du diable.

— D'aussi jeunes?

— Même de plus jeunes.

Gitrac souriait. Il devinait le trouble où cet entretien mettait Bourdois, et s'en amusait. Pour le tenailler davantage, avec une joie perverse de diable en face d'un saint Antoine à demi défaillant, il insista :

— Vois-tu, mon bon, moi, je ne suis pas pour personnes mûres. J'aime la fraîcheur en tout. Amour, jeunesse, printemps, tout cela va ensemble. Vivent les boutons de rose!

— Mais, objecta timidement Bourdois... toi et moi, nous commençons, il me semble, à avoir quelque peu passé le printemps.

Gitrac eut un geste vif, un peu agacé, comme pour chasser une mouche importune :

— Oh! je parle pour les femmes... Avec de l'élégance, du tempérament et de l'argent, un homme est toujours jeune.

Sans qu'il s'expliquât nettement pourquoi, cette affirmation fit plaisir à l'ancien contrôleur. En somme, cet entretien le passionnait, et, à présent, il se laissait aller à son plaisir, comme une

prude qui aurait entr'ouvert un livre immodeste et qui, après une courte lutte avec elle-même, se laisserait aller, lirait avidement.

— Alors, questionna-t-il, tu crois que Zon t'aime... pour toi... pas pour ton argent ou pour la situation que tu peux lui procurer?

— Zon se fiche bien de l'argent et de la situation!... D'ailleurs, je ne prétends pas qu'elle m'adore... que ce soit la grande passion... Si je croyais ça, j'aurais déjà pris le train pour Bruxelles... Mais... je lui plais... c'est sûr. L'as-tu vue m'embrasser, tout à l'heure? J'ai cru qu'elle ne me lâcherait pas. Et quand nous dînerons tous les deux, ce soir, après le troisième verre de champagne... eh bien! mon vieux, ce n'est pas moi qui ferai les avances. Ah! je les connais, va!

Bourdois murmura.

— C'est prodigieux!

— Tu n'aurais jamais cru ça?

— Dame! à nos âges, j'aurais pensé que ces fillettes nous regardaient un peu comme des papas.

— Que tu es énervant à parler toujours de nos âges! Quarante-cinq, quarante-six ans, ce n'est pas la vieillesse, voyons!

— Ce n'est pas la jeunesse non plus.

— Doutes-tu de ce que je te dis?

Bourdois fit un geste de faible défense, de faible protestation.

— Allons! avoue... tu me prends pour un Gascon, pour un hâbleur?

— Mais non! mais non!

— Mais si! mais si! Écoute, incrédule. Qu'est-ce que tu fais ce soir?

— Mais... rien... ou du moins... la même chose que d'habitude... je dîne chez Lavenue et je fais une partie de billard jusqu'à dix heures.

— Tu n'es pas invité à dîner, tu n'as pas d'engagement après dîner?

— Non.

— Eh bien, moi, je t'invite. Viens dîner aux Champs-Élysées, à huit heures, avec Zon et moi.

Bourdois rougit comme une jeune fille.

— Oh!... je vous gênerai...

— Mais pas du tout. J'aurai le plus grand plaisir et la petite aussi, j'en suis sûr. Nous ne nous connaissons guère, elle et moi, et le premier tête-à-tête est toujours un peu ennuyeux. Tu es gai, tu es bon compagnon. Tu plairas beaucoup à Zon, j'en suis sûr. Et puis... tu te rendras

compte... tu prendras une leçon de choses.. comme on dit. Rassure-toi... nous serons très convenables, je sais me tenir. A table, on dîne. Mais enfin... tu pourras étudier sur le vif la jeune modiste parisienne... et peut-être ça te donnera-t-il du courage... tu ne te regarderas plus comme un barbon. Allons, c'est convenu? Dépêche-toi de me dire oui, parce que j'ai encore pas mal de courses à faire... et mes quatorze chevaux s'impatientent.

Il se leva et voulut appeler le garçon. Bourdois lui arrêta la main.

— Ah! non, par exemple. Ici, tu es chez moi..

— Soit! Alors, huit heures chez Laurent, convenu? Tu demanderas le salon de M. Gitrac.

— J'accepte, fit Bourdois en serrant affectueusement la main de son ami. Tu peux compter sur moi. Je suis bien content de t'avoir retrouvé, et de passer un moment avec toi ce soir.

Il accompagna Gitrac jusqu'à l'auto qu'il admira.

— C'est à toi, cette voiture?

— Non. C'est une auto que je loue à la journée quand je suis à Paris. La mise en scène est indispensable pour être pris au sérieux, ici. A

Londres, au contraire, cela vous ferait du tort. Chaque pays a ses usages.

— Ah! murmura Bourdois en serrant la main de son camarade, tu n'es pas à plaindre.

Et il eut un soupir, en évoquant cette vie de voyages et d'amours, si différente de la sienne.

Gitrac jeta au chauffeur le nom célèbre d'une modiste de la rue de la Paix, et monta dans son coupé.

Comme il démarrait, il cria à Bourdois resté debout au bord du trottoir :

— En habit et cravate blanche, bien entendu!

II

Le lendemain de cette mémorable rencontre, on ne vit point Jules Bourdois, sur le coup de deux heures, arriver le gilet entr'ouvert et le canotier relevé, à l'estaminet des Usines. On ne le vit pas non plus chez Lavenue. Jules Bourdois déjeuna chez lui, rue Montparnasse. Ou pour mieux dire, s'étant éveillé vers onze heures et demie seulement, la bouche sèche et l'estomac brouillé, il commanda à Philomène de lui préparer du thé léger avec un œuf à la coque. Philomène, maigre Creusoise de cinquante-trois ans, qui gardait, après quinze ans de Paris, sa coiffe et ses allures de paysanne, se contenta de dire :

— Ça ne vous vaut rien de rentrer tard. Vous le savez; mais, de temps en temps, il faut que vous fassiez le jeune homme.

Il dédaigna de lui répondre, et, dès qu'elle lui eut installé sur une petite table, près de la fenêtre de la salle à manger, l'œuf et la théière, il passa sa robe de chambre et commença son léger repas.

— Laissez-moi, Philomène. Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

Le fenêtre donnait sur la tranquille rue aux façades mesquines, aux boutiques provinciales. Il avait plu, au cours de la nuit, et replu dans la matinée; maintenant la pluie venait de cesser; le ciel restait couvert, les trottoirs et la chaussée séchaient lentement. Bourdois regarda la rue, où passaient des gens mornes, des fiacres, des charrois; il regarda la salle à manger tapissée de papier brun et meublée de chêne ciré; il se regarda lui-même, ou du moins il regarda sa figure que reflétait, juste en face de lui, le miroir ovale inséré dans un calendrier suspendu au mur. Plus nette encore, maintenant qu'il était seul, il ressentit à nouveau cette impression qui, plusieurs fois, durant la soirée de la veille, l'a-

vait heurté, pénétré : « Mais tout ce qui m'entoure à l'ordinaire est affreux, assommant! Et je mène une vie de mollusque. » Son œuf rapidement avalé, il alluma un cigare et, renversé dans un bon fauteuil de velours rouge, d'une forme abolie, héritage de son oncle, il médita.

Il médita comme méditent les gens qui n'ont jamais songé à discipliner leur esprit à la méditation : c'est-à-dire qu'il laissa défiler devant son esprit des souvenirs, des images; qu'il accueillit des embryons de pensées, de vagues désirs contradictoires. Vieux garçon, jusque-là chaste dans sa vie, ou plutôt respectueux des convenances jusqu'au fétichisme et naturellement timide avec les femmes, il se complut en une sorte de délectation morose, évoquant infatigablement les incidents de cette soirée de la veille, tellement différente de toutes celles qui, jusqu'alors, avaient couronné ses journées.

Le restaurant mondain, aux Champs-Élysées... les toilettes des femmes... les lumières dans les arbres... Le cabinet discret, blanc et or, fenêtre ouverte sur la verdure; les trois couverts, les fleurs, le champagne dans un seau argenté... Gitrac et Bourdois en habit et cravate blanche...

Zon en robe de broderie, avec un amour d'immense chapeau, Zon métamorphosée en dame, plus rien, presque, du trottin de l'après-midi... Les présentations : « Monsieur Bourdois, ancien *directeur* des tabacs... Mon amie, mademoiselle Thérèse... » Les salamalecs du maître d'hôtel, la commande du menu, le léger embarras du premier quart d'heure... Puis la fine chère et le vin mousseux déliant les langues, celle de Gitrac d'abord, qui ne restait jamais liée longtemps, — celle de Zon qui jetait par-dessus les moulins son masque de femme du monde, redevenait la gosse d'atelier pleine d'imprévu, de fantaisie, avec çà et là, piquant ses propos, une pointe de sensibilité ou une pointe de dévergondage. Elle conte des histoires d'atelier, les rendez-vous de la patronne avec un monsieur mûr « qui est dans le gouvernement » ; les entreprises des matrones contre ce petit peuple de gamines averties; les béguins qu'elle a eus elle-même pour un sculpteur du quartier, puis pour un officier d'administration... « Mais jamais comme pour toi, ajoute-t-elle en haussant ses lèvres jusqu'à la moustache de Gitrac... Et la preuve, c'est qu'ils n'ont rien eu de moi que des bêtises.

Tu verras!... » Bourdois se rappelle que ce « tu verras », avec la tendre et cynique promesse qu'il sous-entendait, lui a donné un coup au cœur. Durant un long moment il n'a pu parler, regardant alternativement Thérèse et Gitrac. Quoi! cette fleur adorable s'offrait à cueillir à ce viveur fatigué, sans rien demander en échange, et sachant que l'aventure n'aurait pas de lendemain?... Ah! qu'il l'envia, Gitrac, à cette minute-là! Jusqu'à presque le détester!... Et il eut un sursaut de rancune contre ses propres scrupules, contre sa propre honnêteté de bourgeois, atteignant quarante-sept ans sans avoir connu l'enivrement d'un regard comme celui que Zon lançait de temps à autre à Gitrac, l'enlacement de ces jeunes bras, la possession de ces cheveux blonds dont l'odeur de miel se sentait à travers la table, plus forte, plus pénétrante que l'haleine des fleurs... Alors (il s'en souvenait), il s'était mis à remplir, puis à vider son verre avec frénésie, comme pour noyer les dernières velléités de vertu, de pudeur, qui protestaient encore au dedans de lui-même. Un peu gris, il s'était ému, il avait parlé son émotion. Devant ce couple de hasard, devant ce commis voyageur et cette mo-

diste, il avait raconté sa vie, il avait geint sur sa solitude. Il avait dit ses souffrances de naguère, au Mans, quand il lui avait fallu renoncer au seul amour de sa jeunesse : moins de vingt ans aussi, celle-là, et si honnête, si pure!... Qu'elle en aimât un autre, ça l'avait, pour ainsi dire, découragé pour la vie. Il avait perdu confiance en lui-même, et en l'amour... Encore quelques verres de champagne, et tandis que les deux amoureux, en sa présence, commencent à manquer de tenue, à boire dans le même verre, Bourdois sent s'évaporer son attendrissement; il se découvre une âme nouvelle. Le vieux chagrin est oublié; oubliés les mécomptes sentimentaux d'autrefois, les timidités récentes. Comme Gitrac, Bourdois veut jouir de la vie. Il le déclare. Thérèse et Gitrac, un peu gris eux-mêmes, l'y excitent. Les coupes pétillantes se heurtent : on boit à la conversion amoureuse de Bourdois. Désormais, Bourdois le jure, il sera un viveur comme Gitrac.

— Et de la jeunesse, tu entends, mon vieux Gitrac? De la fraîcheur, du printemps! Vivent les boutons de rose!

— Bravo! crie Thérèse.

— Tu sais qu'il a vingt mille livres de rentes, ce gros-là, dit Gitrac...

— Ah! bien, alors, repart la modiste, il n'en manquera pas de boutons de rose, au prix où ils sont, à cette heure!...

Et tous trois s'esclaffent...

— Trouvez-m'en un, s'écrie Bourdois, debout, le feu aux joues! Trouvez-m'en un : je vous jure que je n'en laisserai pas l'étrenne à un autre.

— Mais tant que vous voudrez, mon gros père...

— C'est cela, Zon, déniche-lui une petite amie; ce sera une bonne action.

— Je la veux comme vous, insiste Bourdois... fraîche comme vous, blonde comme vous...

Thérèse réfléchit, le coude appuyé sur l'épaule de Gitrac :

— Blonde... ça... je n'en vois pas dans mes environs. Il y avait bien Marguerite Lusol : elle est entrée dans un music-hall... Seulement, si vous voulez une petite brune, un amour... Tu la connais, Louis, cette petite qui t'a ouvert la porte, la seconde fois que tu es venu chez ma patronne... Une petite, très formée, avec des

yeux de porcelaine bleue et des cheveux bruns frisés?

— Ah! oui, je me rappelle, fait Gitrac... Oui, elle est drôlette. Mais quel âge a-t-elle, bon Dieu? Quinze ans?

— Quinze ans! Elle est plus vieille que moi. Elle a près de dix-huit ans... Seulement elle paraît gosse, comme ça, parce qu'elle est toute mignonne... Un succès, mon cher! Dehors, tous les hommes la suivent.

— Diable! fit Bourdois, à la fois allumé et inquiet.

— Oh! ne t'effraye pas, mon gros, réplique Thérèse, familière. Poupette est pratique. Elle ne cédera pas au premier venu. Ce qu'il lui faut, c'est justement un bonhomme dans ton genre.

— Poupette?...

— Oui, on l'appelle Poupette à l'atelier... parce qu'elle a l'air d'une poupée brune... Je ne sais même pas son vrai nom...

... L'heure passe : les Champs-Elysées ne sont plus qu'une chaude masse d'ombre, sillonnée par les lumières de l'avenue et trouée çà et là par la clarté étincelante des cafés-concerts. Les

voitures, lentement, emmènent vers le Bois des pèlerins d'amour silencieux. Le trio finit sa soirée aux Ambassadeurs, où on lui sert encore des consommations. Entre les chansons ineptes, Bourdois, obstiné maintenant, veut des renseignements sur Poupette : Thérèse les donne sans rechigner.

« Son père est mort quand elle était toute môme. Sa mère est entretenue. Je crois que la petite n'est pas trop heureuse chez elle. Mais ça ne l'empêche pas d'être gaie et drôle. Et puis, elle est faite... Une merveille! Avec quelques centimètres de plus, ça aurait fait un mannequin pour Dœuillet... Hein? ça vous fait flamber, tout ça, gros père? Eh bien... patientez un peu. Je vous l'amènerai demain rue du Cherche-Midi, six heures et demie, au coin de la rue de la Barouillère... »

... Le spectacle se termine. Bourdois, Thérèse et Gitrac s'installent dans un fiacre découvert. Bourdois ramène le couple à l'hôtel habité par Gitrac, rue Mogador. Parfaitement gris à présent, il donne aux amoureux, en les quittant, les conseils les plus impertinents, les bénédictions les plus libertines. Il rappelle à Thérèse sa pro-

messe de lui amener Poupette le lendemain, à six heures et demie. Thérèse s'y engage solennellement. Il embrasse Thérèse. Il embrasse Gitrac, et se fait reconduire à son domicile de la rue Montparnasse. A peine rentré dans sa chambre, son exaltation s'abat sous une grande fatigue. Il se couche à la hâte et s'endort d'un sommeil lourd, oppressant, tourmenté par la rébellion de l'estomac, jusqu'à ce qu'il se réveille à onze heures et demie pour réclamer à Philomène l'œuf à la coque et la théière.

... Maintenant, tout en accolant de temps à autre sa tasse de liquide tiède, Bourdois méditait. Les paroles, les images, les sensations de la soirée d'hier, il les revivait avec une netteté, une intensité plus fortes que le réel; ou plutôt, de sang-froid et à jeun, il les percevait, il les critiquait mieux que la veille, à travers le brouillard du champagne et de la bonne chère. D'avoir dit, la veille, certaines paroles; d'avoir laissé paraître certaines émotions intimes, il en éprouvait, aujourd'hui, un peu de regret et de honte. Mais il retrouvait aussi vive, aussi poignante, en lui-même, l'excitation jalouse sus-

citée par le bonheur de Gitrac, aimé de Thérèse... Le tendre et cynique : « Tu verras! » l'aiguillonnait encore. Et pour toujours, désormais, son optimisme moral en resterait défloré. Une sorte de religion féminine, que ce timide pratiquait spontanément depuis sa jeunesse, était à jamais ruinée dans son cœur. Avant, il attribuait à la femme, en général, une certaine délicatesse de sentiments, une certaine propreté de mœurs, un respect d'elle-même qui la haussait au-dessus des hommes; il était convaincu de cela sans examen, sans réflexion : est-ce qu'une foi sincère exige des preuves? Eh bien! depuis hier, il avait perdu la foi : voilà! Les femmes étaient comme les hommes, ou plutôt — Gitrac avait raison — pires que les hommes. Leur prétendue supériorité morale, leur prétendue pudeur, c'était une fiction, une convention à laquelle croyaient quelques nigauds, comme lui, Bourdois; mais les femmes elles-mêmes, et les malins comme Gitrac, dénonçaient entre eux la fiction, la convention.

« Ai-je été assez serin! Ai-je assez gâché ma vie! pensa-t-il, tapant du poing sur le bras de son fauteuil. En ai-je raté, des occasions! »

Il s'en remémora quelques-unes... Dans la maison où il avait son logis, au Mans, une jeune fille de la campagne faisait son ménage. Hardie, appétissante, elle traînait dans les deux pièces plus longtemps qu'il n'était nécessaire, en sorte que le jeune fonctionnaire la rencontrait souvent au retour du bureau. Il faisait d'ailleurs son possible pour l'éviter : cette petite Ursule était sage; quelle infamie de la détourner! Et puis, n'était-il pas amoureux ailleurs?... « Idiot! idiot! pensait-il aujourd'hui. Avoir laissé échapper cela... » Plus tard, à Riom, dans son second poste, il s'était bien aperçu que la femme de son ami Baudoyer, le percepteur, le regardait sans déplaisir; il avait échangé avec elle des pressions de main tendres. C'était une personne mince, silencieuse, aux yeux ardents... Il s'était abstenu, cette fois encore, il avait évité les tête-à-tête!... « Idiot! idiot!... Mais elle ne demandait que cela, elle aussi! Elle avait dû avoir dix amants déjà! Et l'autre aussi, cette sainte nitouche d'Ursule... Innocente à vingt ans passés, une fille de la campagne! Ah! je peux dire que j'ai gaspillé ma jeunesse. Et pourquoi, mon Dieu, pourquoi? En l'honneur de quel principe? A qui ai-je fait

du bien ou évité du mal? Louise Baudoyer, Ursule, s'en sont offert d'autres moins scrupuleux. Moi, j'ai vieilli comme un imbécile, dans l'ignorance volontaire de ce qui est le fond même de la vie et du bonheur. Car Gitrac a raison : hors l'amour, tout le reste n'est que de vaines amusettes. Et, maintenant... »

Il se leva, rentra dans sa chambre. C'était une chambre triste et cossue, tout en palissandre; les meubles sévères — héritage de l'oncle — se détachaient à peine sur une tenture d'étoffe bleu foncé. Bourdois se planta debout devant l'armoire à glace, et, de près, s'examina. Il n'était pas en beauté. La fatigue d'une mauvaise digestion se lisait au cerne bridé des yeux, à la bouffissure détendue des bajoues, au bourgeonnement du nez en tubercule. Mécontent de cette inspection, son regard rencontra, au coin de la cheminée, dans un cadre portatif, une photographie de lui-même, faite quatorze ans plus tôt, à Riom, précisément par l'ami Baudoyer. Elle représentait un Bourdois trentenaire, déjà replet, mais solide, frais, crevant de jeunesse joyeuse et prometteuse. Bourdois invectiva cette image de sa propre personne.

« Imbécile! tu ne pouvais pas te servir de cette tête-là?... » Il revint à la glace, ouvrit sa robe de chambre, puis la referma, énervé par le spectacle de son académie bourgeoise, ventrue, en caleçon et en chemise de nuit...

Mais il fouetta son énergie :

« Bah! qu'est-ce que ça fait? Est-ce que Gitrac est beau? chauve comme une pomme, maigre comme une vieille haridelle, claqué, fini!... Pourtant Zon l'adore... D'ailleurs, Zon a-t-elle songé le moins du monde que mon âge et ma tournure pourraient déplaire à Poupette? Au contraire. Elle a dit : « Vous êtes tout à fait le type qu'il faut à cette petite... » Et elle a raison, que diable! Je ne suis pas fini! Quarante-sept ans, de nos jours, c'est la jeunesse des hommes : on ne voit au théâtre que des séducteurs de cinquante ans! Et puis, je suis solide, moi! je ne suis pas vidé, crevé comme Gitrac... Je tiendrais tête à toutes les Poupettes du monde... »

Il rejeta sa robe de chambre, fit jouer ses biceps, passa sa main dans la brosse encore drue de ses cheveux. « Il y a du bon, » s'écria-t-il comme au régiment. Et il sonna Philomène afin de commencer sa toilette. Il se sentait mieux

qu'à son réveil. Le thé, décidément, faisait couler le champagne.

Il procéda à sa toilette avec plus de minutie qu'à l'ordinaire : car, s'il était net par instinct et par habitude, depuis longtemps il ne se souciait plus de plaire. La veille, à force de chercher, dans la contemplation de Gitrac, le secret de ses bonnes fortunes, il avait remarqué la coupe fraîche des rares cheveux qui restaient au voyageur, sa moustache bien effilée, relevée aux pointes, ses mains soignées. « Je ne peux pas me présenter à cette petite avec une tignasse et des pattes pareilles, » se dit-il. Il se vêtit comme tous les jours, et descendit se faire raser la barbe et tailler les cheveux chez son coiffeur habituel... « — Les cheveux assez courts... Ensuite, vous m'effilerez la moustache et vous la dresserez avec le fer, n'est-ce pas, Benjamin? J'ai vraiment une moustache de gendarme. » Ces rites accomplis, il vit avec satisfaction, dans la glace de la toilette, la tête d'un Bourdois rajeuni. Une cravate mauve à plastron tout fait, dans la vitrine, lui tira l'œil : il l'acheta. Il acheta aussi une paire de gants clairs, analogues à ceux que Gitrac portait la veille. Puis, s'adressant au garçon :

« — Connaissez-vous une bonne manucure, dans les environs, Benjamin? » Sans dissimuler sa surprise, Benjamin alla questionner le patron; après un colloque à voix basse, celui-ci disparut dans l'arrière-boutique et revint trois minutes après tendre à son client un petit carton imprimé, qui sentait le postiche et l'huile antique, sur lequel se lisait: « Mme Lamirault, masseuse, manucure et pédicure, rue Dalou, 28. » Bourdois récompensa Benjamin d'un double pourboire et se rendit aussitôt rue Dalou.

Il trouva Mme Lamirault dans une modeste boutique mi-parfumerie, mi-herboristerie, remarquable par sa peinture bleu ciel. Mme Lamirault était une dame vêtue de brun foncé, un peu forte, le visage jaune comme si elle relevait d'une jaunisse, les cheveux grisonnants, avec d'admirables mains d'ivoire qui, vraiment, constituaient une réclame pour son art: en somme, l'air très respectable. Elle aussi parut étonnée quand Bourdois lui dit qu'il réclamait ses soins pour ses mains: elle dit cependant: « Tout de suite, monsieur, veuillez vous asseoir... » Et, ayant été quérir sa trousse, elle commença par tailler les ongles de l'ancien contrôleur. Elle par-

lait peu, et seulement pour proférer des choses obligeantes. « Voilà des mains correctes... des doigts bien réguliers... Monsieur a raison de se soigner : quand on a des extrémités pareilles... » Bourdois la regardait faire curieusement : jamais il n'eût présagé qu'il fallût un tel arsenal d'outils en acier, de pâtes et de brosses pour mettre en ordre une paire de mains. Il admira principalement la dextérité de Mme Lamirault extirpant les bavures de peau qui gâtaient l'encadrement des ongles. Enfin, après trois quarts d'heure d'efforts assidus, la manucure déclara que c'était fini. Elle ajouta que ce serait moins long la prochaine fois, mais qu'il était indispensable de recommencer le travail une fois par semaine, au moins. Les autres jours, il fallait s'entretenir. Elle offrit un nécessaire contenant tous les outils de l'onglier et les pâtes. Bourdois devina que ce nécessaire habitait la boutique depuis de longues années : le velours rouge de l'intérieur était passé, et même un peu mangé des mites. Il l'accepta néanmoins, paya quinze francs soixante pour le tout, et partit, escorté jusqu'au seuil par les politesses de Mme Lamirault. A sa vive surprise, toutefois, cette dame ne lui fit aucune proposi-

tion déshonnête : il avait vécu jusqu'ici dans la conviction que toutes les manucures étaient soit des gourgandines, soit des entremetteuses.

Trois heures sonnaient quand il rentra chez lui. Il fut assez mécontent de constater que Philomène ne s'apercevait même pas des changements qu'il venait d'imposer à son extérieur. Il avait faim. Il se fit servir un second œuf à la coque, mais l'arrosa cette fois d'un peu de bon bordeaux. Une légère fièvre commençait à lui taquiner le bout des doigts et le creux des paumes ; il lui arrivait de tirer sa montre coup sur coup, sans se rappeler, après, quelle heure il avait lue... « Voyons, du calme, se dit-il. Je partirai d'ici à six heures un quart. Il est quatre heures cinq. J'ai donc un peu plus de deux heures devant moi. Il ne faut pas m'énerver... Une gamine d'atelier, bon Dieu ! en voilà une affaire... » Mais il avait beau se morigéner, il ressentait un trouble profond, où le désir, l'anxiété et aussi (quoiqu'il ne voulût pas se l'avouer) un peu de remords et de honte se mêlaient. Il usa exprès beaucoup de temps à choisir dans sa garde-robe la toilette convenable. Philomène fut grondée parce que le blanchissage

des faux cols était défectueux (Gitrac, lui, portait des faux cols glacés à neuf). Il déplora l'absence de tout complet jaquette. La redingote était trop sérieuse pour la circonstance. Enfin il arrêta son choix sur un complet marron récemment livré par le tailleur : au pantalon se marquait encore le pli du neuf; le veston flottait assez bien et s'ajustait aux épaules. La cravate neuve lui parut d'un effet gai, entre les pointes du faux col.

Quand il se regarda, ainsi vêtu, et coiffé de son canotier, dans la glace de l'armoire, il cassa le jugement sévère qu'il avait porté le matin sur son extérieur. « J'ai l'air plus jeune que Gitrac, il n'y a pas de doute. Ce que c'est que la toilette! » La diète lui avait rendu la peau fraîche; il n'était pas congestionné comme les jours ordinaires, après le repas méridien, la demi-tasse et le verre de fine.

« Seulement, mon chapeau n'est pas brillant. Bah! n'importe! »

Il s'assit et se mit à lire les deux journaux qu'il recevait chaque matin, un quotidien creusois et une feuille parisienne. Il ne savait pas ce qu'il lisait, bien qu'il s'y appliquât. Du mélange de

sentiments qui tout à l'heure l'agitaient, peu à peu l'anxiété seule demeurait. La démarche qu'il allait faire lui apparaissait à la fois laide, dangereuse et ridicule... « Si cela se savait!... Et cela peut se savoir. Ce coin des deux rues, c'est presque mon quartier!... » Cinq heures dix... Cinq heures et demie... Que faire? « Rester tranquillement chez moi... Ne pas aller là-bas... D'ailleurs, est-ce qu'elles iront, elles, ces deux petites? Thérèse était à moitié grise hier soir quand elle a promis. Elle ne s'en est certes pas souvenue aujourd'hui... Et puis, elle plaisantait... » A six heures moins cinq, exaspéré contre sa propre agitation, Bourdois coiffa de nouveau son canotier, et, de nouveau, se regarda dans la glace. « Décidément, ce chapeau est ignoble... Je vais aller rue de Rennes m'acheter un panama... » Heureux d'avoir trouvé une raison d'agir, il sortit aussitôt, descendit la rue Montparnasse, puis le boulevard. En levant les yeux vers l'horloge de la gare, il lut : six heures cinq. La peur le prit d'être en retard; il se jeta dans un fiacre, se fit conduire chez le chapelier, paya quatre-vingts francs un panama choisi à la hâte, et, pressant le cocher, roula vers son ren-

dez-vous. « Arrêtez un peu avant le coin! » Il régla son fiacre. L'émotion l'étranglait : il essaya de la calmer en se disant : « Puisque je suis sûr, sûr qu'elles ne viendront pas... » Il se regarda tout de même dans une glace de devanture, avant de tourner le croisement des deux rues. Comme il se faisait à lui-même des mines, s'efforçant d'allonger sa face ronde et de tendre ses bajoues, une voix rieuse dit, derrière lui :

— Mais puisqu'on vous dit que vous êtes beau!

Il se retourna : c'était Zon qui avait parlé, — et Poupette était avec elle.

Zon présenta :

— Mademoiselle Poupette... Monsieur Jules, l'ami de Louis.

Elle ajouta :

— Allons dans la rue de la Barouillère. C'est plus tranquille.

Avec Poupette, elle prit les devants. Bourdois fut bien aise de n'être pas obligé de répondre sur-le-champ. Positivement, il ne trouvait pas de voix au fond de son gosier. Dans la soudaineté de la rencontre, il n'avait vu, il n'avait pensé qu'une chose : « Comme *elle* est jeune!... » Et,

tout en suivant à quelque distance les deux amies, il se répétait, regardant par derrière la silhouette de la jeune fille : « Mais c'est une enfant! » Elle avait la tête de moins que Thérèse, qui pourtant n'était pas immense. Ses cheveux bruns, bouclés à la nuque et aux tempes, sous le chapeau de paille molle épinglé à la diable, ses tout petits pieds, ses toutes petites mains, justifiaient son surnom et lui donnaient un air puéril que démentait, il est vrai, l'épanouissement des hanches et du buste au-dessus et au-dessous de la taille, étroite à l'excès. L'ensemble était ambigu, ni gamine, ni femme. « Mais elle est bien jolie! » se dit Bourdois, qui commençait à se ressaisir. Un violent attrait, qu'il n'avait certes pas prévu, l'attachait dès la minute présente aux pas de cette enfant. Son désir de la regarder domptait sa timidité; il fut heureux quand le couple s'arrêta, se retourna vers lui, et qu'il revit l'adorable visage rond, avec son menton pointu, sa menue bouche si exactement dessinée en accolade rouge qu'elle en était plus amusante qu'excitante, les oreilles de bébé, le front bas, le petit nez indécis, le teint de pêche blanche et les yeux bleus, invraisemblablement larges et bleus.

Une poupée, oui : une délicieuse poupée brune. Seulement, douée si abondamment de corsage et de hanches, une poupée eût paru presque inconvenante. Bourdois ne trouva toujours pas de parole : il regardait naïvement, avidement, la jeune fille qui souriait. Thérèse éclata de rire :

— Dites donc, fit-elle, si la petite vous déplaît, on peut s'en retourner, nous autres?

L'ancien contrôleur rit aussi, et la glace fut désormais rompue. Pourtant Bourdois, tout en ne quittant guère Poupette des yeux, conversa surtout avec Thérèse. Il lui demanda des nouvelles de Gitrac : Thérèse, aussitôt, eut des propos à double entente, qui gênèrent un peu Bourdois, mais qui ne parurent nullement incommoder Poupette. Poupette parlait peu; chaque fois que le regard de Bourdois rencontrait son regard à elle, elle accentuait le sourire amical qui ne quittait guère son visage. Enfin, Thérèse s'écria :

— Parlez-vous donc un peu, voyons! Vous me laissez jaboter toute seule. Pourtant, vous en aviez une platine, hier soir, monsieur Jules! Et quant à la petite, elle nous fatigue, à l'atelier, à force de bavarder. Pas vrai, Poupette?

Poupette offrit une fois de plus à Bourdois son

visage candide et souriant. Elle dit, d'une voix tranquille :

— On ne peut pas, comme ça, pour la première fois qu'on se voit... N'est-ce pas, monsieur?

— Sûrement, mademoiselle, répliqua Bourdois, qui rougit.

— Allons, fit Thérèse, je vois qu'il faut que je fasse les demandes et les réponses. Vous lui plaisez, vous savez, ajouta-t-elle, s'adressant à Bourdois : sans cela, elle se serait déjà trottée... Ah! elle en a une tête malgré ses airs de petit ange d'église. Nous ne pouvons pas rester là debout dans la rue : d'ailleurs, moi, Louis m'attend. Il m'a chargée de vous dire que, si cela vous allait, on pourrait dîner tous les quatre, ce soir.

Bourdois et Poupette échangèrent un regard, où ils se comprirent, et que Thérèse comprit aussi. Elle poursuivit :

— Allons! ça ne vous goûte pas, les amoureux? Vous aimez mieux dîner en tête à tête?

Poupette dit :

— Pas ce soir, si cela ne fait rien à Monsieur.

— Elle ne se trouve pas assez élégante, expliqua Thérèse.

— Et puis, je n'ai pas prévenu chez moi.

— Mademoiselle serait-elle libre demain? osa demander Bourdois.

— Demain... j'ai peur que non. Mais pour après-demain, je pourrais m'arranger... Au moins pour la journée. Pas pour dîner, par exemple.

— Ta mère s'en fiche bien, que tu dînes ou non chez toi!

Une légère crispation chassa un instant le sourire du visage de Poupette.

— Pas tant que tu crois, fit-elle. Enfin... Je pourrai me rendre libre après-demain... Toute la journée jusque vers six ou sept heures.

— Alors, fit Bourdois d'une voix qu'il ne réussit pas à affermir... nous pourrions... nous pourrions déjeuner aux Champs-Élysées!

Les deux modistes sourirent.

— Voilà, fit Thérèse, je vais vous expliquer : la petite a une idée. Les Champs-Élysées, ça ne lui dit rien. C'est trop chic, trop fla-fla. Elle voudrait que vous la meniez à la campagne.

— Mais bien volontiers. De quel côté? à Saint-Cloud?

— A l'Ermitage de Villebon... Elle y a dîné une fois, elle s'y est amusée, elle voudrait y retourner.

Bourdois s'obscurcit un peu : Poupette, qui ne le quittait pas des yeux, lui rendit sa gaieté en disant :

— Il y a quatre ans de cela... J'y ai déjeuné en famille, à une noce. J'étais demoiselle d'honneur. On s'est bien amusé. Et, c'est vrai, j'aimerais à y retourner.

— Eh bien! mais, va pour Villebon, répliqua Bourdois. Où nous retrouverons-nous, mademoiselle?

— On y va par la gare Montparnasse. On descend à la station de Bellevue. Seulement, à Bellevue, il faut prendre une voiture.

— Nous prendrons une voiture.

— Alors... conclut Poupette avec cette assurance douce et persuasive qui la rendait si captivante... si vous voulez... vers dix heures du matin, après-demain, à la gare, près de l'ascenseur, en bas?

— Convenu.

Elle sourit tout à fait : visiblement, elle était contente. Bourdois sentit un élan de tendresse

reconnaissante pour ce plaisir manifesté. Il ne lui déplaisait donc pas?

— Maintenant, dit Poupette, il faut que je rentre.

— Et moi aussi, s'écria Zon. Adieu, monsieur. Je ferai vos compliments à Gitrac, n'est-ce pas?

— Oui... Qu'il vienne me voir à son retour.

— Je le lui dirai. Au revoir.

— Au revoir.

Il serra d'abord la main de Zon : et, alors seulement, il remarqua qu'elle avait l'air un peu las. Puis il tint un instant dans sa main nue, dans sa main parée par les soins de Mme Lamirault, la main de poupée de la petite. Durant qu'ils se tenaient ainsi, il la regarda à pleins yeux, avidement. Elle se laissa regarder, sans quitter son charmant sourire d'offrande. Il balbutia :

— Après-demain, à dix heures... mademoiselle Poupette.

Il laissa à regret s'échapper la petite main et s'en alla, sans oser se retourner une seule fois, emportant en lui, comme un air joyeux, comme une vision de fête, les prunelles et le sourire de Poupette.

III

Sur l'emplacement de l'ancien château de Villebon, qui fut au duc du Maine, puis aux Penthièvre, puis aux Lamballe, s'élève aujourd'hui un restaurant à tonnelles, pourvu de communs assez vastes, assez disparates, qui le font ressembler à un hameau, et accru depuis quelques années d'une grande villa en appareil de moellons et de briques, où l'on peut séjourner. « L'Ermitage » sert de halte à la plupart des promeneurs autour de Bellevue et de Meudon, et de villégiature à quelques philosophes épris de solitude, à quelques couples discrets d'amoureux. L'endroit serait charmant sans cette appa-

rence de trop-plein humain que les grandes villes rayonnent, pour ainsi dire, autour d'elles, et qui se marque à l'usure de l'herbe, aux indestructibles détritus abandonnés par la foule des dimanches, à la poussière soulevée par tant de pas d'hommes et de chevaux, par tant de roues de voitures et d'automobiles.

Mais, quand le printemps vient de s'épanouir, ou même en juillet, quand un orage a lavé copieusement les feuillages des arbres, l'armature des tonnelles, les toits et les façades des constructions; quand il a, du même coup, imposé la grève aux pèlerins, ravivé l'herbe jaunie et piétinée, — l'Ermitage mérite son nom et peut, à qui sait contraindre son illusion, faire rêver que Paris est très loin, que des bois infinis enveloppent ce hameau artificiel, beaux bois de charmes, de bouleaux et de chênes, profonds et silencieux.

C'était par un tel jour ensoleillé et pourtant encore humide, un jour de clarté rajeunie et rincée, de verdure pimpante et vernie à neuf, que dans une pièce oblongue de la villa, une table de deux couverts, ornée de roses et d'œillets, attendait, vers midi, les convives annoncés depuis la

veille. Bourdois, en effet, craignant l'imprévu, soucieux aussi de soustraire, le plus possible, sa bonne fortune aux curiosités, aux rencontres gênantes, Bourdois avait tenu à venir lui-même, la veille, reconnaître les lieux. Cette veille-là, il avait replu dans la matinée; des bouts de nuages orageux traînaient dans le ciel; les bois étaient trempés. Les toits du hameau artificiel ruisselaient; les feuillages des guinguettes frissonnaient mélancoliquement. Devant l'irrésolution de l'ancien contrôleur, le patron avait proposé de dresser le couvert dans la villa. « Nous possédons des petits appartements, très convenables... On peut y faire du feu. Nous avons vu des clients, venus pour un déjeuner, demeurer une couple de jours. » Bourdois avait senti son cœur se crisper... Rester... tous deux seuls ici... rester plus d'un jour avec Poupette!... Il s'était fait montrer les appartements, encore inoccupés pour la plupart. Il en avait choisi un, composé de deux pièces : l'une, formant un angle de la villa, donnait sur les bois par une large baie ; elle était arrangée en salon, avec une tenture de perse claire, des meubles de bambou assez gais, des gravures aux murailles; l'autre, plus dis-

crète, plus sombre, contenait un lit sous un baldaquin. Bourdois ne jeta à celle-ci qu'un bref coup d'œil; le patron l'intimidait. Il dit négligemment :

— Vous servirez le déjeuner dans le salon. Et vous laisserez aussi la chambre à ma disposition.

— Oui... dit le patron. Pour le cas où « madame » voudrait se reposer un instant.

« C'est juste, pensa Bourdois... Il peut faire chaud demain et Poupette peut être fatiguée... Je lui dirai cela, à elle, pour lui expliquer la chambre... »

La composition du menu requit ensuite des efforts. De la tisane de champagne tout le temps, bien entendu. Une langouste fraîche. Des tournedos aux truffes... de jolies pommes soufflées, un poussin rôti avec une salade de légumes, une glace (de la maison), des fraises... Tel fut le résultat de la collaboration du patron et du client.

— Et s'il faisait humide comme cela demain matin, ne craignez pas d'allumer une flambée pour sécher l'air.

— Oh! Monsieur peut être tranquille. Le baromètre monte. Monsieur aura demain un temps splendide.

La prophétie se vérifia. Quelques heures de soleil matinal, le lendemain, suffirent pour restituer aux bois leur parure d'été. Des ondées de la veille, de l'orage de l'avant-veille, il ne demeurait qu'une délicieuse fraîcheur éparse dans l'air au moment où le patron, quelques minutes avant midi, vint inspecter l'arrangement du déjeuner, disposa des fleurs sur la table et ferma à demi les persiennes de la grande fenêtre.

Bourdois et Poupette n'arrivèrent d'ailleurs à l'Ermitage qu'aux environs d'une heure. Ils s'étaient rencontrés à la gare Montparnasse, pour le train de dix heures trente : lui en complet brun et en panama, Poupette tout en toile bleu foncé. Elle semblait tellement jeune que Bourdois, pour se rassurer, se dit : « Je puis bien avoir une fille et la promener, voyons? » Le voyage en chemin de fer dura peu. A Bellevue, Poupette demanda à son compagnon :

— Ça vous est égal d'aller à pied jusqu'à l'Ermitage? Ce n'est guère loin, et il fait si bon!

Naturellement, Bourdois acquiesça. Ils n'avaient pas échangé beaucoup de paroles depuis la gare Montparnasse; mais le vieux garçon, pas

plus que la jeune fille, ne ressentaient de gêne à se trouver ensemble. Poupette, comme à la première entrevue, souriait, douce et gaie. Bourdois, lui, vivait dans un état de sensibilité nouveau pour lui, jusqu'alors ignoré de lui, qui ne s'était pas altéré un seul instant, et qui était quelque chose de tellement bon, de tellement plein, de tellement délicieux, qu'il ne se souvenait pas d'avoir connu jamais, jamais, même aux jours de sa jeunesse, un moment de la durée qui méritât à ce degré le nom de bonheur. « C'est le coup de foudre, pensait-il. Dès que j'ai vu les yeux de cette enfant, je l'ai adorée... » Il s'étonnait de n'éprouver aucun remords : tous ses principes, tous ses scrupules avaient été balayés par le regard bleu de Poupette. Il aimait Poupette comme un collégien aime sa première conquête, d'un amour qui aère et assainit le cœur, dirait-on, met de la santé dans la tête et préserve même, pour un temps, des inquiétudes sensuelles. Sa présence lui semblait désormais indispensable ; et de l'avoir en face de lui, sur la banquette du compartiment, ou bien de marcher côte à côte avec elle sous les futaies de Bellevue, sur ce pavé moussu du roi, où résonnèrent jadis les carrosses

du Grand-Dauphin, de suivre sa jupe bleue, ses fines chevilles, les souliers jaunes de ses pieds menus, de regarder son chapeau de paille, sa nuque, sa taille, son corsage, ses mains gantées de fil, son ombrelle blanche à raies bleues, tout elle vivante et mouvante — cela le ravissait, cela rejetait incommensurablement loin toutes les autres préoccupations, cela le faisait vivre intensivement dans la minute présente, cela lui ôtait tout pouvoir de réflexion : cela le comblait.

— Oh! comme l'Ermitage a changé depuis quatre ans...

Joyeuse, rose de la marche, émerveillée et tout de même un peu déçue, elle regardait la villa aux murs de moellons, aux contrevents rouges, bâtie à la place où naguère elle avait joué à la balançoire avec le garçon d'honneur, son cavalier. « Un élève de l'École centrale, disait-elle, qui est ingénieur à présent. » Elle fut d'abord étonnée que Bourdois n'eût pas fait servir le déjeuner dehors, sous les treillages verts mais comme elle lut un peu d'anxiété dans ses yeux et la crainte de lui avoir déplu, elle approuva; tout de suite :

— Vous avez eu raison; dehors, on aurait peut-être pris mal.

Du reste, l'aspect du petit appartement la ravit. Elle dansa devant la table fleurie, lut le menu en le ponctuant d'observations. « La langouste... je n'aime que ça, figurez-vous! Pourvu qu'il y ait du corail!... Les tournedos, c'est des biftecks, pas? Vous pourrez manger ma part : la viande, moi, vous savez!... Mais je me rattraperai sur les truffes... Poussin rôti? Oh!... Un poussin! Un petit poulet si petit? Pourquoi l'a-t-on tué?... Glace aux fruits... Nous nous en payons, à l'atelier, des glaces, à un marchand près de la gare... Des fraises, chic! Je pourrai y mettre du champagne? » Elle sauta au cou de Bourdois, l'embrassa, puis courut fureter dans la chambre à coucher, où elle fit l'inventaire du mobilier en noyer frisé, des gravures aux murailles, des bibelots de bazar. Bourdois la contemplait. Il sentait encore sur son cou la fraîcheur des jeunes lèvres. C'était le premier baiser qu'elle lui donnait; il n'eût pas osé le lui demander. Il s'étonna encore de ne ressentir aucun trouble, rien que du bonheur.

« Je ne pourrai plus jamais me passer de cette gamine-là, » pensa-t-il.

Elle ouvrait la fenêtre de la chambre, en ce moment, pour donner du jour; puis, posément, avec des gestes de dame, haussée sur les pointes afin de se voir dans la glace de la cheminée, rétablissait l'économie de sa coiffure, un peu dérangée par la marche au grand air. Bourdois songeait :

« Elle est délicieuse... Et le plus étonnant, c'est qu'elle se plaît avec moi. »

C'était incontestable : la parfaite aisance de Poupette, sa gaieté, sa façon de regarder son compagnon, tout démontrait que Bourdois, malgré ses bajoues et son poil gris, ne lui causait aucune répugnance. Tout au plus, de temps en temps, observait-il qu'elle devenait sérieuse, très sérieuse : elle rêvait, paraissant s'absenter de leur compagnie. A ces minutes-là, elle portait ses dix-huit ans, au moins. Mais cela ne durait guère; au premier mot, au premier appel de son compagnon, le gentil sourire, l'air de plaisir puéril, refleurissaient.

Ils se mirent à table dès que la langouste fut servie et commencèrent à déjeuner de bon appé-

tit. Tout en s'amusant à picorer le corail (il y avait du corail!) Poupette contait sa première visite à Villebon, cette noce qui décidément avait imprimé dans sa mémoire une image indélébile.

— C'était une cousine à moi qui se mariait... une cousine du côté de mon père... Il vivait encore, alors, mon père; il était dans les assurances. Alors, cette jeune fille épousait un M. Nadal : vous ne connaissez pas M. Nadal? Un employé au chemin de fer d'Orléans, un gros barbu. Nous le trouvions toutes très vilain, les demoiselles d'honneur. Mais elle, Marie, sa future, il lui plaisait... Ça suffisait, pas? Moi, on m'avait donné comme cavalier le frère de M. Nadal, qui était à l'École centrale pour devenir ingénieur. Celui-là, il était gentil, mince, une toute petite moustache; il ne ressemblait guère à son frère... Dieu! qu'on a ri, tous les deux... Il était gosse! Jamais je n'aurais cru qu'un garçon de près de vingt ans pût être gosse comme ça... plus gosse que moi, qui en avais quinze... (Encore du champagne! oh! vous allez me griser, vous savez?... Je n'ai guère l'habitude...) On est monté sur la balançoire, juste à

la place où est cette maison, maintenant. On a joué à cache-cache dans les bois : Maurice (il s'appelait Maurice) a grimpé dans un arbre pour rattraper son chapeau de paille que j'y avais lancé... Des fous, quoi!... Dieu! qu'il commence à faire chaud ici...

La chaleur méridienne triomphait de l'humidité des bois. Bourdois et Poupette avaient commencé de manger avec cette tringale que donne à des citadins une course matinale aux champs; Bourdois se sentait cramoisi, et des gouttes de sueur perlaient au front et au cou de la jeune fille. Il demanda pour elle un éventail au garçon.

Elle s'éventa, singeant la femme du monde.

— Êtes-vous mignonne! ne put s'empêcher de dire l'ancien contrôleur.

— Vrai, je vous plais?

Elle cessa de chipoter les truffes et le regarda, dans les yeux, accentuant son sourire.

— Si vous me plaisez! s'écria-t-il chaleureusement. Mais je vous trouve ravissante. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce qu'il y a des moments où j'en doute... On ne plaît pas à tout le monde, vous savez?

« Evidemment, pensa Bourdois, elle me trouve froid avec elle. Et en somme? Je suis là, à côté d'elle, comme un papa... Gitrac, à ma place, aurait déjà poussé sa pointe... »

Il fouailla sa décision.

« Quand le garçon aura fini de desservir et ira chercher le rôti, j'embrasserai Poupette. »

Cette résolution l'attrista un peu : il lui semblait qu'il allait gâter prématurément quelque chose de joli, gâcher un bonheur sûr.

« N'importe... il le faut, il le faut... »

Dès qu'ils furent seuls, il rapprocha sa chaise de la chaise de Poupette, et lui prit les deux mains. Elle se laissa faire... elle semblait attendre, devenue sérieuse. Il effleura de sa bouche les petites mains; piqurées aux doigts, elles manquaient un peu de soin, comme celles de la Marguerite de Faust. « Je la mènerai chez Mme Lamirault, » pensa-t-il, tout en les baisant. Il souffrait d'une extrême timidité, d'un malaise sincère : le sentiment qu'il supposait à Poupette se transfusait en lui, pour ainsi dire; il ressentait la honte d'une fille jeune et jolie qui se livre à un barbon. Pourtant, il osa appuyer ses moustaches contre les joues, contre les courtes boucles brunes de la

petite, toujours docile, toujours sérieuse. Il accomplit cela comme un rite : cela ne lui valut aucun plaisir, pas plus que le baiser grave que Poupette lui rendit sur la joue, au moment où il la quitta pour regagner sa chaise. Tout cela s'était accompli en silence. Le garçon, rentrant avec le poussin rôti, sembla leur rapporter la faculté de parler, la gaieté... Bourdois, pour dissiper une vapeur de tristesse, d'amertume, qui montait en lui, se versa du champagne pur : jusque-là il l'avait mélangé d'eau.

« Eh bien? qu'est-ce qui se passe en moi? pensait-il. Qu'est-ce qui me tourmente? Je l'aime, cette petite; j'ai du plaisir à l'embrasser, et ça n'a pas l'air de l'ennuyer non plus. Seulement, voilà... nous ne nous connaissons pas assez, et c'est gênant d'aller trop vite... » Ce qui lui eût été le plus agréable, en ce moment, c'eût été de la prendre sur ses genoux, de la dorloter comme une poupée, comme une enfant, presque de lui demander pardon, dans l'oreille, en lui disant : « Je suis un grison couperosé, ventru, mais je vous aime bien. Tâchez de m'aimer; je serai si heureux, et, moi, je vous aimerai tant!... » Voilà ce qu'il eût souhaité. Au lieu de cela, il fallait,

paraît-il, bousculer les choses, aller droit au but... C'était l'avis de Gitrac et de Thérèse, et il lui paraissait bien que c'était aussi l'avis de Poupette. Elle s'étonnait évidemment de sa continence. « Elle va se ficher de moi, elle aussi. » Tant de fois, dans les yeux des femmes, il avait lu de l'ironie railleuse, presque hostile, pour son invincible timidité!

« Allons! allons! se dit-il en vidant sa coupe de champagne... Pas de naïveté! Cette enfant est comme Thérèse, comme toutes ses compagnes... plus pervertie, plus vicieuse qu'un collégien. Je serais trop bête!... »

Pour se donner du courage, il mit la conversation sur les mœurs de l'atelier où travaillait Poupette.

— Elles ont toutes quelqu'un, n'est-ce pas?

— Oh! pour sûr! fit Poupette sans la moindre gêne. D'abord, celles qui n'ont pas de famille, vous comprenez... ce n'est pas avec ce qu'elles gagnent qu'elles pourraient vivre. On a beau déjeuner à quinze sous et dîner à vingt, — il ne reste pas lourd pour s'habiller, se chauffer, se blanchir, s'éclairer, se loger... Et puis, toute seule, toujours dans sa chambre, c'est trop

triste... Il y a de quoi allumer un réchaud... Du reste, ça ne fait de mal à personne, pas vrai? Seulement, il y en a qui se tiennent et d'autres qui ne se tiennent pas.

« Voilà toute sa morale, » pensa Bourdois tandis que le garçon servait la glace et les gâteaux. Il en conçut une mélancolie profonde.

— Et Thérèse? demanda-t-il.

— Thérèse se tient. En parole, elle ne craint personne. Elle raconte des histoires qui nous font tordre à l'atelier, des histoires... pires que tout : je ne sais pas où elle va les chercher. Mais, jusqu'à présent, elle n'avait personne. Elle habite chez sa mère, vous savez : ce sont des gens qui gagnent leur vie. Seulement, voilà... elle a eu un béguin pour votre ami, parce qu'il est chic.

— Comment le trouvez-vous, mon ami, vous, Poupette? questionna Bourdois, aiguillonné par la jalousie.

Elle fit la moue :

— Ce n'est pas mon type. Mais il est bien habillé. Il plaît assez, à l'atelier.

— Enfin... Vous seriez bien venue ici avec lui, au lieu d'y venir avec moi?

L'audace de sa question l'étonna lui-même. Poupette n'en parut pas choquée. Elle médita quelques instants, sérieuse, puis elle dit :

— Je ne crois pas. Ce n'est pas mon type, je vous dis. Il est trop... comment dire? enfin, il a trop l'air de s'en ficher.

« Mais alors, moi, pensa l'ancien contrôleur, je suis son type? » Et, pour cette réponse, il l'aurait croquée de baisers, si, à ce moment même, le garçon n'eût épousseté la table, installé sur une serviette blanche le café, les liqueurs, les cigares et les cigarettes. Quand il eut fini ce ménage, il dit, avant de se retirer :

— Si monsieur et dame ont besoin de quelque chose, ils n'auront qu'à sonner.

Et il montra le bouton de la sonnette électrique, à gauche de la fenêtre.

« Voilà l'instant venu, se dit Bourdois, quand il se trouva seul, définitivement seul avec Poupette. Différer plus longtemps serait ridicule... »

Il s'accorda pourtant encore un court sursis : le temps de prendre tranquillement le café, un petit verre, et de fumer une cigarette. Poupette prit aussi une tasse de café, un petit verre; Pou-

pette fuma une cigarette. Seulement, Poupette ne parlait presque plus, ne répondait que par monosyllabes aux paroles que Bourdois proférait laborieusement. Poupette, le repas fini, ne souriait plus guère; elle fumait sa cigarette avec gravité. Il sembla à Bourdois qu'elle était un peu grise, un peu étourdie par le champagne et la bonne chère. Mais il ne s'en inquiéta pas moins, partagé entre deux peurs de lui déplaire, soit par l'audace, soit par l'excès de réserve.

Soudain elle jeta sa cigarette, et dit, d'une voix changée, d'une voix agressive :

— Vous me trouvez gosse, n'est-ce pas ?

— Mais... non... pas du tout, fit Bourdois. Je vous trouve... délicieuse.

— Oh ! je vois bien que vous me trouvez gosse, reprit-elle. Thérèse le disait l'autre jour : il y a des hommes que ça attire, il y en a d'autres que cela éloigne. Ils ont peur : ou bien ça ne leur dit rien. Pourtant, vous savez... je suis plus vieille que Thérèse... Dix-huit ans en septembre !... A cet âge-là, il y en a qui sont mères de famille. Et puis, je n'ai que la figure de gosse, et mes cheveux courts, parce qu'il a fallu me les couper après une fièvre muqueuse, l'an dernier.

Pour le reste, je vous assure... Thérèse, elle-même, est joliment en retard sur moi.

— Mais, c'est mon avis, à moi aussi... Je vous trouve charmante comme vous êtes... On ne peut pas être mieux, essaya encore de proférer Bourdois.

Et il trouvait stupides les mots qu'il disait.

Il se leva, se rapprocha d'elle. Mais la petite était devenue nerveuse. Elle se recula. Ses yeux bleus s'humectèrent, tandis qu'elle parlait :

— Tout de même... si je ne vous plaisais pas, vous auriez dû le dire avant-hier, quand nous nous sommes vus pour la première fois, rue de la Barouillère. Vous avez eu l'air si emballé, au contraire!... On en riait, après, Thérèse et moi! Mais moi, ça m'a fait plaisir et j'ai tout de suite pensé : « Eh bien, puisque je lui plais tant que ça, ça me va, à moi aussi!... » Vous arriviez au bon moment... je voulais quelqu'un... vous ne pouvez pas comprendre, mais enfin... je le voulais, je le voulais... Il le fallait. Alors, n'est-ce pas, autant quelqu'un à qui je plaise, et qui soit quelqu'un de bien, quelqu'un de sérieux, comme vous? Et puis, voilà qu'aujourd'hui vous avez l'air d'avoir changé d'avis... Vous avez peur de

me toucher. Vous me traitez comme une gamine.

Elle eut un sanglot sec, de nervosité. Mais elle reprit aussitôt, presque violemment :

— Je ne suis pas une gamine. Si j'avais voulu, personne n'aurait eu plus d'amis que moi. Thérèse vous l'a dit : je ne peux pas sortir seule sans qu'on me suive. Alors, quoi? qu'est-ce qui vous déplaît, de moi? Avez-vous peur? Puisque j'ai dix-sept ans passés!... Ou bien, si c'est que je ne vous dis plus rien?

— Poupette! essaya d'interrompre Bourdois, debout, affolé par cette sortie.

— Je ne suis pas une gamine, reprit Poupette, toute rouge, toute colère. J'ai des cheveux courts et une figure de poupée; mais pas une, à l'atelier, n'est aussi formée que moi... Et puis tenez, regardez!...

Elle arracha l'épingle de son col et, d'un coup, ouvrit sa chemisette jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules. Le cou potelé, renflé comme un cou de colombe, apparut, et la naissance des épaules, surmontant la dentelle commune du cache-corset, un décolletage rose et pulpeux, d'une maturité magnifique. Tout le sang monta au

cerveau du vieux garçon. Mais eut-il seulement le temps de rien voir? Il était déjà aux pieds de la jeune fille et, comme malgré lui, de ses deux mains fébriles, refermait le corsage avec une sorte de pudeur rageuse. Nichant sa grosse tête grise dans le creux de l'épaule redevenue voilée et chaste, il balbutiait :

— Non!... je t'en prie... Je ne veux pas! Je te défends!...

Elle fut tellement surprise, tellement saisie, qu'elle ne fit pas de réponse. Bourdois continua, la serrant contre lui, couvrant de baisers les boucles brunes, autour de l'oreille :

— Ma petite! ma chérie... ne sois pas comme ces filles, comme Thérèse, comme toutes... Je t'assure... ce n'est pas fait pour toi : je suis sûr que tu vaux mieux. Un vieux comme moi... et toi si jeune, si jolie!... Vois-tu, cela me dégoûterait de moi pour toujours. Pourtant, je t'aime, va... je ne veux pas te perdre... Ne te fâche pas! Je ne sais pas t'expliquer... Mais tu vois bien que je t'aime... que je t'aime plus que si je te prenais là, comme une fille des rues... ou comme cette Thérèse, cette folle. Du moment où tes beaux yeux m'ont regardé, je t'ai aimée. Et, mainte-

nant, je sens que je ne pourrai plus me passer de toi. Reste ainsi, tout contre moi. Là... Tu es bonne... Tu ne repousses pas ton ami... Je suis heureux comme ça... tellement heureux...

Il ne sut pas mieux exprimer son bonheur, avec des mots. Mais d'être là, niché dans Poupette, à respirer la chaleur de son corps, d'entendre battre à coups précipités son petit cœur, et d'avoir délivré son cœur à lui de l'angoisse confuse qui le tourmentait, il en éprouvait une volupté morale absolue, à souhaiter que cela ne finît jamais, et que toujours, toujours, jusqu'à son dernier souffle, il respirât ainsi, sans entendre de voix, sans rien voir, contre le sein agité de Poupette... La jeune fille ne tentait aucun effort pour éloigner son compagnon. Et voilà qu'il sentit descendre sur son front, sur ses tempes, une tiédeur de larmes.

— Ah! ne pleure pas! ma petite! ma petite.

Il se releva et la vit tout en pleurs. Plus que jamais ainsi elle avait l'air puéril : comme aux enfants, on eût dit que les larmes lui jaillissaient non seulement de ses paupières, mais de la bouche, du nez, des joues, que toute sa figure rouge, boursouflée, se fondait en eau. Elle ne se

continit plus; se mit à sangloter tout haut, sans souci de convulser ses jolis traits; et toute sa beauté, toute sa féminité disparut, submergée dans ce flux.

— Ma petite! ma petite! répétait Bourdois désolé.

Il ne savait que faire, vieux garçon désemparé devant cette enfantine détresse. Il voulut la prendre dans ses bras, comme on prend un bébé qui pleure. Mais cette fois elle se déroba, l'air méchant.

— Vous m'avez dit... Vous m'avez dit, sanglota-t-elle... que j'étais... une fille... une fille des rues...

— Mais je n'ai jamais dit cela!... Jamais... Je sais bien que vous êtes la plus honnête... la plus pure jeune fille...

— Vous m'avez dit ça, reprit Poupette, obstinée, et distraite de ses larmes par son idée fixe... Eh bien!... Si vous avez une sœur... ou une fille... je ne sais pas, moi! je lui souhaite d'être aussi nette que moi... Personne ne m'a jamais touchée, personne, entendez-vous, monsieur? Pas seulement embrassée... Si... ce jeune homme... ici... avec qui j'ai été à cette noce... et qui est

devenu ingénieur... Mais, sauf celui-là, vous êtes le seul à qui j'aie permis de m'approcher. Et je veux que vous croyiez ce que je vous dis, ajouta-t-elle en tapant du pied, parce que c'est vrai!

— Mais je le crois! J'en suis sûr!...

— Écoutez, maintenant! reprit Poupette, qui ne pleurait plus, mais dont la figure marbrée de larmes et les cheveux en désarroi faisaient toujours une touchante image de désespoir enfantin. Écoutez! Je vois bien ce qui vous a donné une mauvaise opinion de moi, ce qui vous a fait croire que j'étais une fille des rues. (Bourdois tenta vainement de protester encore.) C'est que, sans vous connaître, j'ai suivi Zon rue du Cherche-Midi, que j'ai accepté tout de suite votre rendez-vous, que me voilà ici avec vous. J'ai bien vu, allez! Vous avez trouvé que je menais les choses trop vite; vous vous êtes dit : « Elle est encore plus rouée que Zon, celle-là... » Eh bien, je vais vous expliquer les choses. C'est vrai : dès que je vous ai vu, j'ai pris mon parti. Et vous pouviez faire de moi ce que vous vouliez, parce que... vous avez l'air bon, sérieux, vous n'avez pas l'air d'un type comme M. Gitrac, qui change tout le temps d'amie, qui se moque

de tout. Puis... jamais un homme n'avait été chaviré comme vous quand vous m'avez vue, et ça flatte toujours, pas?... Enfin (je vous l'ai déjà dit), vous veniez au bon moment : j'étais décidée à faire comme les autres, parce qu'il le fallait. Oui, monsieur, il le fallait, ou bien je n'avais plus qu'à me jeter dans la Seine ou sous les roues d'un tramway... J'y ai pensé, je vous assure. Et puis, voilà! J'ai eu peur... Zon vous a dit que je vis chez ma mère et que... (elle pâlit un peu et parla avec plus d'hésitation)... que ma mère... a quelqu'un... un monsieur décoré, employé de ministère. Elle l'avait déjà du vivant de mon père... Mon père, lui, il m'aimait bien. Maman lui a fait bien des misères.

Quelques larmes lui mouillèrent de nouveau les yeux. Elle les tamponna avec son mouchoir et reprit :

— Ce monsieur qui... vient chez nous, c'est un homme dans vos âges, mais il n'est pas timide comme vous... Ah! mais non!... Il est terrible. Il me poursuit. Il y a des moments où je ne le fais lâcher qu'en appelant au secours... Je le déteste, moi. Jamais il n'aura rien de moi. Seulement, ma mère s'est aperçue qu'il en tient pour moi.

Elle est devenue jalouse. Pour un rien elle me frappe... elle me dit des noms... je n'oserais pas les répéter devant vous. Tous les jours elle me menace de me jeter dehors... La semaine dernière... j'ai dû aller coucher avec une dame que je connais; maman avait refusé de m'ouvrir la porte quand je rentrais de l'atelier, après une veillée. Alors, vous comprenez, je ne peux pas rester avec elle. On ne courra pas après moi, allez... *lui,* peut-être... mais il n'a aucun droit; maman, elle, sera trop contente. Et comme je ne peux pas vivre toute seule de mon travail, dame!... il fallait que je trouve quelqu'un qui... veuille de moi. Mais me laisser accoster par un inconnu, le suivre, comme font tant de mes camarades : ça, c'est plus fort que moi, je ne peux pas. Alors, justement, voici que Zon me raconte sa soirée avec Gitrac, me parle de vous, me dit qu'elle vous a parlé de moi. Je pense : « Eh bien, c'est le sort! Allons-y! » Et je suis venue avec vous... Ça ne vous dit plus rien, c'est entendu. Mais, maintenant, je veux m'en retourner, tout de suite.

Elle se leva, et, suivie de Bourdois affolé, regagna la chambre où elle prit son chapeau

qu'elle posa sur ses cheveux. Bourdois supplia :

— Voyons! Poupette... ne soyez pas méchante... ne me quittez pas... Qu'est-ce que je vous ai fait? Si je vous ai blessée, c'est bien malgré moi, et je vous demande pardon... Restez!... Qu'est-ce que vous allez devenir, toute seule?... Ce que vous m'avez raconté tout à l'heure, c'est effrayant. Eh bien! moi, je suis votre ami, maintenant, votre ami qui vous aime, qui fera tout pour vous garder.

Elle demeurait en suspens, une grande épingle à demi enfoncée dans son chapeau et dans son chignon. Elle dit à Bourdois, dont elle voyait dans la glace la bonne figure anxieuse :

— C'est vrai, ça, que vous ferez tout pour me garder?

D'une voix si approfondie par l'émotion, qu'elle l'étonna lui-même, il répliqua :

— Tout... Je ne vivrais plus, maintenant, si je vous perdais.

Elle retira doucement l'épingle, la déposa sur la cheminée, ôta son chapeau. Retournée vers Bourdois, son sourire lui revint.

— Vous êtes drôle! murmura-t-elle.

Il l'attira avec précaution, inquiet de la voir s'échapper. Mais elle se laissa faire. Debout contre lui, elle lui venait à peine aux épaules; et il dut se baisser un peu pour effleurer de sa moustache le petit chignon à demi défait.

Elle releva sur lui ses yeux bleus de nouveau ensoleillés. Elle s'étira les membres et eut un bâillement de chatte.

— Comme je suis lasse! fit-elle. Je ne sais pas si c'est le champagne... ou les cigarettes... ou d'avoir pleuré. Mais je suis lasse, lasse.

— Eh bien! mais... il faut vous reposer, vous étendre, fit Bourdois.

— Sur le lit? Je peux?

— Bien sûr... Tenez!

Il releva lui-même le couvre-lit, assembla les deux oreillers.

— Voilà!

— C'est que, murmura Poupette comme intimidée, si je m'étends, pour sûr, je vais m'endormir.

— Eh bien! vous dormirez, Poupette.

— Et vous?

— Moi... je vous regarderai dormir. Ne vous occupez pas de moi.

Il vit qu'elle hésitait à dire quelque chose, et devina ce que c'était... Mais elle n'osa pas lui demander la promesse de la laisser dormir.

— J'ôte mes bottines, pas?

Il l'y aida; pas trop adroitement, il défit les lacets jaunes, tandis qu'elle riait, amusée de le voir à ses genoux, amusée de sa maladresse. Quand apparurent les deux petits pieds, comiquement menus dans leur gaine noire, il ne résista pas à l'envie de les ramasser ensemble dans ses deux mains, et de les baiser. Elle se tordait, chatouillée...

— Non! non!... je vous en prie... Cela me fait... me fait mal...

Alors, il se releva, la prit dans ses bras, la tint un instant, comme une nourrice tient un poupon. Il regardait les yeux redevenus gais. Et, de plus en plus, son cœur se scellait à ces yeux, à ce contact de femme enfant.

— Mon chéri! Mon chéri! murmura-t-il.

Il la déposa délicatement sur le lit, arrangea encore les oreillers, ramena sur les chevilles le bout du couvre-lit pour les abriter du froid. Elle se laissait faire. Un rayon de soleil, venu de la pièce voisine, éclairait obliquement le chevet

et faisait danser les poussières sur l'angle du traversin. Bourdois alla fermer les persiennes du salon. Quand il revint, Poupette, comme un bébé las, dormait déjà.

Il reprit, à son chevet, le siège sur lequel elle s'était assise pour se déchausser, et, content qu'elle dormît, content de n'avoir plus, pendant quelque temps, à lui parler pour discuter avec elle ou pour la calmer, il la contempla. Son sommeil était vite devenu pesant, comme le premier sommeil des tout petits quand on vient de les coucher. C'est la gloire de l'enfance ou de l'extrême jeunesse de ne rien perdre de son attrait, au contraire, à l'abandon à la nature, au relâche de la volonté. Poupette endormie, le miroir de ses yeux voilé, n'apparaissait pas moins tentante que Poupette éveillée. Sa tête reposait sur l'oreiller de telle façon que le menton se levait un peu, dégageait le cou de colombe; le cou était pâle, pâle aussi le dessous du menton; et cette pâleur, moite de sueur légère, se fondait par degrés indiscernables dans le rose éclatant répandu sur les joues et sur tout le reste du visage. Bourdois, nullement poétique de nature, ne put s'em-

pêcher de penser : « Il n'y a que les fleurs dont les tons se juxtaposent ainsi sans se heurter... ou les fruits, les jeunes pêches... »

Bien que Poupette eût seulement reboutonné le premier bouton de sa chemisette, la toile bleue se croisait très chastement sur sa poitrine. Une ceinture de cuir bleu serrait la taille. Une hanche saillait fortement : puis les jambes, le bas de la robe, s'enfonçaient sous le couvre-pied remonté ; drapée ainsi, Poupette paraissait plus longue, plus femme. Ses deux bras s'abandonnaient vers le bord du lit, les mains molles se touchant. Elle dormait la bouche close, respirant imperceptiblement, le visage sérieux.

« Voilà! pensa Bourdois... Maintenant, c'est réglé. Je la garde. La laisser retourner dans sa famille, auprès de cet homme, ce serait criminel. Mais quel misérable! Dire que des monstres comme cela respirent... et que le gouvernement les décore... Pauvre mignonne! Céder à ce satyre, ou bien... la Seine, les roues du tramway... »

L'image de Poupette engloutie dans un remous d'eau sombre, près d'une arche de pont; l'image de Poupette étendue sur les rails, tandis que gronde l'approche du tramway : toute cette

épouvante traversa le cerveau du vieux garçon, que l'émotion et peut-être aussi le champagne rendaient imaginatif.

« Jamais! jamais je ne laisserai s'accomplir un tel malheur. Je la garde. Elle rentrera ce soir rue Montparnasse avec moi. »

Son imagination surexcitée composa par avance la scène du retour à Paris, chez lui. La concierge... Philomène... La chambre avec les meubles de l'oncle... Le lit unique... Non, il ne pouvait décidément pas, lui, Bourdois, honorablement réputé, amener une fillette de cet âge, et d'apparence si jeune, dans son domicile.

Il ressentit la terreur subite d'un grand bouleversement dans sa vie. Plus d'habitudes. Plus de régularité. Non seulement l'ordre accoutumé de ses gestes et de ses démarches, qui jusqu'à présent lui avait procuré une sorte de calme et long bonheur, mais la paix de sa conscience serait troublée pour jamais.

« Ça, il faut que j'en prenne mon parti. On me traitera de dégoûtant. Heureux si le commissaire ne s'en mêle pas : car Poupette est mineure! »

Alors?... la ramener à Paris, lui donner de l'argent, la quitter, l'oublier?

Mais, à la pensée de ne plus revoir Poupette, Bourdois eut un serrement de cœur. Il se pencha sur une des petites mains abandonnées, posa sa bouche dessus. La petite main remua à peine.

« Eh bien! quoi? se dit Bourdois. Je ferai comme tant d'autres. J'installerai cette jeune fille dans une chambre du voisinage, dans un appartement, avec une bonne pour la servir. J'irai la voir quand il me plaira. J'aurai une liaison, comme beaucoup d'hommes de mon âge. Toutes mes habitudes, je les conserverai. D'ailleurs, je préfère qu'elle continue à travailler.... un travail facile, qui ne la fatigue pas... Un travail chez elle... »

Il se complut quelque temps à ce rêve. Il se sentait merveilleusement à l'aise pour imaginer ce que seraient l'appartement, les dîners, les promenades et les voyages avec Poupette. Cette liaison hors de chez lui, qui respecterait la correction de son intérieur, le séduisait. Mais, tout en imaginant, il sentait bien qu'il se mentait à lui-même, qu'il négligeait un point important, essentiel, une décision non prise encore et d'où

dépendait le reste. Tout à coup, le problème de cette décision s'imposa à sa pensée, chassa le superflu :

« Alors... j'en fais ma maîtresse?... »

Et il ne sut que se répondre. Aussi irrésolu qu'avant l'incident du corsage, son doute s'aggravait maintenant de ce qu'il ne pénétrait plus les intentions de Poupette. Ne lui avait-il pas dit (si imprudemment!) qu'il était trop vieux pour elle et qu'une pareille union serait répugnante? N'avait-il pas refréné pour toujours le consentement qu'elle apportait, tellement bénévole, tellement naïf dans son impudeur? Il se la rappela arrangeant son chapeau devant la glace, puis serrée contre lui tandis qu'il lui baisait les cheveux, puis quand il la déchaussait, puis quand il la tenait dans ses bras avant de la déposer sur le lit... et il eut l'intuition irraisonnée, mais très nette, que Poupette n'avait plus été tout à fait la même qu'avant l'explosion de ses larmes, à la fois plus confiante et plus pudique, moins maîtresse, plus amie, comment dire? plus jeune nièce auprès d'un vieil oncle.

Il se gourmanda :

« Aussi, pourquoi ai-je été lui dire de pareilles

inepties? Tout cela parce qu'elle ouvrait sa blouse! Eh bien, mais... elle était venue pour ça!... Maintenant, ce sera toute une histoire pour la remettre au point! »

Devant Poupette immobile, et qui ne le voyait pas, il se sentait plus brave, plus déterminé.

« Je ne lui fais aucun tort, au contraire... Gitrac avait raison! Recueillir des êtres comme Zon ou Poupette, c'est, en somme, leur rendre service, leur épargner des déchéances bien plus lourdes. Ce n'est prendre, à vrai dire, aucune responsabilité... »

Ainsi se parlait-il à lui-même, pour étouffer la voix qui murmurait en lui, du fond même de son cœur : « C'est une jeune fille honnête, et tu vas la détourner... »

— Mais, puisque, si ce n'est pas moi, ce sera un autre, demain!

Il dit cela tout haut, à voix demi-articulée, mais avec une certaine force : les paupières de l'enfant endormie clignèrent sans s'ouvrir.

Alors Bourdois, irrité des protestations obstinées de sa conscience, pour la faire taire se mit à regarder la dormeuse comme il ne l'avait pas

encore regardée : en lâchant les rênes au désir, en l'excitant même. Il se leva, se pencha sur elle. Ah! cet arome d'une fleur qui vit, qui respire, qui se meut!... L'odeur des cheveux, du visage et du cou humides d'un peu de sueur! Ces lèvres... Elles ne s'étaient jamais ouvertes pour de vrais baisers... Si... le garçon d'honneur... Maurice, l'élève de l'École centrale, aujourd'hui ingénieur. Celui-là, elle l'avait aimé... C'est à cause de lui qu'elle avait voulu revenir à Villebon aujourd'hui. Bourdois détesta l'importun qui avait imposé à la jeune fille un indéracinable souvenir. « Bien sûr, elle l'a revu depuis... » Selon les lois mystérieuses qui régissent nos appétits, nos sens, cette haine d'un inconnu agita, par contre-coup, son désir présent. Il sentit en lui la force de violence indispensable pour vaincre la résistance qu'oppose l'instinct de toute femme, même consentante. Il se courba sur cette petite endormie, heureux de sentir balayés soudain, comme des pailles sur une aire par un fort coup de vent, tout son passé d'honnête bourgeois, tous ses scrupules de conscience, toute sa pitié, toute sa bonté timide, tout son respect inné de la femme : tout

ravagé, pillé, par le brusque cyclone du désir.

Il se courba, sans oser encore la toucher. L'enfant perçut cette approche dans son sommeil. Elle se dégagea de l'oreiller, se mit sur le dos, cherchant l'espace libre, l'air. Bourdois recula un peu, regardant avec une étrange volupté le jeune corps s'agiter comme dans un cauchemar... Les bras, les épaules remuèrent, et, soudain, tout le buste eut un sursaut comme pour échapper à une étreinte... Dans ce geste brusque, le bouton du col sauta; la blouse, de nouveau, s'ouvrit; de ses mains agitées de dormeuse, Poupette l'ouvrit davantage, comme si elle étouffait, comme si elle voulait à tout prix respirer... Puis elle se calma, et demeura tranquille, étendue sur le dos, sa blouse ouverte.

Cette fois, Bourdois s'attarda à la contempler, tourmenté d'une sorte de remords délicieux, comme un criminel qui jouit de son crime... Oh! c'était à peine plus qu'un décolletage de bal, moins qu'un décolletage de théâtre, mais c'était l'intimité de la jeune fille dévoilée... la dentelle modeste de sa chemise... le cache-corset avec son nœud de ruban rose... Une épaule franchement nue avec l'aisselle brune, et

la naissance de la gorge si ferme, si jaillissante, si « femme » !

— Poupette! murmura le vieux garçon.

Et, soudain, ses yeux rencontrèrent les yeux grands ouverts de Poupette... Elle regardait, encore tout embrumée de sommeil, ne comprenant évidemment pas ce qu'elle voyait, où elle était. Puis, le sentiment des choses lui revint, elle reconnut Bourdois, elle se vit elle-même... D'un geste de pudeur effarée qui s'accompagna d'une vive rougeur aux joues, elle ramena sa blouse sur sa gorge et y garda posées ses deux mains.

Bourdois eut la sensation que quelque chose finissait, qu'un arrêt de la destinée se signait, qu'une porte de la vie, un instant entre-bâillée, se verrouillait pour lui. Un moment assez long, il resta silencieux devant la jeune fille, qui elle-même semblait ne plus oser parler. Enfin, elle dit :

— J'ai dormi?

— Oui, fit-il.

— Longtemps?

— Trois bons quarts d'heure.

— Oh! je suis honteuse...

— Mais non... mais non... c'était très bien. Vous sentez-vous mieux, à présent?

— Je suis encore un peu ensommeillée.

Elle se redressa sur son séant, puis ramena ses jambes en avant du lit, et se trouva assise sur le bord.

Il fut content de voir qu'elle lui souriait. « Elle ne paraît pas fâchée contre moi. Et pourtant... vouloir profiter de ce qu'elle dormait, sous ma garde... Non! ç'aurait été par trop ignoble. Heureusement qu'elle s'est réveillée à temps! Elle ne m'aurait jamais pardonné... »

— On va se promener un peu? proposa Poupette, glissant du lit par terre, puis s'asseyant sur le fauteuil pour se rechausser.

— Mais oui, bien sûr!

Il voulut encore l'aider, mais elle le repoussa gentiment :

— Laissez donc! Je n'ai pas de femme de chambre, à la maison, vous savez?

Il n'insista pas. « Tout à l'heure, pensait-il, elle m'a permis... Il y a quelque chose de changé. »

Il fut un peu sombre, jusqu'au moment où — la note ayant été réglée — tous deux quittèrent l'Ermitage et s'enfoncèrent de nouveau dans les

bois, vers Bellevue. Il était environ quatre heures et demie. Le soleil chauffait; mais il faisait bon sous ces futaies, si constamment fraîches que le tronc des arbres demeure éternellement fardé de vert. Quand le sentier se rétrécit, Poupette prit le bras de son ami. Et, de la sentir ainsi plus proche, plus familière, il en eut le cœur inondé de joie. Elle semblait définitivement apprivoisée, et, comme l'avait annoncé Thérèse, elle bavardait sans relâche. Bourdois l'écoutait. Il pensait, ravi : « Elle ne s'ennuie pas le moins du monde avec moi. » A un moment où elle se taisait, il lui demanda :

— Votre ami de l'École centrale... ce jeune homme... qui était à la noce avec vous... vous ne l'avez pas revu, depuis?

— Mais si! fit-elle.

Elle rougit.

— Pourquoi me demandez-vous ça?

— Pour savoir. Je n'y vois pas de mal, d'ailleurs.

— Oh! reprit-elle... je sais bien que ça vous est égal... et à vous je peux le dire. Nous nous sommes revus juste six fois depuis la noce, jusqu'au moment où il a été nommé en province...

à Chaumont... un pays très triste, très froid. Il m'écrit de temps en temps... je lui réponds... Il m'oubliera bien vite. C'est naturel.

« Elle a été sa maîtresse, évidemment, » se dit Bourdois.

Mais, comme si elle eût deviné cette pensée, la petite ajouta aussitôt :

— Si j'avais voulu... il m'aurait bien emmenée avec lui, là-bas. Je n'ai pas voulu.

— Pourquoi? fit Bourdois, le cœur piqué d'une fine blessure.

Elle répondit, croquant une feuille arrachée à une basse branche, et le regard songeur :

— Parce que!... Est-ce qu'on sait? Je l'avais connu trop jeune... trop naïve... C'est bête, les gosses, ajouta-t-elle en pouffant. Au retour de cette noce où on s'était rencontré, Maurice et moi, je me suis couchée en me disant : « Jamais je n'aurai un autre mari... » Ça me paraissait tout naturel qu'il m'épouse un jour. Pensez, j'avais quinze ans!... Eh bien, croiriez-vous que de m'être dit cette bêtise à quinze ans, ça m'a toujours empêchée de lui céder? C'était plus fort que moi. Dès qu'il essayait de ne pas être sage, je devenais méchante avec lui.

Bourdois écoutait avec tristesse. Poupette conclut philosophiquement :

— Voyez-vous, monsieur, les femmes... c'est tellement incompréhensible, que ça ne se comprend pas soi-même.

Il eut le courage de demander :

— Mais, enfin, pourquoi ne vous épouserait-il pas ?

— Oh! dit Poupette... une ouvrière, comme moi... qui n'a pas un sou... et lui qui est un monsieur... qui gagnera peut-être un jour six mille francs, dix mille francs... Non... pas possible. Il lui faut une jeune fille avec une dot.

Le chemin qu'ils avaient pris conduisait à Bellevue. Bourdois proposa de gagner la terrasse de Meudon, puis de descendre ensuite prendre, à Meudon même, un train qui les ramènerait à Paris. Lorsqu'ils atteignirent la terrasse, il était environ six heures du soir. Un très petit nombre de modestes habitués, mêlés à quelques touristes étrangers, contemplaient en même temps qu'eux le paysage : tout un secteur du panorama de Paris encadré comme un décor de trumeau dans l'échancrure des prochaines futaies. Un long

moment, ils demeurèrent pensifs devant ce grand horizon. Une tristesse sans trop d'amertume, une tristesse résignée s'appesantissait sur Bourdois. Il enveloppa du regard sa petite compagne d'un jour : il tressaillit de tendresse pour ces cheveux bruns frisés, cette silhouette de femme enfant, ce visage délicieux, qui lui souriait. Renoncer à tout cela... non... décidément, ce n'était plus possible. Il aimait d'elle jusqu'à l'étrange chagrin qu'elle lui causait à présent, jusqu'à cette sensation de vie manquée, de « trop tard », qu'elle lui infligeait sans le vouloir, sans le savoir, qui le torturait, mais qui l'ennoblissait, l'affinait en même temps à ses propres yeux.

Poupette se redressa :

— Maintenant, dit-elle, il va falloir rentrer.

— Rentrer où ?

— Mais, chez moi... chez maman.

— Oh ! fit l'ancien contrôleur... Après ce que vous m'avez dit ?...

Elle secoua la tête.

— Bah !... on dit ça... des moments, quand c'est trop pénible. Mais ça a bien duré jusqu'à présent ; ça durera bien encore un bout de temps.

Les rares promeneurs désertaient un à un l'immense terrasse. La banquette de pierre s'allongeait, vide, le long du verdoyant précipice. Tout au bout, une femme, mince et triste, rêvait, accoudée.

Bourdois ramassa son énergie.

— Voyons, Poupette, fit-il. Nous nous connaissons, maintenant. Vous avez confiance en moi?

— Confiance? répéta-t-elle d'un ton d'incompréhension.

— Je veux dire que vous savez qu'on peut se fier à moi?

— Pour sûr!

— Eh bien!... pourquoi ne voulez-vous pas que je vous garde auprès de moi?

Elle devint très sérieuse.

— Vous me garderiez?... même avec l'idée que vous avez que... toujours... on sera seulement des amis?

Elle rougit un peu en prononçant les derniers mots. Bourdois chercha comment dire: « Mais je n'ai pas cette idée-là... et peut-être qu'un jour... au contraire... » Elle lui offrait des yeux si confiants qu'il n'osa pas. Comme tous les

timides, il exprima au delà de ce qu'elle avait dit, il prononça des mots qui lui arrachaient, à mesure qu'il les disait, comme de fins lambeaux du cœur.

— Mais, oui... Poupette... Je ne demande qu'à être pour vous un ami, un papa...

Il fut récompensé par le plus délicieux regard de pudeur et de reconnaissance que des prunelles de jeune fille aient jamais levé sur un visage d'homme.

— Est-ce dit? insista-t-il. Je vous garde?

— Pas ce soir... reprit-elle. Vous comprenez... je n'ai rien emporté de chez moi... Mais demain, après-demain... quand vous voudrez... je me ferai faire une scène par maman et jeter à la porte.

Sans prononcer un mot de plus, ils descendirent côte à côte la route sinueuse et déclive qui, de la terrasse, mène à la gare du Pont-de-Saint-Cloud. Tous deux songeaient. Tous deux sentaient un accord profond, définitif, s'établir entre eux : mais la gêne du malentendu préalable subsistait encore. Lui, comme elle, n'étaient pas capables d'exprimer avec des mots que c'était fini, qu'il ne serait plus question entre

eux de ce que Poupette appelait des « bêtises », mais que tout de même on s'aimerait dans le profond sens humain du mot, qu'on aurait besoin l'un de l'autre, besoin de la présence et de l'affection l'un de l'autre. Comme pour sceller ce tacite accord, la main de Poupette, gantée de fil, se glissa dans la grosse patte nue de Bourdois. Il la referma sur cette douce petite chose vivante, et, quoiqu'il se sentît toujours le cœur lourd, il fut désormais résigné, presque heureux. Ils se tinrent ainsi par la main jusqu'à la gare. Là, par une sorte de pudeur inquiète, Bourdois desserra son étreinte devant les voyageurs groupés dans la salle d'attente.

Dans sept minutes, un train omnibus, venant de la gare Saint-Lazare, partait pour la gare des Invalides. L'ancien contrôleur prit deux billets de première classe, dans l'espoir de s'isoler plus aisément. En effet, le train stoppa, presque désert : tout un wagon de première classe était vide.

Quand il s'ébranla de nouveau, emportant Poupette et Bourdois, la petite s'écria :

— Vous ne croiriez pas? Jamais je n'étais montée en première. Si je raconte à l'atelier, de-

main, que j'ai voyagé en première, on dira que j'invente....

Elle inspecta curieusement le banal décor du compartiment, arrangea ses cheveux et son chapeau devant le miroir, regarda le paysage par la portière de droite, puis par la portière de gauche. Finalement elle se retourna vers son compagnon, qui l'observait, méditatif.

— On s'est bien amusé, dit-elle...

Et, s'étirant :

— C'est tout de même plus fatigant qu'une journée d'atelier...

Elle s'assit à côté de Bourdois, lui reprit la main. Il comprit qu'elle voulait l'embrasser, et qu'elle n'osait pas. Il lui tendit sa joue, et elle y mit un gros baiser d'enfant reconnaissante. Puis elle nicha sa tête contre l'épaule de son ami :

— J'ai encore sommeil, dit-elle.

Les plumes dures, les « couteaux » de son chapeau piquaient les oreilles et les yeux de Bourdois. Elle s'en aperçut, rit de bon cœur :

— Est-il gentil! fit-elle... Il ne se plaignait pas!

Elle défit prestement son chapeau qu'elle jeta sur la banquette; de nouveau, elle blottit sa tête.

Bourdois, pour qu'elle fût plus commodément, lui passa son bras droit autour de la taille. Il fut tout surpris de se sentir si calme, et seulement comme accablé de tendresse.

— Êtes-vous bien ainsi, Poupette? murmura-t-il.

Mais elle ne répondit pas : elle dormait déjà, abîmée, d'un élan, dans le profond et calme sommeil de l'enfance.

Le train glissait, presque sans haleter, s'arrêtant souvent, remontant vers Paris à travers la verte plaine aux horizons boisés. Le rouge du soleil déclinant luttait contre la brume du fleuve et les fumées de l'industrieuse banlieue. Bourdois, se défendant le moindre mouvement, de peur d'éveiller Poupette, percevait contre sa poitrine le doux rythme de cette autre respiration humaine; les boucles frisées frôlaient son menton et le bas de sa joue. Sous les doigts de sa main droite, il sentait la ceinture de cuir qui serrait la taille ronde. Un étrange bonheur le pénétrait, où se mêlaient le contentement de n'avoir pas cédé à une laide tentation, et le rassurant égoïsme de ne pas compliquer sa

vie, de ne pas risquer une périlleuse aventure.

« C'est parfait comme cela... J'étais seul; la vieillesse approchait... Prendre, à mon âge, une maîtresse aussi jeune, c'était imbécile et répugnant. Tandis qu'une sorte de fille adoptive... Pourquoi pas? Elle est si affectueuse. Elle m'aimera bien... »

Soudain il pensa :

« Et Gitrac?... »

Que dirait Gitrac quand il apprendrait?... Se moquerait-il assez rudement de son ancien condisciple! Non... Jamais Bourdois ne pourrait supporter la vue et les questions de Gitrac.

« Je ne le reverrai pas, voilà tout... Je n'ai aucun besoin de Gitrac. Quant à Poupette, elle changera d'atelier... Ou, plutôt, elle n'ira plus à l'atelier... »

Alors, quelle serait sa vie?

« Eh bien, mais... Je lui ferai donner un peu d'instruction. Elle est intelligente; avec quelques leçons, elle défiera toutes les petites bécasses bourgeoises qui vont au lycée ou au couvent... Certes! je ne la laisserai pas dans un atelier, dans une de ces sentines vicieuses... Pauvre chérie! C'est déjà miraculeux qu'elle soit restée

honnête jusqu'à présent. Je ne veux pas qu'elle coure plus longtemps un danger pareil... »

Dans un élan d'émotion quasi paternelle, il baisa les cheveux frisés de Poupette et serra son étreinte, comme pour la défendre...

Son cœur assaini s'échauffait maintenant du désir de faire du bien à la petite, du bien désintéressé, rien que pour le plaisir de la savoir heureuse.

« Elle se mariera un jour... C'est une honnête nature. Je me charge de la marier... au nez de cet imbécile d'ingénieur de Chaumont, qui la trouve trop humble et trop pauvre pour l'épouser... »

Et si elle ne voulait pas se marier avec un autre? Si elle voulait toujours son imbécile d'ingénieur?

« Dire que je serais peut-être encore assez bête pour dire oui! » pensa Bourdois.

Il se gourmandait. Mais, le buste de Poupette contre sa poitrine, et le parfum de ses cheveux dans les narines, il cédait à une conviction instinctive, plus forte que tout, et cette conviction lui suggérait que ce ne serait pas si bête, d'être bon, que cette enfant-là ne le trahirait pas, qu'il

serait doux de n'être plus seul au monde, que cela valait bien une aventure sensuelle. D'ailleurs, le sort en était jeté. Il ne pourrait plus se passer de cette douce et confiante présence. Ce qui était advenu n'était pas ce qu'il avait cherché : mais il n'aurait pas voulu que ce ne fût point.

Le train avait passé Javel roulait vers le Champ de Mars. Bourdois souleva doucement le buste de sa petite compagne, et, la réveillant d'un bon baiser paternel, lui dit :

— Allons, Poupette!... C'est Paris.

La Peur de l'Enfer

I

L'INFIDÈLE

On vient de m'apporter la preuve que mon mari me trompe. Cela, je m'en doutais, sans avoir jamais consenti à me l'avouer, ni surtout à l'avouer à mes amies. Nous sommes un peu toutes comme cela, sauf quelques écervelées qui se font honneur d'être les femmes les plus trompées de Paris, comme certains myopes se glorifient de porter le plus

fort numéro de lunettes, de battre le record de la myopie.

Les raisonnables ne se vantent pas, affectent l'ignorance ou l'indifférence et attendent pour pleurer qu'elles soient dans leur chambre à coucher, toutes seules, le verrou poussé.

Moi, je suis sûre que mon mari me trompe, j'en ai la preuve matérielle : la lettre d'une maîtresse abandonnée qui dénonce la maîtresse actuelle. Deux renseignements d'un coup! Si je ne suis pas contente de la Providence, je suis vraiment difficile...

Me voilà enfermée dans ma chambre à coucher, toute seule, le verrou poussé, et je ne pleure pas; je ne suis même pas triste, à proprement parler : je suis plutôt nerveuse, irritée... Ce mécontentement, cet énervement, se compliquent d'une impression physique bizarre, à laquelle il me faut refléchir un peu pour lui donner un nom.

De la jalousie?

Non, pas la jalousie classique, celle que l'on met dans les romans. Il y a un certain théorème de Spinoza qu'on a fini par nous apprendre, à force de nous affirmer que c'était la formule de

notre jalousie... Eh bien! moi, pas du tout. J'ai beau me figurer mon époux, M. Henri Valenty, aux côtés de mon ex-amie, Mme Lehugeur (que me dénonce la lettre), ou avec Mme....., — appelons-la Mme « Vigilance », puisque la lettre est signée ainsi, — vrai, mon sang ne se met pas à bouillir, je n'ai nulle envie d'acheter un revolver et d'aller tirer sur le groupe. Ces évocations m'inspirent plutôt de l'éloignement, l'envie de ne pas regarder, de ne pas y penser; point du tout la résolution de reprendre mon bien de vive force ou de revendiquer mes droits légaux.

Mais, en même temps, je ressens de la tristesse à me souvenir que cette poursuite amoureuse, tentée désormais par mon mari sur une « Vigilance » ou sur une Lehugeur, j'en ai été l'objet jadis, aux premières années de notre ménage. Cela évoque une douce époque abolie. Et il me semble que je n'ai pas mérité le délaissement actuel... Vous entendez bien? Si je souffre, ce n'est pas d'être privée d'amour. C'est qu'un ensemble de circonstances heureuses, qui coïncidèrent avec l'amour de mon mari, ait disparu.

Au physique, je suis merveilleusement calme.

Bien mieux : tout ce qui signifie la sensualité, autour de moi, m'agace et me dégoûte un peu.

Par quels événements s'est accomplie cette évolution? Car je ne fus pas toujours ainsi. Après le voyage nuptial, mon mari résuma assez longtemps pour moi la paix heureuse des sens, l'amour. Puis, lentement, lentement, sans que ni lui (je suppose) ni moi puissions mettre une date, voire une date d'année, sur l'événement, nos deux êtres physiques se devinrent indifférents. L'habitude de vivre côte à côte agit, à la longue, comme le plus infaillible des calmants. C'est peut-être encore (de ma part du moins) le contre-coup de cette observation : mon mari ne me désire plus.

Naguère, il a pris la peine de justifier sa désertion par des raisons de santé; il a réellement une « diathèse » d'angine de poitrine : notre médecin, le docteur Templeux, me l'a confirmé naguère, en me recommandant la prudence... J'ai pris cette explication pour ce qu'elle valait, sans récriminer; d'ailleurs, Henri a bien vite renoncé à donner une explication quelconque... Aujour-

d'hui, je vois bien, par la fréquence accrue des crises, que le docteur Templeux avait raison : mais ce n'est pas moi la responsable... oh! non... Je vis très aisément dans mon calme de délaissée. Une femme qui n'est nullement vicieuse ne désire pas la première; au contraire, son désir s'échauffe assez aisément au feu d'un autre désir. Voilà pourquoi le rôle d'un mari est si facile auprès d'une jeune épousée toute neuve, même s'il n'est pas beau, pas séduisant. Nous ne demandons vraiment qu'à aimer, et à aimer au plus près, sans danger, sans tracas, sans remords.

Donc, mon époux m'étant aujourd'hui (et par sa faute) devenu indifférent, ce n'est pas la jalousie, façon Spinoza, qui me tracasse. Néanmoins, il y a dans ma jalousie quelque chose de plus que le dépit de voir d'autres femmes s'immiscer dans un coin de ma vie, en guetteuses et en ennemies, avec le droit, jusqu'à un certain point, de se moquer de moi. Il y a de la révolte de sens dans ma jalousie. Loin de vouloir disputer à Mme Lehugeur ni à Mme « Vigilance » les prévenances que mon mari leur décerne, je songe avec horreur à celles qu'il croit encore, parfois,

devoir m'accorder à moi, la légitime. Il m'embrasse quand il rentre dîner; il m'embrasse, le soir, avant de s'endormir; il m'embrasse au réveil. Je n'oserai jamais lui dire : « Non, je t'en prie, plus à présent... » Et cependant le cœur me lève rien qu'à imaginer cette épreuve. Malgré moi, je suis hantée par l'image (façon Spinoza), et il me semble que c'est moi que salissent toutes les intimités de Mme « Vigilance » et d'Alice Lehugeur.

Oui, voilà bien ce qui me bouleverse, me révolte; j'ai trouvé le ressort secret de ma jalousie. Mon être physique de femme honnête et tranquille a l'horreur d'être mêlé, par l'intermédiaire de mon mari, à des privautés de garçonnière. Si Henri me trompait sans *les* toucher, il semble que cela me serait égal.

*
* *

Lorsqu'on a vécu six ans côte à côte, qu'on s'est à peu près aimé quatre ans sur les six, il ne

faut pas chercher à se dissimuler l'un à l'autre sa pensée.

Dès que je veux lire dans le cœur de mon mari, j'y lis comme dans mon livre de messe. Seulement, le plus souvent, cette lecture m'est indifférente; je n'ouvre même pas le bouquin.

Hier soir, je me suis divertie à observer et à refeuilleter mon mari. Nous ne causons pas beaucoup d'ordinaire pendant nos repas en tête à tête; que nous dirions-nous? Tout ce que nous avions d'idées échangeables, nous les avons échangées maintes fois : c'est un fonds commun dont l'inventaire est acquis. Ce qui nous intéresserait, ce serait précisément ce que chacun de nous garde, en jaloux, par devers soi. Mais, quand l'autre veut en prendre la peine, comme je le disais tout à l'heure, il n'a pas besoin de confidences pour se renseigner.

Donc, j'observais mon mari tandis qu'il mangeait ses cardons à la moelle, tout à fait silencieux, absent de moi et de la maison.

Je me demandais d'abord : « Est-ce qu'il me plaît? Est-ce qu'il ne me plaît plus? » Et j'étais incapable de me prononcer. Je comprenais que son physique ne m'occupe plus, ne m'émeut

plus comme autrefois : quand une certaine incidence de lumière dans ses yeux bleus, un certain geste de ses mains fines me donnaient un petit choc au cœur, à l'amour-propre, et me faisaient crier en dedans de moi :

« Comme il est bien! Je le veux à moi toute seule! »

Inversement, je lui ai pardonné toutes les menues tares, toutes les infirmités de sa personne, dont je souffrais jadis, et qu'au prix d'efforts obstinés je réussissais à ne pas regarder. Il a l'oreille mal attachée, sans bout, aplatie par en haut en façon de gros parchemin liseré. Cela me chagrinait aux premiers temps de notre mariage. Aujourd'hui, il pourrait ne pas avoir d'oreilles du tout ou n'en avoir qu'une : je ne l'en aimerais ni plus ni moins, et ma félicité n'en serait pas troublée. De même un peu d'embonpoint, surtout au visage et au cou, le pli de graisse bourrelant le faux-col, comme cela m'exaspérait autrefois! Mais aujourd'hui, de même que la plupart de ses pensées, le physique de mon mari m'est égal. Il le sait, et pour moi il ne se soigne point : j'entends qu'il recherche seulement ses commodités quand nous sommes

en tête à tête. Car c'est ce qu'on est convenu d'appeler un homme très soigné.

En m'adonnant à ces constatations mélancoliques, je ne négligeais pas l'examen moral du sujet, et tout me démontrait la véracité de la lettre signée « Vigilance », que j'avais reçue dans la journée.

Mon mari me trompe, de façon habituelle d'abord, puis en particulier et activement, en ce moment même. Preuve : cet homme soigné se soigne davantage. Je remarquais des chemises nouvellement commandées, dont le plastron est formé d'une infinité de petits plis, tous dans le même sens, sans milieu. Moi, je trouve cela fort laid; mais c'est sans doute le goût de Mme Lehugeur. Une certaine recherche dans la cravate, la coupe nouvelle de l'habit, complétaient l'indication des goûts vestimentaux de ma rivale. L'habit fut apporté, je m'en souviens, il y a une quinzaine de jours : précision fort significative. C'est généralement tout à fait à la veille de sa « chute » qu'une femme donne des conseils de toilette à son courtisan. Il y en a qui font de ces petits changements une condition formelle de

leurs faveurs! Lady de Harvey, si amusante pour le cynisme avec lequel elle nous raconte, à nous, jeunes femmes, ce qu'elle nomme carrément ses « bonnes fortunes », me disait l'autre jour en lorgnant au théâtre le petit Delespaul : « Encore un que j'ai habillé! »

Mme Lehugeur a donc habillé mon mari à sa façon. La trace de l'aventure n'est pas marquée seulement sur le collet de l'habit, sur le nœud de la cravate ou dans l'allure modifiée d'une chevelure un peu rare déjà. Elle est dans la gaieté du front et des yeux, dans la prestesse renouvelée du geste, dans le sourire involontaire qui plisse les lèvres silencieuses. Henri se parle à lui-même, sans songer que je l'observe; il se raconte avec satisfaction les événements de la journée; il rit au souvenir des plaisanteries qu'il a proférées ou qu'il a entendues de Mme Lehugeur. Il est content, cet homme, il est fier d'être encore aimé, aimé d'une femme du monde, à quarante ans passés. Tout en se versant du vin, il se congratule, il s'admire.

Soudain, ses yeux levés rencontrent les miens, et comme, pour lui, je ne suis pas davantage un mystère qu'il n'en est un pour moi, il devine que

je le devine... Ou, plutôt, il en a peur, il s'avise du péril. Et le voilà qui se met à chercher un sujet de conversation (il trouve le sujet des aquarellistes, lui qui s'y connaît en peinture comme moi en mécanique!) et qui fait le gracieux avec moi, et qui me verse à boire avec des façons d'amoureux...

Ah! je riais bien dans mon petit intérieur!

Ce qui eût été tout à fait adroit, c'eût été de jouer celle qui ne savait rien et de laisser l'infidèle patauger dans ses grâces, toute la soirée. C'est le jeu des comédies; dans la vie réelle, on a trop l'envie de montrer qu'on n'est point la dupe, d'ôter à l'autre les avantages qu'il s'attribue. J'ai brusqué la situation, et, à je ne sais quelle banalité qu'Henri me disait, avec le désir de me complaire, sur la couleur de mes cheveux, j'ai répliqué rudement :

— Mon cher, ils ont au moins une supériorité sur quelques autres : c'est que je n'achète ni eux ni leur couleur.

(Mme Lehugeur porte moitié faux cheveux, et le reste est amené au ton d'acajou neuf par tous les procédés de la chimie moderne.)

Mon mari n'a pas riposté : il n'a guère de dé-

fense, comme l'on dit, et, d'ailleurs, il sentait bien qu'il était en fâcheuse posture. J'ai commis l'enfantillage d'achever sa déroute en lui exprimant mon dédain pour les récentes modifications de sa toilette. Je lui ai dit que ces petites excentricités, excusables chez un très jeune homme, deviennent ridicules chez un monsieur de quarante ans passés.

Il balbutiait :

— Mais non, ma chère amie, mais non, je vous assure... Tous mes camarades, au club, font à la mode quelques-uns de ces sacrifices. Autrement on nous confondrait avec les maîtres d'hôtel.

De guerre lasse, il m'a dit adieu, déclarant qu'il allait passer quelques instants à la réception du ministre de l'Intérieur. C'est vrai, il ira; mais ce n'est pas toute sa soirée.

En le voyant s'en aller, silencieux, le dos timide, j'avais des remords de ma malice. Je devinais ce qui se passe dans cette âme moyenne d'homme égoïste et point méchant. Ça l'ennuie de faire de la peine à sa femme. Il me quitte bien assombri, bien anxieux. Mais aussi quel plaisir de rejoindre tout à l'heure, dans une loge de théâtre, la dame aux cheveux acajou! Quel plai-

sir de se rendre à cinq heures, deux ou trois fois par semaine, dans un lieu discret, d'y attendre une femme du monde, comme à vingt-cinq ans!

Le rêve, ce serait de garder la fausse épouse sans faire de peine à la vraie femme, de contenter à la fois ses petits sens, son petit amour-propre et sa petite conscience...

N'y compte pas, mon ami!

II

LA PETITE GUERRE

Mon mari commence à se douter que je suis instruite de ses joies. Il n'en est pas sûr, il espère encore que je ne sais rien de précis; mais enfin il est inquiet. Et comme, au fond, ce pauvre garçon est un timide, j'ai beau jeu de le taquiner et de me venger de lui, provisoirement, à petites doses, en attendant la grosse vengeance que je médite, et qu'il n'évitera pas.

Mes petites vengeances consistent, premièrement, à lui donner des frissons subits au moment où il est en plein repos, où il digère, où il fume une cigarette en lisant les *Débats*. Il suffit d'une allusion bien choisie soit à la belle Mme Lehugeur,

soit au quartier où ils se voient (21, rue de la Terrasse : la lettre anonyme a tout précisé...). Alors Henri rougit, verdit; ses doigts tremblent, la cigarette s'éteint, et les *Débats* choient par terre.

Seconde petite vengeance : contrecarrer, sans avoir l'air d'y prendre garde, tous ses projets de rendez-vous, le mettre dans l'alternative ou d'y manquer ou de manifester ouvertement qu'il veut sortir seul, ce qui le navre. Bien entendu, les jours où le rendez-vous doit avoir lieu, il me suffit d'observer Henri pour être renseignée. J'ai noté déjà une certaine distraction gaie de son regard, une minutie particulière aux soins de sa toilette, le coup d'œil aux glaces plus fréquent et plus content : au bout de cinq minutes, je ne conserve plus un doute. Puis ce sont ces précautions comiques, longuement méditées à coup sûr, par lesquelles il prépare sa liberté de l'après-midi ou de la soirée, quand il serait si simple de ne rien dire du tout et de faire ce qui lui plaît, comme auparavant!

— Ma chérie, nous avons commission, à quatre heures, aux Aciéries du Barrois. Ne vous impatientez pas : je serai peut-être en retard pour

le dîner... si vous voulez vous mettre à table...

— Oh! mon ami, vous savez bien qu'on vous attend toujours. Vous êtes le maître.

— Je vous assure que ces retards m'exaspèrent. Mais nous approchons de la distribution du dividende, et les séances sont longues.

— Rentrez quand il vous plaira, mon ami.

Je lui dis cela de l'air le plus doux, le plus soumis, mais en le regardant bien au fond des yeux; il est si troublé que sa bouche frémit d'un tic nerveux.

Tel autre jour, au déjeuner, il fait le prévenant.

— Voulez-vous reprendre des crevettes, ma chérie? Tenez, ma chérie, en voici une superbe... Permettez-moi de vous servir, ma chérie... Etc., etc.

Moi, je réponds à toutes ces prévenances par des sourires de la meilleure grâce, imprégnés toutefois de quelque ironie, de façon que le cher mari ne sache jamais à quoi s'en tenir et mange à contre-appétit.

Puis, tout d'un coup, je demande :

— C'est toujours au siège de la Société, rue de Milan, que se tient votre commission?

Cette question tombe dans l'assiette de mon mari comme un hanneton importun. Il prend un temps pour répondre, essaye de boire, ne peut pas, balbutie :

— Mais... Mais oui... assurément... ma chère amie... Pourquoi pas?... rue de Milan, 18...

Et, reprenant courage, il continue avec volubilité :

— Rue de Milan, 18... à cinq heures, dans la salle Empire. Nous l'appelons la salle Empire... parce qu'elle est meublée de meubles Empire... de très beaux meubles Empire en acajou clair avec des cuivres superbes... Cuivres superbes... Il n'y a que la table du milieu qui n'est pas Empire. C'est une grande table ordinaire, avec un tapis vert dessus, des encriers et des buvards... comme toutes les tables de commission. Enfin, nous sommes très bien installés.

— Tant mieux, mon ami.

Je cesse de causer, je me renferme dans mes fonctions d'alimentation. Mais lui est inquiet. Je lis sa pensée derrière ses yeux.

« Pourquoi me demande-t-elle cela? Est-ce qu'elle se doute de quelque chose? Est-ce qu'elle m'a rencontré près de la rue de la Terrasse? »

Quelque temps, il est partagé entre le désir de se renseigner, de me faire parler, et le sentiment qu'il vaut mieux laisser tomber la conversation ou s'entretenir d'autre chose. Mais la curiosité, l'anxiété, sont les plus fortes.

— Pourquoi me demandiez-vous cela, chère amie?

Je fais semblant d'avoir oublié.

— Quoi, cela? De quoi parlez-vous?

— De notre commission... du siège de la Société.

Je le laisse s'empêtrer.

— Ah! votre commission? Eh bien, qu'est-ce que nous en avons dit? Je ne m'en souviens déjà plus?

— Vous vouliez savoir où se réunissait la commission.

— Eh bien?

Il s'aperçoit que je me moque de lui et commence à s'impatienter.

— Eh bien, je me demande, réplique-t-il plus vivement, pourquoi vous vous intéressez aujourd'hui à cette commission, pourquoi vous exigez des détails, enfin...

Moi, très calme :

— Mais, pour rien, mon ami, pour causer. Je croyais vous faire plaisir en vous parlant de vos affaires. Je ne m'y risquerai plus!

Mon mari essaye de réparer la série de maladresses qu'il vient de commettre; il me prend la main.

— Vous avez raison, chère amie. Pardon. Je vous avoue que j'avais cru entrevoir une suspicion dans votre question.

Moi. — Suspicion de quoi, bon Dieu?

Mon Mari. — De choses... de démarches, que je vous dissimulerais. Rien ne me blesserait autant, vous le savez. *(Je commence à perdre patience à mon tour.)* J'ai la plus grande confiance en vous, je vous demande la récip...

Moi. — Ah! çà, mon ami, allez-vous continuer sur ce ton-là? Je vous préviens que j'ai assez de vos remontrances. Je n'en mérite pas, moi, et je ne sais pas ce qui vous prend.

Mon Mari, *repentant.* — Ma chérie... c'est vrai, j'ai tort... Rendez-moi votre main.

Je la lui donne froidement, le déjeuner s'achève en silence. Aussitôt après, mon mari s'esquive, résolu à se promener dans les rues de Paris ou à attendre jusqu'à cinq heures dans le

home de la rue de la Terrasse plutôt que de risquer une nouvelle discussion avec moi.

Une fois, j'ai réussi, sans me fâcher aucunement, sans lui donner aucune occasion d'impatience, à lui faire manquer un de ses rendez-vous... Oh! ma joie de le faire se retourner sur son fauteuil comme une carpe au gril, et d'imaginer, pendant ce temps-là, l'autre, la grande femme acajou, tapant du pied dans l'entresol vide! Et puis je prévoyais la scène qu'elle lui ferait, à la prochaine rencontre!

Il y a, comme cela, quelques bons moments pour une femme trompée. Hélas! ils ne suffisent pas à embellir la vie, ni même à compenser les mauvais quarts d'heure de jalousie et les névralgies de l'amour-propre.

C'est tout de même eux deux, elle et lui, qui ont la meilleure part!...

J'en ai assez, de la petite guerre. A bientôt la vraie vengeance. Je la médite.

*
* *

Eh bien! voilà...

Je suis décidée à me venger par les grands moyens, et le plus tôt possible. Les grands moyens, c'est de tromper le trompeur, d'être infidèle à l'infidèle. Vieux comme les comédies, cela; mais j'ai beau chercher quelque revanche plus topique, je n'en trouve pas.

Et comme je suis en ce moment très énervée, très irritée, j'espère que l'irritation de mes nerfs sera assez vive, et persistera assez longtemps pour mener à bout mon projet de revanche. En tout cas, j'éprouve aujourd'hui un soulagement réel à y songer, à l'organiser. Très bon, cela!... Pourvu que cela dure!

Puisque je vais faire une chose qui ne me tente pas en elle-même, et cela de sang-froid, sans coup de tête, je ne vois pas pourquoi je ne choisirais pas un homme qui me plût, et qui ne me suscitât pas d'ennuis. Ce serait vraiment trop bête de pâtir, pour le plaisir de la ven-

geance, en une aventure où courent tant de mes contemporaines sans autre motif que leur agrément.

Donc, premièrement, choix d'un complice convenable. Je suis résolue à le prendre parmi les hommes que je connais bien, que je vois souvent, dans mon coin de société, en un mot. Je ne risque pas, de la sorte, de tomber sur un aventurier qui m'induise en malpropre affaire de chantage.

Je le veux assez jeune, pas trop cependant. Il me plaît qu'il prenne ma conquête au sérieux; je serais désolée qu'il la prît au tragique. J'entends garder mon cœur libre et sortir de cette aventure à mon heure, sans drame, sans ennuis. Il me faut un partenaire dont l'âge ait mûri l'expérience, qui soit plus viveur que romanesque, tout en restant galant homme, cela va de soi. L'âge convenable est situé entre trente-cinq et quarante-cinq, quarante-cinq bien conservés.

Je ne le veux point homme à femmes professionnel, parce qu'au rebours de tant de mes amies je ne trouve guère flatteur l'hommage d'un professionnel amant. Cependant, je ne le veux point délaissé par les femmes: cela m'hu-

milierait encore, d'autre façon. Il me faut un homme ayant eu une ou deux liaisons un peu éclatantes dans le monde et présentement libre. Je souhaite ne pas partager avec d'autres, point tant par jalousie sentimentale que par sentiment de propreté physique (déjà commenté ici, à propos de mon mari).

Le faut-il beau? Mon Dieu! je ne tiens pas à Antinoüs; mais je veux qu'il me plaise, naturellement, ou plutôt, pourquoi ne pas dire le mot? (je suis toute seule) je souhaite qu'il me tente. Depuis que cette idée de vengeance m'est entrée dans la cervelle, les joies de ma première année conjugale se répercutent en écho fidèle sur mon souvenir. Vraiment, c'était fort agréable, une des choses les plus agréables de la vie. C'était l'extase facile, l'oubli momentané de tout. Outre les minutes exceptionnelles, il y a dans l'état de femme amoureuse, et qu'on aime, un bien-être continu, une quiétude vivace qui remplit heureusement les intervalles. Les femmes du peuple expriment cela très juste, quand elles disent, en parlant de leur mari, qu'il leur donne « leur contentement ».

Je veux que ma vengeance non seulement

satisfasse mon amour-propre, mais encore me donne mon contentement.

Et à mesure que je précise les conditions exigées pour être choisi par moi, je m'aperçois qu'elles me sont dictées par une pensée intime, par un souvenir. Un homme que je connais les réalise en sa personne, et je pensais à lui tout en définissant le type imaginaire. Il s'appelle M. Duzart, tout simplement. Il est célibataire; il a été député; aujourd'hui, il est rentré dans la vie privée — un simple mondain comme il y en a mille à Paris, qui vont partout et ne font rien. Mais ce rien, il le fait, lui, avec une bonne grâce spéciale et un air d'intelligence qu'ils n'ont pas tous, il s'en faut. Physiquement, l'aspect de son âge : trente-huit ans, la taille et l'allure un peu d'un militaire; la peau fraîche, les cheveux abondants, très élégant. Sa façon d'être avec les femmes? La brutalité tendre, si j'ose ainsi dire : tout simplement ce qui nous plaît le mieux. Ses aventures? La princesse Bariatoff, il y a dix ans; elle est morte depuis; celle-là est incontestée. On lui attribue aussi la jolie Mme Lamballier; on prétend enfin que la petite Claire de Julian est entrée

au couvent à cause de lui. Mais ceci, c'est la légende.

Qu'il ait ou non une aventure, des aventures, j'ai confiance en moi pour l'emporter sur *elle* ou sur *elles*. Je suis bien assez jolie pour cela, outre que j'ai l'attrait de la vertu!

Quel bonheur! quel bonheur! il me semble que ma vengeance va m'amuser. Et à cette condition-là seulement ce sera une bonne vengeance...

J'écris sur-le-champ à ma vieille amie Mme Dehesnin; je la prie de m'inviter à dîner la semaine prochaine. M. Duzart, dans cette maison, fait partie du fonds : il y dîne tous les mercredis. Nous nous y rencontrerons et je commencerai les hostilités.

Cette lettre à Mme Dehesnin, que je signe, que je cachette, c'est l'ordre de mobilisation pour la grande guerre.

III

PALABRES

J'ai commencé les opérations : ma vengeance est en bonne voie; j'ai un allié, celui-là même que je m'étais choisi d'avance : M. Duzart.

J'ai dîné mercredi dernier chez ma bonne amie Mme Dehesnin avec lui, à côté de lui. En me mettant à table, je me disais : « Il faut que cet homme-là soit amoureux de moi ce soir, aux environs de onze heures. » Rentrée chez moi vers minuit, j'étais obligée de m'avouer que M. Duzart n'était pas encore amoureux, guère plus que moi-même. Nous nous faisons, je le vois, quelques illusions sur le « pouvoir de nos charmes », nous

autres honnêtes femmes. Néanmoins, M. Duzart, encore que point amoureux de moi, était prêt à toutes les démarches de l'homme amoureux. Et, pour l'objet que je me propose, n'est-ce pas suffisant?

Mais les événements de ce dîner, de cette soirée, sont dignes d'être confiés à mes tablettes.

D'abord, quelques précisions sur le milieu — sur le théâtre de la guerre.

Ma vieille amie, Mme Dehesnin, est veuve depuis l'âge de vingt-trois ans. Tant que vécut son mari, — qui était joueur, coureur et, par-dessus le marché, tyrannique, — elle passa pour une petite personne insignifiante, effacée, tellement peu importante qu'on ne songeait même pas à la plaindre d'avoir un si vilain mari.

Or, au moment où il atteignait la trentaine, M. Dehesnin s'avisa de mourir, en huit jours, d'une grippe infectieuse.

Sa veuve porta très convenablement le deuil pendant le laps ordinaire. En même temps qu'elle commençait de s'habiller en gris et en mauve, elle lança quelques invitations à des parents, à des amis, pour dîner chez elle, dans l'in-

timité. L'excellence de ces dîners devint rapidement célèbre parmi les privilégiés. Elle en étendit peu à peu le cercle. On savourait ses foies gras, ses truffes, ses cortons et ses havanes; on appréciait aussi le tour imprévu de ses propos, sa bonne grâce d'accueil. On lui découvrait de l'esprit: nulle mieux qu'elle ne savait composer, outre le menu des plats, le menu des convives. Et chacun de dire :

— Cette petite Dehesnin que nous croyions si nulle! Mais elle est délicieuse! Mais c'est une maîtresse de maison incomparable...

Aujourd'hui, la « petite Dehesnin » est une dame à cheveux gris, et dont la couperose (après tant d'excellents repas, qu'elle soutient de son appétit) a un peu gâté le teint. Mais sa maison est toujours réputée. Lorsqu'on y a dîné, — trop bien dîné, — on n'a pas à y redouter le célèbre violoniste hongrois, la demoiselle du dernier volume de vers paru, la niaise petite revue jouée par un couple de cabotins fripés. Non!

Mme Dehesnin réunit des convives qui doivent se suffire à eux-mêmes, le repas fini. Ses dîners, si l'on peut ainsi dire, sont « à base de jolies

femmes »... Autour de ces jolies femmes, quelques hommes distingués, quelques sots aussi, mais à condition qu'ils soient beaux hommes et élégants : il en faut pour tous les goûts de jolies femmes. Les éléments étant ainsi mis en présence, elle laisse jouer les affinités électives. Elle dit volontiers :

— C'est moi qui ai fait les plus jolis romans de ce temps-ci.

(Quelques puritains jugent cette vieille dame très immorale.)

Hier, au dîner donné pour le scénario de mon roman à moi, il y avait, comme sots élégants, plusieurs jeunes polo-club qui rivalisaient de gilets. Les gens distingués, c'était l'académicien Desmazières, magnifique vieillard de quatre-vingts ans, droit, sec, solide et joyeux comme un étudiant, — plus M. Duzart, — plus notre philosophe ordinaire, M. Thomas.

M. Thomas est un personnage d'une quarantaine d'années, sain et replet, qui professe au Collège de France un cours de psychologie. Ce cours est goûté par les femmes du monde, faveur qui vaut parfois au titulaire des « chahuts » mémorables, organisés par l'intéressante

jeunesse des écoles. M. Thomas, philosophe pratique, laisse les chahuts s'apaiser d'eux-mêmes et continue de dîner en ville, de prendre des thés où il est seul mâle parmi cinq ou six admiratrices, voire même de confesser à domicile quelques snobettes troublées. Quoi qu'en disent ses confrères (et vous imaginez ce qu'ils en disent!) c'est un esprit lumineux, un causeur spirituel, et un brave homme. Un peu jouisseur... mais qu'est-ce que cela nous fait? Nous l'aimons toutes beaucoup. Nous sentons à la fois qu'il nous appartient et qu'il nous domine. Nous lui savons gré d'exaspérer les hommes en nous préférant ostensiblement à eux.

Mme Dehesnin m'avait placée entre un jeune polo-club et M. Duzart. A peine assise, j'ai naturellement commencé à causer, non pas avec M. Duzart, mais avec le jeune polo-club, lequel m'a entretenu des récentes parties où il s'est, paraît-il, illustré. Cependant, j'observais à la dérobée mon voisin de gauche, celui à qui je ne parlais point.

Il mangeait, sans rien dire, sa cassolette de ris de veau truffé. De temps en temps, il se tournait à demi vers moi : je devinais sur

ses lèvres une question, un mot d'essai, le *allô! allô!* des conversations parisiennes entre un homme et une femme qui ne se déplaisent point...

Mais juste à ces moments-là je me penchais vers le polo-club, je buvais ses paroles, j'excitais son bavardage par des répliques admiratives.

Quand je vis M. Duzart suffisamment énervé par ce manège, quand je fus certaine qu'il pensait : « Qu'est-ce que cette petite rosse-là a donc à faire semblant de ne pas me voir? » je lâchai brusquement le jeune polo au milieu de ses *teams,* je me tournai vers le complice de mon choix et je le priai de verser de l'eau dans mon verre. En même temps, je lui versai au visage, moi, tout ce que mes yeux peuvent contenir de promesses. Il fut si surpris et, je crois, si content, qu'il ne garda pas tout son sang-froid. Un peu d'eau mouilla la nappe; il s'excusa en balbutiant. Je le voulais ainsi : manifestement désorienté, inquiet. Je n'aime pas les conquérants. Je n'aime pas les hommes qui retroussent leur moustache et font sonner leur coup de talon.

Cinq minutes plus tard, nous conversions... sur l'amour.

Pauvre vieille conversation, bien usée, que nous n'avons rajeunie, lui ni moi, par aucun aperçu nouveau!... Que de fois, à d'autres voisins de table, ou à tel visiteur privilégié reçu chez moi un peu avant l'heure des visites, — que de fois déjà j'avais exprimé : premièrement « la défiance de mon cœur devant l'incertitude de l'amour, et (deuxièmement) que, certes, il y avait peut-être dans la vie d'une honnête femme des minutes où son honnêteté lui semble un fardeau, mais que (troisièmement) les appréhensions de la faute et de ses suites nous rejettent, presque malgré nous, à la vertu » ! Je crois vraiment que nous disons toutes cela aux hommes : c'est une façon naïve de les inviter à nous donner, avant toute entreprise, des garanties de sécurité. M. Duzart n'y manqua pas. Il s'en tira assez agréablement et avec l'aisance d'un homme qui, souvent déjà, fit là-dessus sa petite conférence.

Certains hommes existent, m'assura-t-il, pour qui, malgré le scepticisme ambiant, la vie sentimentale reste chose sérieuse, qui cherchent la

tendresse dans l'amour sans en exclure le plaisir. (Tous les hommes se croient obligés de promettre aux femmes qu'ils courtisent des voluptés paradisiaques.) Cela voulait dire que lui, Duzart, était précisément un de ces hommes exceptionnels, qu'il détenait le secret de toutes les tendresses mêlées à toutes les voluptés et qu'il déposait à mes pieds ce double secret. Je lui fis entendre que j'avais compris.

A partir de ce moment, et jusqu'à la fin du repas, les conversations particulières devinrent impossibles, une joute d'esprit ayant commencé entre l'académicien Desmazières et M. Thomas. M. Desmazières conta d'abord deux anecdotes sur Victor Hugo, deux anecdotes d'un tour piquant. On rit; on admira la vivacité du conteur. Puis M. Thomas philosopha sur les petitesses des grands hommes, notamment en matière amoureuse.

— Leurs choix, qui souvent nous étonnent, dit-il, sont l'effet d'une puissante, d'une exceptionnelle cérébration. Dans l'exemplaire imparfait, ils distinguent, eux, le pur élément de beauté humaine qui nous est masqué par le dehors. Une bonne à tout faire, une Maritorne

ressemble toujours à Cléopâtre par quelque côté : mais il faut savoir trouver ce côté. Victor Hugo le trouvait.

On quitta la table sur ce propos. Durant la demi-heure du fumoir, nous fûmes séparés, naturellement, M. Duzart et moi. Puis j'eus à subir une interminable conversation de potins et de chiffons, gouvernée par deux jolies femmes. Retour du fumoir, M. Duzart m'observait de loin; ses yeux me jetaient des appels. Nous réussîmes à nous joindre dans un coin écarté du petit salon. Il s'assit près de moi sur un canapé circulaire et me dit, d'une voix qui tremblait convenablement :

— Madame, je ne suis point un professionnel du flirt, vous le savez. Je serais très, très heureux de vous revoir après cette soirée, où nous nous sommes raconté un peu de nous-mêmes. Mais je n'ai plus assez de jeunesse pour risquer la cruelle aventure de m'éprendre d'une femme qui s'amuserait de moi, et je sens que je vais m'éprendre de vous. Dites-moi loyalement ce que je dois faire.

Bonne petite phrase émue! Celle-là encore n'était pas toute neuve pour moi! Je savais sa

véritable signification! Cela voulait dire, ni plus ni moins :

« Madame, j'ai une vie suffisamment agréable et remplie pour ne pas en gâcher les minutes. Je veux bien vous faire des visites, mais à la condition qu'elles seront un simple prélude à quelque chose de plus substantiel. »

Et comme, en apparence, j'étais d'accord avec lui sur cette finalité de nos relations, je lui répondis, en regardant une fleur de tapis :

— Venez me voir mardi, avant trois heures, nous causerons.

Il me prit la main, la serra d'une étreinte qui signifie la passion dans la pantomime amoureuse, et me quitta lentement, comme un homme défaillant sous son bonheur. Je suis sûre qu'il pensait :

— Cette petite femme est une simple farceuse. Qui aurait dit cela, à la voir si tranquille, avec ses bandeaux?

*
* *

M. Duzart est, évidemment, beaucoup plus un professionnel de l'amour qu'il ne le dit et que sa réputation ne l'eût fait supposer. D'abord il a fort adroitement présenté sa candidature à ma main gauche, l'autre soir, et s'est tiré comme il convient des premières déclarations. La chose ne doit pas être aussi facile dans la vie réelle que dans les romans. Pour passer de la conversation courante à un entretien demi-amoureux, demi-libertin, il faut un certain art de fugue et de contrepoint qui n'est pas à la portée du premier venu. (La plupart des femmes sont d'ailleurs très indulgentes et prennent ce qu'on leur donne, sans trop chicaner sur la qualité ni sur la façon.)

Seconde habileté de mon futur illégitime : il n'a pas laissé le temps effacer l'impression de ses attaques. Dès le lendemain de mon dîner chez ma bonne amie Mme Dehesnin, j'ai reçu de lui une longue lettre où il y a, ma foi, des choses

très bien. Tellement bien que je me demande si, vraiment, elles sont de lui. La lettre est surtout habile, parce qu'elle répond d'avance, et péremptoirement, aux objections qu'une femme honnête ne peut manquer de se faire lorsqu'elle discute avec soi-même l'opportunité de l'aventure.

« Madame, me dit en substance M. Duzart — vous voilà rentrée chez vous, et je ne vous reverrai pas avant un délai que vous me permettrez de trouver assez long. D'ici là, et même dès maintenant, vous pouvez oublier tout ce que je vous ait dit hier soir, ou n'en plus vouloir tenir compte. Et, quand j'arriverai chez vous, à l'heure que vous m'avez marquée, j'aurai devant moi peut-être une femme qui ne voudra pas me reconnaître, et que moi-même je ne reconnaîtrai plus.

« De grâce, épargnez-moi cette horrible sensation de froid glacé, si douloureuse à l'ami qui, lui, n'a pas changé son cœur, qui l'a senti, au contraire, s'échauffer davantage à force de se souvenir et de rêver. C'est l'amie d'hier soir que je veux retrouver. Sinon, j'aime mieux que vous

m'écriviez : « Ne venez pas » ou telle formule plus mondainement déguisée pour dire la même chose. »

(Tout cela n'est pas mal; mais vraiment il me met un peu trop le marché à la main.)

Voici la suite :

« C'est que moi, voyez-vous, j'appelle dès maintenant une chose grave cette amitié née hier, par un hasard de voisinage à table. Je ne suis pas un séducteur de métier; je vous prie de croire que je ne m'efforce pas, chaque fois que je dîne à côté d'une jolie femme, de dévier la conversation vers l'amour. J'ai aimé, comme tout homme de mon âge : j'ai aimé rarement, mais assez pour considérer l'amour comme l'événement le plus important de la vie par les joies, et aussi par les souffrances qu'il y apporte. Voilà pourquoi je me résignais assez volontiers, jusqu'à hier, du moins, au vide présent de mon cœur... »

(Et ceci encore ne manque pas d'adresse. Ceci me donne, sous une forme suffisamment passionnée, deux informations considérables : que M. Duzart me prend au sérieux — et qu'il n'a pas actuellement de liaison importante. Or, je

veux être prise au sérieux, même s'il me plaît, et c'est le cas, de ne pas prendre au sérieux mon partenaire. Ou plutôt — soyons sincère — je veux sentir chez ce partenaire l'envie de me persuader qu'il me prend au sérieux. (Ouf! la phrase n'est pas bonne, mais puisque je la lis toute seule, cela m'est bien égal.) Et puis je ne veux pas qu'une autre femme me dégoûte du partenaire que je choisis. Ces deux sentiments : goût d'être prise au sérieux, dégoût du partage, ne sont vraisemblablement pas bien rares, et nous devons toutes être plus ou moins ainsi. C'est tout de même adroit de la part de M. Duzart d'y avoir paré!

Il termine sa lettre par des phrases assez caressantes, avec des dessous de désir qu'il faut toujours, toujours nous témoigner lorsqu'on veut nous obtenir. Les femmes les plus frigides, je crois, sont bien aises de troubler les hommes, et, pour un bon nombre, la curiosité qu'elles ont de les voir s'échauffer, le chatouillement d'amour-propre qu'elles en éprouvent, sont des aiguillons très piquants.

Donc, tout va bien! Je suis contente. Mon « futur » est en bonne forme et j'ai lieu d'espé-

rer que ma petite vengeance s'accomplira dans des conditions tolérables pour moi-même, ce qu'il m'était bien permis de rechercher. Déjà un résultat est acquis : je pense beaucoup plus à mon propre secret qu'à celui de mon mari...

Vrai, du reste, mon intrigue est autrement intéressante que la sienne, et le couple que nous formerions, M. Duzart et moi, est un peu plus réussi que celui de la rue de la Terrasse.

IV

PAULETTE HÉSITE

J'ai vu Mme Dehesnin aujourd'hui. Et, naturellement, nous avons parlé de *lui*. Elle m'a fait des confidences de toutes sortes : il n'y a que les vieilles amies réputées très discrètes pour potiner avec cette inconscience sur les hommes qui les prennent pour confidentes. Si jamais je suis intimement liée avec M. Duzart (et je commence à en douter) je le mettrai en garde.

L'un des potins de la mère Dehesnin m'a déplu. M. Duzart aurait, dans le monde, une liaison assez récente : la puissante Mme Delaroche-Grangier, — énorme dame vraiment belle de visage, douée d'une admirable voix de con-

tralto, et qu'on dit passionnée. L'an dernier, c'était la mode, dans les salons parisiens, de surnommer les gens. Mme Delaroche-Grangier fut une des plus abondamment surnommées. On l'appela : « la Tour de Mamel; — le tas c'est moi; — un filet de voix dans un filet de bœuf. » Surnoms qui me paraissent assez grossiers et assez sots, à présent que le sel de l'actualité s'en est évaporé. Mais il ne me déplaît pas que Paris ait été un peu grossier, un peu insultant pour l'amie de M. Duzart.

Suis-je donc jalouse d'elle?

Ah! non, par exemple.

Je ne suis jalouse ni d'elle ni de son complice. Je suis dépitée, voilà tout. Celui-ci encore me mentait donc (tout comme mon mari), quand il me vantait la liberté de son cœur et offrait de me la sacrifier!

Il me paiera ce mensonge. Qu'il vienne, à présent, me faire des protestations et m'apitoyer sur son isolement sentimental.

*
* *

Le lendemain.

Il est venu justement aujourd'hui. Il ne s'était pas annoncé par un billet ; sa démarche était donc improvisée. J'ai compris, par la suite, qu'il avait dû causer avec mon amie Dehesnin, qu'il l'avait confessée, ou qu'il avait deviné ses imprudentes confidences touchant la Tour de Mamel.

Je l'ai reçu froidement, sans faire, naturellement, la moindre allusion à la monumentale maîtresse de son cœur. Lui n'en a point parlé non plus. Mais elle était tout de même présente entre nous, la Tour, présente quoique invisible.

(Ce fut même le seul cas de sa vie, je suppose, où elle réussit à être présente quelque part sans boucher la vue à tout le monde.)

M. Duzart s'ébattit dans des considérations générales. Il m'offrit une théorie assez ingénieuse, assez amusante, sur ce qu'il appelle les

vacances du cœur. Le cœur des hommes, dit-il, a besoin de se reposer, de temps en temps, des amours sérieuses. — Pendant ces périodes de repos, le plus digne serait évidemment, pour l'homme qui se repose, de n'avoir rien dans sa vie, rien du tout, le vide. Mais le vide est neurasthénisant. Un cœur désœuvré souffre de mille angoisses : le souvenir des trahisons passées, le souci de vieillir, etc.... Mieux vaut, pratiquement, se distraire par quelque chose qui n'ait aucune importance, qui ne prenne en rien l'intime de nous, et qui laisse la sensibilité en jachère.

Cela voulait me dire, et je le compris :

« Mon cœur, très sensible, a été ravagé par de grandes et douloureuses passions. Il est à la veille de connaître la plus violente de toutes; celle que vous lui inspirerez. Dans l'intervalle il lui a fallu des amusettes. Mme Delaroche-Grangier est l'amusette du moment. Dites un mot, je vous l'immole. »

J'écoutai tout cela sans répliquer, regardant mon Duzart évoluer entre les aspérités de son sujet. Franchement, il ne s'en tira pas mal, et, comme j'aime l'adresse à tous les sports, il regagna, par là, quelque sympathie.

Je me bornai à lui dire, quand il eut fini :

— S'il ne s'agissait pour vous que de remplir du vide, vous avez choisi à merveille, dit-on.

Il se mit à rire :

— Vous êtes cruelle et charmante, répliqua-t-il.

A ce moment, je l'observais. Il trahissait « l'autre » avec sérénité, il me la livrait, il la reniait. Cela me causa un plaisir étrange, pervers. Le mal que je faisais à cette autre y contribuait certainement.

Ah! nous ne valons pas grand'chose, nous autres femmes. Et notre goût de nous nuire les unes aux autres fait la grande force des hommes contre nous.

Tout de même, maintenant que M. Duzart est parti, je me rends compte qu'il a perdu du terrain depuis la confidence de ma vieille amie.

Dans l'état nerveux où j'ai commencé « ma campagne », un courtisan sincère, épris, un peu naïf, eût probablement beaucoup obtenu, assez vite.

Aujourd'hui, je ne dis pas que M. Duzart n'arrivera pas à ses fins avec moi, mais ce n'est plus

certain. D'abord, je suis revenue au calme plat côté sens. C'était décidément un faux départ. C'était de l'imagination. Évoquer Mme Delaroche-Grangier a produit, sur moi, le même effet de continence que d'évoquer Mme Lehugeur : le dégoût général de toute sensualité. Partage pour partage, à quoi bon partager M. Duzart au lieu de mon mari?...

Et voilà que M. Duzart m'exaspère presque autant qu'Henri, et pour les mêmes raisons.

*
* *

Le lendemain.

Entre mon mari et moi, il s'est passé hier soir une scène assez divertissante pour qui saurait l'état sentimental des deux conjoints que nous sommes, l'un trompant l'autre depuis longtemps, l'autre se préparant à rendre la pareille.

Henri était rentré sombre et silencieux, point du tout en cet état de vivacité contrainte et de complaisance artificielle où je le trouve après

les entrevues de la rue de la Terrasse. (Il en venait cependant.) Il s'assit à table, s'efforçant de manger, n'y parvenant point, réellement souffrant.

La vérité, je la devinais.

Il souffrait du cœur, du cœur viscère, vous m'entendez bien. Il ressentait les affres de l'étouffement, la peur d'une crise d'angine de poitrine. Quand il souffre ainsi, le moindre mouvement qu'il fait, le moindre bruit qu'il entend, sont des tortures. Ce jour-là, sans doute, Mme Lehugeur lui avait fait une scène, ou bien elle avait doublé la dose de ses séductions, car le pauvre amoureux me chagrinait à voir, renonçant à dîner avant le rôti, et bientôt étendu sur une chaise longue de mon boudoir, respirant à peine, évitant de bouger un doigt, de peur de réveiller l'atroce douleur.

Quand il est ainsi, la pitié me transforme. J'ai fait la sœur de charité. J'ai déshabillé mon malade, doucement, doucement, sans presque le remuer... Je l'ai soutenu jusqu'à son lit, où il s'est couché, tout haletant. J'ai badigeonné d'alcoolature de digitale cette poitrine où... enfin, n'y pensons pas. Puis j'ai baissé la lumière et je

me suis assise au chevet du lit, et j'ai attendu...

Attendre, dans l'immobilité, le silence et l'obscurité, il n'y a pas d'autre remède au mal dont souffre Henri. Dans ces moments douloureux, il ne tolère auprès de lui que ma seule présence. Voilà mes avantages sur « Vigilance » et sur Mme Lehugeur !

Je ne me suis pas attardée à la facile antithèse de mon dévouement de l'heure présente avec ma trahison possible du lendemain. J'ai tâché seulement de lire dans mon cœur, de voir ce qui y survivait d'affection sincère pour le malade que je veillais.

Oui, je le sentais, j'éprouverais un grand chagrin à le perdre, peut-être plus de chagrin qu'à perdre un enfant, à qui pourtant l'on n'a rien à reprocher. Oui, sa souffrance physique me chagrine, m'endolorit par contre-coup. Et je suis bien certaine qu'il pâtirait aussi, cruellement, de ma mort, qu'il pâtirait de ma souffrance. Hors des petites voluptés, des petites rancunes, il y a vraiment entre nous deux une communion indéfinissable, supérieure au concert des intérêts matériels, quelque chose de non égoïste, de parfaitement vénérable et bon. J'essaye de démêler de

quoi est fait ce sentiment singulier, qui n'exclut pas le désir de se nuire, de se faire du chagrin dans le domaine passionnel... Amour? Habitude? Souvenir? Qui sait?

Henri et moi, nous avons porté cinq années en commun le joug de la vie. Et nous nous aimons, je crois, d'avoir subi en même temps ses meurtrissures.

Peu à peu, grâce au calme et à l'immobilité, Henri se sentit mieux. Il sommeilla quelques minutes. Lorsqu'il se réveilla, il eut un mouvement de reconnaissance spontané pour moi, qui l'avais soigné : sa main chercha mon visage. Je me soulevai, il m'embrassa tendrement dans le cou, et je me laissai faire avec plaisir.

. . . . . .

Ce petit intermède d'effusion conjugale n'aura, bien entendu, aucune influence sur les habitudes de mon mari, ni sur mes projets.

Cinq jours plus tard.

J'ai fait une marque sur mon calendrier, à la date du 15 avril. C'est le dernier délai que je me

fixe pour résoudre si, oui ou non, je me vengerai de mon mari par les grands moyens, et si ce sera grâce à M. Duzart.

A mesure que j'approche de la date fatale, toutes sortes d'irrésolutions m'agitent, ou plutôt deux « volitions » contradictoires, comme les appellerait M. Thomas, s'affirment en moi de plus en plus.

Première volition : me venger de mon mari, et de la seule bonne manière, c'est-à-dire en lui faisant souffrir la réplique de ce que j'ai souffert par lui.

Deuxième volition... Non, Thomas n'appellerait pas cela une volition... C'est un souhait instinctif, très fort, très impérieux : ne rien donner de moi à un autre que mon mari, à qui cependant je n'ai plus aucune envie de donner quoi que ce soit!

Ah! je ne dis pas que tout cela tienne debout, s'accorde, se justifie! Mais je ne suis pas un philosophe à demi empaillé comme M. Thomas, moi : je suis une pauvre petite femme vivante.

Cependant M. Duzart (et c'est fort drôle) ne comprend rien à cette lutte cornélienne que se

livrent dans mon humble cœur des sentiments opposés. Comment y pourrait-il comprendre quelque chose? Il part d'une erreur. Il se dit :

« Voilà une jeune dame honnête qui est folle de moi : à preuve qu'elle m'a fait des avances, alors que je la croyais inattaquable. Elle est folle de moi; seulement elle ne peut pas dépouiller, comme cela, son honnêteté tout d'un coup. Elle lutte contre l'amour, contre l'attrait que j'exerce sur elle. Mais l'amour, et moi, Duzart, nous sommes irrésistibles. Et d'ailleurs, outre mes avantages personnels, je suis un malin, je connais comme pas un le maniement de la femme. Donc ce sera peut-être long, mais la petite Mme Valenty n'en tombera pas moins un jour, frémissante et vaincue, à mes pieds. D'ici là, usons le temps avec gaîté, et surtout gardons-nous de sacrifier le présent certain (la Tour de Mamel) à un avenir certain aussi, mais plus ou moins différé. »

Ainsi raisonne le seigneur Duzart, et son raisonnement serait inattaquable si seulement je l'aimais, comme il le croit. Ne l'aimant pas, son air de quiète fatuité m'exaspère. Il y a des moments où je suis obligée de me tenir à quatre

pour ne pas lui crier des choses désobligeantes. Je me contrains :

« Prends garde! me dis-je à moi-même. Prends garde, petite Paulette. Si tu perds ce complice éventuel, tu n'auras jamais le courage d'en acquérir un autre... »

Je ne veux pas gâcher mes avances : elles m'ont trop coûté! Comme un joueur déveinard et obstiné, je cours après mon argent.

***

La confiance patiente de M. Duzart est à fonds de fatuité : mais vraiment l'opinion l'encourage. Pour l'opinion, l'horrible petite opinion des salons que je fréquente, ma chute n'est plus qu'une question de temps. Les pires pécores parmi mes pécores d'amies affirment déjà que « c'est fait » ! Chères pécores! Et la situation de M. Duzart en est accrue. On le courtise infiniment davantage : m'avoir détournée de la droite voie, c'est pour lui une promotion, dans sa carrière d'amant pro-

fessionnel. Quant à moi, mieux renseignée que personne sur mon innocence, et portant, par suite, dans mes observations, un sang-froid que nul remords ne trouble, je constate que la situation de pécheresse mondaine a quelques inconvénients et plusieurs avantages.

Les inconvénients, c'est la familiarité de certains hommes mal élevés, les « rosseries » des laiderons sages par force, en un mot l'atmosphère de mépris élégant où vit une telle femme. Oui, du mépris, malgré la courtoisie des formes; je le sens poindre autour de moi et je m'en amuse, parce que j'ai la conscience nette : mais, de celles qui ne l'ont pas nette, cela doit tout de même gâter le plaisir.

En revanche, plusieurs avantages.

D'abord, on est un objet d'intérêt, de curiosité tout comme un homme très riche, un prince, un grand artiste. On a un rôle dans la comédie du monde, tandis que la veille on n'était qu'admis au spectacle. Des gens qui renonçaient depuis longtemps à me donner la moindre attention, ou même à me reconnaître, me comblent à présent de leur assiduité. On me trouve de la beauté, de l'esprit; on assure que je m'habille à merveille.

« Étonnant comme l'amour va bien à cette petite Valenty! »

Ainsi parlait hier, se croyant défilé de mes oreilles, un chirurgien célèbre, membre de l'Académie des sciences; il confiait cette découverte à un diplomate allemand.

Et ce n'est pas seulement l'appétit masculin que je sens frémir, bouillonner autour de moi : les gens les plus sérieux me recherchent; je les intéresse, moi qu'ils ignoraient... Je suis un cas, un numéro sensationnel de la saison. Jamais on ne nous a tant invités à dîner, mon mari et moi.

Henri s'en étonne : mais il incline à attribuer cette faveur à l'importance de son dernier rapport sur les phosphates roumains.

V

LA QUESTION DE L'ENFER

Grand dîner d'hier soir, — chez les Clary, — vous savez bien? les Clary du boulevard Beauséjour, fabrique de pâtes alimentaires à Issy, grosse fortune, la femme merveilleusement habillée, le mari intelligent et raseur...

Durant toute la soirée, j'ai senti frémir, autour de mes épaules très décolletées, la curiosité de tous, mêlée de désir et de mépris sympathique. Il y avait là, comme convives, des échantillons de tout le Paris-dîne-en-ville : des gens du vrai monde (très peu); des gens du monde de seconde catégorie; un grand médecin, un homme de bourse connu, un auteur dramatique, l'inévi-

table M. Thomas, et, naturellement, à côté de moi, M. Duzart. La conversation fut ce que la fait un tel groupement de gens : quelque chose de brillant et de banal, d'ingénieux et de faux, de paradoxal et de connu tout de même, — cette conversation que l'Europe nous envie et qui semble aux Parisiens une monnaie courante, une très menue monnaie, jusqu'au jour où le hasard d'un voyage leur enseigne l'effroyable ennui des grands dîners hors de Paris.

Beaucoup plus que ma vieille amie Mme Dehesnin, Mme Clary affiche des prétentions à organiser un salon littéraire et des dîners « d'esprit ». Elle est un apôtre de la conversation générale. Elle n'ose pas encore installer sur la nappe une sonnette à portée de sa main pour interrompre les entretiens particuliers (comme le fit jadis une célèbre maîtresse de maison), mais elle y viendra, si seulement quelques gens du vrai monde l'y encouragent. Car vous devinez bien que toute sa littérature n'a pour objet que d'amener dans son salon, dans son salon de pâtes alimentaires, le plus possible de gens du vrai monde.

Donc Mme Clary, malgré l'absence de sonnette, s'efforce de donner la parole à un causeur

ou à une bavarde professionnels, et d'obtenir le silence des autres. Hier soir, M. Thomas a gardé le... parloir depuis le bar sauce printanière jusqu'à la selle d'agneau aux laitues farcies, inclusivement : une bonne vingtaine de minutes.

Il a parlé de l'Enfer.

Mon Dieu! oui... A tous ces sceptiques et à toutes ces écervelées, il a adressé un petit sermon sur la damnation éternelle, l'idée que tous les peuples en ont eue, idées tragiques, idées comiques, le plus souvent comi-tragiques. M. Thomas parle trop, et moi je l'entends un peu trop souvent. Mais je ne puis nier qu'il parle bien, avec une agréable érudition, et d'un tour spirituel. Et puis, sa conférence sur l'Enfer me libérait des propos de mon voisin, de mon complice éventuel, M. Duzart. Dire que la première fois, chez Mme Dehesnin, ce voisinage m'a amusée! Mais ce soir-là M. Duzart me parlait du paradis : entendez le paradis de voluptueuses tendresses où il prétend m'entraîner. Et cette conversation à laquelle il revient obstinément (comme tous les courtisans d'une femme!) finit par m'irriter tellement les nerfs que j'en avais presque les larmes aux yeux. Il ne comprend pas, le mala-

droit! que c'est justement cette prétendue volupté qui m'épouvante, qui me fait me rebeller et me raidir à l'avance. Je ne peux pourtant pas lui dire :

« Je suis une femme pour un seul homme. Irritée contre cet homme, je voudrais le tromper sans être contrainte d'appartenir à un autre... Procurez-moi ce moyen sans me tourmenter et fichez-moi la paix avec votre paradis! »

Je me précipitai dans l'enfer de M. Thomas comme dans un bain rafraîchissant.

Le philosophe était en verve. Il découvrit mille aperçus ingénieux sur le sens du mot « éternité »; sur la peine d'être privé de voir ce qu'on aime (la peine du *dam*); sur le rôle de la température dans les conceptions infernales des diverses religions. Il ne conclut ni pour ni contre l'existence de l'enfer : M. Thomas est prudent lorsqu'il s'agit de conclure. Toutefois, il exprima l'idée que les tortures éternelles lui paraissaient peu compatibles avec la bonté divine : d'autant plus que l'enfer était inutile, sinon comme épouvantail : à quoi bon faire souffrir ce qui ne saurait être corrigé par la souffrance? Et il cita ce mot de je ne sais plus quel penseur :

« Je vois bien l'utilité de la peur de l'enfer, mais je ne vois pas l'utilité de l'enfer. »

A cet instant précis, un maître d'hôtel que sans doute ces ingénieux développements distrayaient à l'excès, renversa, partie sur la nappe, partie sur une dame, un verre de bourgogne exceptionnel, servi au plateau pour signaler sa qualité. Nous dûmes à cet incident la fin de la conférence : des conversations particulières furent tolérées. M. Duzart en profita pour recommencer à tisonner le pauvre petit tempérament qu'il me suppose; mais vous savez ce qu'on gagne à tisonner un feu mal allumé; on achève de l'éteindre. Tandis qu'il m'éteignait ainsi à grand effort, moi, je méditais sur les dernières paroles prononcées par M. Thomas :

« JE VOIS BIEN L'UTILITÉ DE LA PEUR DE L'ENFER, MAIS JE NE VOIS PAS L'UTILITÉ DE L'ENFER... »

Cette phrase mémorable s'imprimait dans mon cerveau en lettres phosphorescentes, comme il convient à un propos infernal. Et un petit projet — convenablement infernal aussi — s'organisait spontanément en moi.

*
* *

« Je vois bien l'utilité de la peur de l'enfer, mais je ne vois pas l'utilité de l'enfer... »

Toute la nuit qui suivit mon dîner chez les Clary, ce profond apophtegme me poursuivit dans mon sommeil, illustré par des songes étranges, où repassaient les images invoquées par M. Thomas, ses récits touchant l'enfer à travers les âges, l'enfer à travers les pays. Je voyais des diables cornus empoigner mon mari, comme sur la fresque célèbre de San Gemignano, et le porter en ricanant vers une chaudière où fumait l'huile ardente.

« Attends un peu, sire Valenty! disaient les diables; attends, mauvais époux, menteur à ta parole, traître au pacte conjugal; tu vas éprouver ce qu'il en coûte de tromper une pauvre petite femme sans défense... »

Lui se débattait, clamait :

« Grâce! grâce! je ne tromperai plus ma femme, je le jure! Qu'est-ce que gagnera Pau-

lette à posséder un mari fidèle, si ce mari est ébouillanté?... »

Et moi je criais aussi :

« Ne le jetez pas... Je le préfère encore infidèle... »

Mais les démons me tiraient leur vilaine langue; d'un geste preste et joyeux, ils faisaient basculer mon mari par-dessus le bord, puis s'évanouissaient eux-mêmes dans la fumée de l'huile. Je me penchais avec horreur sur l'énorme marmite, et, non sans surprise, je constatais que cette marmite infernale était tout simplement une baignoire pleine d'eau tiède et parfumée. Mon mari y délassait ses membres, et me souriait.

« Ne crains rien, me disait-il. Je ne te trahirai plus. J'ai eu trop peur. Avec ces compagnons encornés, on ne sait jamais comment finissent de pareilles plaisanteries. »

Au réveil, tout en grignotant mes toasts, je pensai :

« Tout cela est bel et bon, et Thomas est un brillant philosophe : mais je n'ai pas à ma disposition une chaudière truquée et des diables facétieux. Il faut que je dresse moi-même mes

batteries infernales. Sans métaphore, il faut que mon mari ressente jusqu'au fond du cœur et des moelles les affres de Georges Dandin, et que moi seule je sache qu'il n'est pas ce qu'il mériterait d'être. Cela suffira-t-il pour le convertir? Rien n'est moins sûr. Mais si cela ne le convertit pas, une vraie tromperie de ma part ne l'aurait pas non plus converti. Et j'aurais donc, en pure perte, subi une épreuve dont je ne me soucie point. Contentons-nous de donner à M. Valenty, pour le moment, l'impression qu'il choit dans l'huile bouillante.

*
* *

Donc, je suis bien résolue, et il ne reste plus qu'à trouver les moyens d'exécution.

Ce n'est pas très commode.

Si mon mari s'aperçoit que je le menace d'un simple épouvantail, c'est moi qui suis ridicule : premier péril. Je veux donc pousser les apparences aussi loin que possible. Pour bien faire, il faudrait la scène de la *Princesse de Bagdad :*

« — M. Nourvady était enfermé avec moi par ma volonté, parce qu'il était, parce qu'il est mon amant!... »

Ah! le geste de Jane Hading jetant cette insulte à la face de Dumény, tandis que ses cheveux roulent sur ses épaules nues! Seulement jamais je ne saurai réussir cet *effet*-là, moi... Il me faut une scène plus simple, moins romantique, plus vingtième siècle.

Et là me guette l'autre péril. C'est très joli de jouer la *Princesse de Bagdad* au naturel. Mais, de nos jours, les Nourvady sont infiniment moins patients et respectueux qu'en 1880 (outre que, s'ils possèdent un million en or vierge, ils s'empressent de le placer en bonnes valeurs et d'en distraire tout au plus, pour leurs princesses, quelques louis de fleurs).

Nourvady-Duzart ne paraît pas du tout homme à me dire, comme celui de Dumas à Lionnette de Hun :

« — Je vous respecte et vous êtes sacrée pour moi : si jamais vous m'appartenez, ce ne sera que de votre consentement... »

Il se fiche bien de mon consentement, mon Nourvady! Le jour où il me tiendra, en tête à

tête, dans son logis de la rue Demoures, j'aurai beau jouer les Lionnette de Hun, il ne pensera, lui, qu'à se payer de ses peines, qu'à toucher les arrérages de son platonisme.

Ma petite Paulette, il s'agit d'être maligne, de ne risquer que l'indispensable, tout juste... et d'assurer sa ligne de retraite.

*
* *

Avec un mari tant soit peu soupçonneux, il y a mille moyens de susciter en lui la « peur de l'enfer » sans l'ébouillanter tout à fait. On s'affiche avec le faux complice, on joue la froideur conjugale, au besoin on laisse traîner une lettre ambiguë...

Mais Henri a une telle confiance en moi que c'en est exaspérant.

Voilà six semaines que mon flirt avec M. Duzart crève les yeux de tout le monde : Henri n'y voit goutte. Il surprendrait une lettre compromettante qu'il lui inventerait aussitôt une honnête interprétation. Il lui faut le flagrant délit,

vous dis-je, pour se rendre compte enfin qu'une femme aussi respectable que moi peut tout de même, un beau jour, tromper un mari aussi séduisant que lui.

Très perplexe, j'ai consulté le docteur Templeux, qui est bien moderne et ne dédaigne pas le rôle de confesseur laïque pour perruches. Un fait divers (l'exploit récent d'un de nos innombrables satyres) m'a fourni l'amorce de la consultation. L'hamadryade surprise était, cette fois, une ouvrière de dix-huit ans, bien portante et robuste; le drame s'était accompli vers deux heures après-midi, à cinquante mètres d'un café, dans le bois de Vincennes.

— Vous ne me ferez pas croire, cher docteur, ai-je dit, que cette nymphe de l'aiguille ait opposé une très farouche résistance. Quand une femme est bien résolue...

— Détrompez-vous, madame, a répondu Templeux. Même dans le cas d'une sincère résistance, le faune peut fort bien vaincre l'hamadryade. Cela dépend de l'expérience du faune, de sa décision, de son adresse... Il y a un *jiu-jitsu* spécial pour faunes. Et puis...

— Et puis quoi, docteur?

— Et puis... le terrible de l'affaire, pour l'hamadryade, c'est que, dans un tel désarroi, les distinctions à la façon de votre ami Thomas entre la volonté et la nolonté, entre le réfléchi et le réflexe, s'abolissent merveilleusement. L'hamadryade peut fort bien se relever pleine d'horreur sincère, et cependant avoir sincèrement fléchi... Observâtes-vous jamais, madame, chats et chattes flirtant, au temps des lilas? Avez-vous noté que cela ne se termine jamais sans un coup de griffe de la chatte, qui, pourtant, avant la rencontre, appelait amoureusement le griffé?... Voyez-vous, dans ces affaires-là la plus sincère des hamadryades ne comprend goutte à elle-même... Voyez encore Lucrèce! Honnêteté célèbre... Et pourtant, comme dit Henri Heine, elle ne se perça le sein qu'après coup!

Brrr! il me fait frémir, le docteur, avec sa Lucrèce, ses coups de griffe et ses nolontés.

J'interroge ma conscience...

Est-ce que, vraiment, je serais capable de cette tricherie envers moi-même? Est-ce qu'un secret désir d'aventure se glisserait encore dans mon dessein de revanche?

Examen de conscience :

Peut-être, au début, ai-je eu envie en effet de me divertir un brin, de changer l'ennuyeux train-train de ma vie... Les premières étapes en pays de flirt m'ont amusée. J'ai pu croire un moment que je prendrais goût à ce qui charme tant de de mes contemporaines. Mais depuis que je sens que cela devient sérieux et prochain, depuis que sous la courtoise impertinence de mon complice je devine, dissimulé, masqué, le faune du bois de Vincennes; depuis que je ne puis penser à lui sans évoquer du même coup la Tour de Mamel, je n'ai plus aucun entrain, ou, pour mieux dire, j'ai le « trac »... C'est moi l'hamadryade qui a envie de se sauver, éperdue, par les profondeurs du bois.

Oh! je n'en suis pas plus fière pour cela. Je me gourmande :

« Grande sotte! me dis-je à moi-même. Tu te calcines le sang pour des scrupules qui ne pèsent guère à ton mari. Et cependant c'est la même chose, c'est le même crime sentimental, commis par lui ou commis par toi! Aie donc du courage jusqu'au bout. Inflige-lui la vraie brûlure de l'huile bouillante, et non la peur de la

chaudière. Pense à l'âpre joie de vengeance que tu ressentiras quand tu auras fait d'Henri un mari trompé, un mari dont la femme l'aura trahi pour un autre homme, et qui le lui dira... »

Ainsi je chauffe de mon mieux ma pauvre énergie. Mais c'est navrant! A mesure que mon imagination travaille, toute ma sensibilité proteste et se révolte. La pensée que je pourrais devenir la femme illégitime de M. Duzart me fait me rétracter, me recroqueviller sur moi-même...

Résigne-toi, pauvre Paulette, à être une femme pour un seul homme, lequel ne mérite pas tant de fidélité. Il t'est décidément aussi impossible de commettre le délit conjugal, qu'il est impossible à un honnête homme de s'approprier un billet de banque qui traîne. Lui non plus n'y a aucun mérite. Il est comme cela, et voilà tout.

Mais, en y réfléchissant, cette espèce d'impuissance à appartenir à qui n'est pas mon mari me rassure sur un point. Je suis bien certaine de ne jamais jouer la Lucrèce par persuasion.

VI

MENUES DIABLERIES

La scène se passe chez moi, dans mon petit salon, ouvert sur le grand afin d'éviter toute apparence de cachotterie devant les domestiques. J'ai fait la toilette qui convient : robe d'intérieur en mousseline de soie, quelque chose de mou et de collant à la fois, qui ne laisse ignorer presque aucun de mes avantages personnels. Çà et là, sur les meubles, un louis de liliums : j'envoyai les acheter, le matin même, aux Halles. (Soyons économes! Je veux me venger de mon mari, mais non pas dilapider les fonds de la communauté.) A portée de ma main, traîne sur un rognon Louis XVI un volume de Sully Prudhomme, un petit volume élégamment relié.

J'ai jugé piquant de lire (ou d'avoir l'air de lire) des vers d'homme, — à présent que les femmes, presque seules, s'amusent à écrire des vers.

Le rôle des fleurs est de dire à M. Duzart, quand il entrera dans mon salon : « Vous êtes ici chez une femme éprise des choses délicates, rares, voire singulières. » — Le livre signifie : « Cette même femme est douée d'une âme peu commune : les sentiments les plus compliqués, voire la philosophie, n'ont rien de mystérieux pour elle. » (Au fond, je suis une femme comme toutes les autres, qui n'est pas insensible à l'art, qui peut, à l'occasion, s'émouvoir, rêver. Mais les hommes n'aiment pas qu'on leur dise les choses si simplement.)

Arrivée du complice.

Il a toujours, lui aussi, la tenue qu'il faut. Il porte une jaquette du bon faiseur. Il évite la redingote, parce qu'il a l'intention de garder toute la liberté de ses mouvements. Qui sait? Il lui faudra peut-être, comme à la Comédie-Française, se mettre à genoux : la mise à genoux sert encore quelquefois dans les déclarations passionnées! Mais chez Molière seulement un homme s'agenouille en redingote.

Il me baise la main, et le voilà assis à une distance convenable de moi, à une distance de visite, environ un mètre cinquante. Il a les deux mains libres, car, suivant l'usage du moment, il a laissé son chapeau dans l'antichambre. Il joue avec ses gants, qu'il a retirés devant moi, en faisant valoir ses mains belles et bien parées.

— Que lisiez-vous là?

Il prend le volume.

— Ah! Sully... Comme je comprends votre goût pour ce grand poète-là! Il a vraiment, lui, mis de la pensée dans ses poèmes, et pas seulement des sonorités agréables... Je suis sûr que vous devez très bien dire les vers de Sully...

Je proteste, il insiste. Et, se levant, il m'offre le volume ouvert sur la pièce intitulée : *Idylle muette :*

Naïs, vierge blonde à l'œil noir,
Au bord du fleuve agenouillée,
Y mire sa bouche mouillée
Par le mobile et frais miroir.

Hylas la voit, cueille une rose,
La baise, la porte à son cœur,
La pénètre de sa langueur,
Et, sur l'eau qui s'enfuit, la pose...

— Oh! lisez-moi cela!

Il s'assied à côté de moi, au point de me frôler. Je fais ma petite Rimini : je parcours des yeux la page avec lui. Je suis sur mes gardes, car je sais que mon visiteur se moque de la poésie encore plus que de la morale, et que le flirt d'Hylas avec Naïs lui a seulement paru un moyen de s'approcher de moi. Il renonce d'ailleurs très vite à ce prétexte. Après avoir respiré mes cheveux comme s'ils exhalaient des parfums extraordinaires, il fait mine de chercher mes lèvres. Prestement, je me dérobe : le contact est circonscrit entre ses moustaches et les frisons de mon cou. Ce contact m'est franchement désagréable : le mécontentement de mes nerfs crispe un instant mon visage. Duzart s'en aperçoit; il attribue cette émotion, soit à la violence des sensations provoquées par son demi-baiser, soit à mes remords. Il murmure :

— Oh! pardonnez-moi...

Et il se contente dès lors de ma main droite, qu'il couvre de baisers, agrémentés de morsures légères... Soudain, il s'aperçoit que je souris.

— Pourquoi riez-vous?

Je reprends mon sérieux.

— Mais je ne ris pas, cher ami. Je suis un peu nerveuse, voilà tout. Il ne faut pas m'en vouloir.

La vérité, c'est que j'ai entrevu la comique antinomie entre ces morsures, signe d'une passion farouche, exaspérée, — et la bonne petite aventure bourgeoise que Duzart est en train de se préparer. Le propos de Doña Sol me traverse la mémoire : « Vous êtes mon lion superbe et généreux... » Et je pense que, malgré ses morsures, M. Duzart n'aura jamais l'air d'un lion amoureux.

Autre diablerie; même décor (sauf les liliums remplacés par des azalées).

C'est la fin d'une autre visite qui s'est achevée sans encombre, parce que j'ai tout de suite déclaré que j'étais très lasse; que je n'aurais jamais reçu un autre que lui; que je voulais une causerie amicale. Ce programme a été observé de point en point. Maintenant, je reconduis le visiteur jusqu'à la porte du grand salon, tout en bavardant. Quand il est sage, comme cela, il ne m'ennuie pas du tout, et je lui découvre un tas de qualités d'esprit et de manières. Mais, Dieu!

que les hommes sont maladroits! Juste sur le seuil de la porte, au moment où nous sommes face à face, debout, moi adossée à une table sur laquelle est un groupe de Saxe, sa figure change soudain, il cesse de parler. Je sens qu'il va tenter quelque chose... Ça y est! Me voilà enlacée par lui, debout, me défendant de mon mieux, et pensant : « Si je recule, la table tombe, et mon groupe est fichu! Pourtant, je ne peux pas le laisser faire... » Ah! une idée de génie... J'étends mon bras gauche et je touche de la main un petit rond de porcelaine, sur le mur, à côté de la porte... Instantanément, Duzart me lâche :

— Oh! vous sonnez... c'est mal!...

Et il remet en ordre, avec une prestesse comique, ses cheveux, sa cravate, la fleur de sa boutonnière... Car c'est un homme correct, et le regard ironique d'un domestique l'exaspérerait.

J'ouvre moi-même la porte.

— Allez, lui dis-je. Je vous en veux très fort.

Mes yeux démentent cette sévérité. Mes yeux sont gais.

— J'ai eu bien tort de ne pas continuer, dit Duzart non sans amertume. Vous avez eu beau sonner, voyez, aucun domestique n'est venu...

Je ne puis m'empêcher de répondre.

— Je crois bien! C'est le commutateur du lustre que j'ai touché. La sonnette est à côté de la cheminée.

Duzart est furieux; mais je ne crains plus rien, car mon valet de chambre a entendu s'ouvrir la porte du salon : il attend, le pardessus de Duzart à la main. Je sens qu'il faut panser la blessure d'amour-propre que j'ai faite :

— Soyez donc patient, dis-je à voix basse. Vous n'obtiendrez rien de moi par la violence.

Et je le regarde avec des yeux qui signifient :

« Mais rien ne sera refusé à votre soumission. »

Il part, triomphant malgré sa défaite. Moi, restée seule, je médite et je pense :

— Tout cela est fort bien. Mais tout cela ne peut pas durer. Il faut aboutir.

Et je prends la résolution que le mois ne se terminera pas sans que j'aie « abouti... », c'est-à-dire sans que j'aie tenu mon mari, un bon bout de temps, au-dessus de la chaudière infernale.

*
* *

J'ai consulté franchement ma vieille amie Dehesnin. Je lui ai demandé comment devait agir une femme qui n'ose pas se risquer à un rendez-vous décisif, — qui tout de même est obligée d'accorder quelque chose à son courtisan, sous peine de le décourager.

— De mon temps, m'a-t-elle répondu, on s'arrangeait pour dîner avec lui en cabinet... Vous verrez cela dans toutes les pièces de Labiche. Mais c'est bien passé de mode, aujourd'hui. On ne fait plus tant de façons. On brûle les étapes. Au but, tout de suite.

(Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que le restaurant ne soit plus à la mode dans l'amour moderne? Je relève cet usage pour mon compte. Admirable! C'est un rendez-vous, et, tout de même, on ne risque à peu près rien.)

Mais quel restaurant?

— Il faut éviter ceux du centre, m'a dit en-

core Mme Dehesnin. Il y en a d'excellents sur la rive gauche : la Tour d'Argent, Lapérouse.

Je n'irai pas à la Tour d'Argent : cela me rappellerait trop Mme Delaroche-Grangier.

Mais pourquoi pas Lapérouse?

*
* *

Trois jours plus tard.

Figurez-vous qu'hier, sur le coup de deux heures et demie, je sortis de chez moi, à pied, désirant profiter du joli temps sec pour faire un peu de marche. C'était jour d'exposition aux magasins du Louvre : je projetais l'emplette de coupons avantageux... Rue Greuze, place du Trocadéro, avenue Kléber, je m'en allais d'un pas léger, humant l'air qui déjà sent la verdure, la feuille de marronnier. Comme je m'engageais dans la rue Galilée, mes yeux se portèrent sur le trottoir d'en face, et je vis, marchant à peu près parallèlement à moi, un personnage maigre et d'aspect mal portant, chapeau melon noir,

pantalon noir, gros souliers de marche, pardessus vert bouteille. Les bras ballants, frôlant les murs, il s'en allait devant lui, et quelque chose d'indéfinissable, d'hésitant, de contraint dans sa démarche, dans son attitude, révélaient au premier regard le citoyen qui, l'instant d'après, vous abordera et vous confiera que sa femme vient d'accoucher de deux jumeaux, — ou bien qu'il lui manque trois francs soixante-cinq pour aller à Rambouillet assister aux derniers instants de son oncle. — Ce marcheur parallèle n'était donc pas un objet bien rare, et je n'y aurais peut-être pas prêté d'attention s'il ne m'avait semblé *déjà vu*. Mais où cela? Impossible de me le rappeler. Cependant je l'avais vu très récemment, je n'en pouvais pas douter. Cette face maigre avec quelques brins de barbe triste au menton, ces bras inoccupés, ce pardessus d'un vert inoubliable, tout cela m'avait déjà impressionné la rétine. Et, tandis que dans la solitude de la rue Galilée nous continuions à cheminer, lui côté soleil, moi côté ombre, je tisonnais vainement ma mémoire pour en faire jaillir l'étincelle.

Sur les Champs-Élysées, je perdis de vue le

pardessus vert bouteille. Oh! si j'avais voulu m'arrêter, me retourner, chercher des yeux, j'étais bien certaine que je l'aurais retrouvé! Il y avait un rapport mystérieux entre ce pardessus et moi, j'en étais sûre : et j'avoue que cette conviction commençait à me faire battre le cœur un peu plus vite.

« Bah! qu'ai-je à craindre? pensai-je. Trois heures après-midi, les Champs-Élysées pleins de monde, et puis... pourquoi ce pauvre diable me voudrait-il du mal? S'il a jeté son dévolu sur moi pour obtenir les trois francs soixante-cinq du voyage à Rambouillet, je les lui donnerai! »

Je ne l'aperçus plus jusqu'au Louvre, où je fis tranquillement mes emplettes de coupons (nouveautés de printemps, occasions exceptionnelles). En donnant mon adresse à l'une des caisses du rez-de-chaussée, qu'aperçois-je me faisant vis-à-vis, de l'autre côté de la caisse? Mon melon et sa pauvre barbe. Mais cette fois, entre le melon et la barbe, deux yeux d'un brun jaunâtre me regardaient fixement avec insistance, avec le vouloir manifeste d'attirer mon attention. Dame, mon cœur recommença à battre la chamade! Je dis mon adresse tout de

travers au caissier et je me sauvai vers la porte la plus proche, n'ayant plus qu'une idée : sortir du magasin, sauter dans un fiacre et rentrer chez moi...

Oui, mais je vous ai dit que c'était jour d'exposition, de coupons, d'occasions exceptionnelles. Je n'avais pas été la seule dans Paris, ce matin-là, à penser en me réveillant : « Ne pas manquer d'aller au Louvre aujourd'hui et pas trop tard! » A la porte la plus proche, — celle qui donne sur la place du Palais-Royal, — on s'écrasait. Tandis que je poussais sans pitié une grosse dame calée elle-même de toutes parts, j'entends une voix susurrer très bas, près de mes tempes, en m'envoyant un parfum d'alcool : « Madame... permettez-moi de vous parler, dans votre intérêt... tout de suite... » Je cessai de pousser, à demi défaillante. La voix continuait : « Madame... vous pouvez avoir confiance... Je ne vous veux pas de mal, au contraire... » Nous avancions péniblement, de plus en plus coincés à mesure que la porte était plus proche. La voix disait : « Puisque vous n'avez pas confiance, je n'insisterai pas, mais vous avez tort. Tenez! pour vous convaincre que vous ne risquez rien,

je ne vais plus vous suivre. Je vais aller vous attendre au premier étage, au salon des tableaux, où il n'y a jamais personne. J'y resterai un grand quart d'heure... Et si vous ne venez pas, ce sera tant pis pour vous... car vous ne me retrouverez plus... »

Ouf!... un dernier écrasement dans la porte... et c'est le grand air, le défripement, la liberté de respirer et de se mouvoir. D'instinct, je me retourne : pas le moindre pardessus vert. Enfin libre! enfin seule! Un fiacre s'approche, je vais le prendre. Un monsieur, plus leste et résolument discourtois, me le souffle... Mais au fait? Vais-je prendre un fiacre? Vais-je rentrer chez moi sottement? Je serai bien avancée quand, dans ma chambre, je penserai sans relâche : « Que me voulait cet individu? De quel intérêt parlait-il? Quelle menace suspendue sur moi voulait-il me révéler?... » Ma journée sera empoisonnée par cette incertitude. Et demain, après une nuit d'insomnie, je serai prête à donner n'importe quoi pour le retrouver, pour lui parler, à ce pardessus vert!...

Tout en méditant ainsi, j'avais contourné le magasin par la rue Saint-Honoré. La porte laté-

rale n'était, par fortune, pas trop encombrée : je vis là un signe providentiel (car je suis très fétichеuse); j'entrai...

Deux minutes après, je pénétrais dans la salle des tableaux. Une bruyante famille anglaise, père, mère, trois garçons et deux filles, jargonnait à grand fracas devant les toiles. Modestement, le pardessus vert attendait dans un coin. Il se leva à ma vue : le melon fut prestement ôté. Je vis un crâne pointu, pauvrement chevelu, surmontant une assez honnête figure : une de ces longues figures chétives, douloureuses, comme on en observe, à la suite des bandes de collégiens, les jours de promenade, sorte de caricature de la figure classique du Christ. Le nez, très petit, était écarlate dans le teint terreux. Des yeux jaunâtres sortait ce regard à la fois brouillé et brillant qui décèle l'alcool.

— Madame... je suis votre serviteur... Je suis Ernest Bouloi, 15, rue Lepic... Vous voyez que vous pouvez avoir confiance.

Maintenant que j'étais en face de ce pauvre diable, je n'avais plus la moindre peur, mais j'étais extrêmement gênée, intimidée. De quoi? Je ne le savais pas... De lui avoir obéi, peut-être,

d'être venue à son appel, d'avoir pris au sérieux l'humble chose qu'il était.

Debout devant moi, son melon à la main, il continua, tandis que je comptais malgré moi les raies blanc sale du plastron bleu, tout fait, qui lui servait de cravate.

— Madame, je suis au service de l'agence Mertier, boulevard Barbès... C'est une agence pour les renseignements, les filatures... vous comprenez? On m'a chargé de vous suivre.

— Ah! m'écriai-je... Je me rappelle, maintenant! C'est vous que j'ai aperçu, avant-hier, devant la fenêtre de mon cabinet de toilette, rue Greuze...

— Oui, madame, c'était moi... Voilà six jours qu'on m'a attaché à vous... Et justement... c'est pour cela que je veux vous parler, car je sais bien à qui j'ai affaire... vous concevez... on a l'habitude. Je me rends très bien compte que, depuis six jours, je perds mon temps. Vous ne vous froisserez pas, madame, qu'un pauvre employé comme moi le dise à une dame comme vous? Eh bien! il n'y a pas plus honnête dame que vous sur le pavé de Paris. Voilà mon opinion. Et on ne me trompe pas, moi! Alors je

vous demande, qu'est-ce que je fais à vous filer, dix heures par jour? Pour rapporter tous les soirs à M. Mertier : « Il n'y a rien de rien... » Je vais déposer aujourd'hui mon rapport définitif pour dire encore qu'il n'y a rien de rien. Mais, avant, j'ai pensé que vous me seriez peut-être reconnaissante de vous avertir qu'on vous a fait filer. J'ai confiance que vous ne me vendrez pas... et que vous me ferez une petite générosité.

J'eus l'intuition que cet homme était sincère, qu'il était tout à fait pour moi, tout à fait de mon parti. Pourquoi? Par intérêt, peut-être? Peut-être simplement parce que je lui plaisais? Je ne me sentis plus du tout intimidée.

— Qui m'a fait filer? demandai-je. Mon mari?

— Non, madame. Pas votre mari : une dame.

— Une dame?

— Une dame de la rue du Ranelagh... Une forte dame... oh! une belle femme... J'ai compris qu'elle ne connaît pas votre mari, mais qu'elle l'aurait averti si elle avait trouvé quelque chose.

Je pensai : « La Tour de Mamel!... Exquis! Voilà qu'elle me fait filer, à présent? Ah! je comprends! On lui aura dit que Duzart... »

— Une belle femme, reprit Bouloi... mais pas des plus convenables. Elle m'a traité, hier, quand je lui ai dit que je ne voyais rien de mal dans votre cas, madame... oh! elle m'a traité comme un valet. Et je ne suis pas à son service, pas vrai? Je fais mon métier en conscience, et quand il n'y a rien, je ne peux pas dire qu'il y a quelque chose... Madame sait-elle de qui je veux parler?

— Oui. Je connais la personne. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— C'est tout, madame.

— Bon. Je vous remercie.

J'ouvris mon porte-monnaie. Que donner à ce malheureux? Que valait son renseignement? Je pris vingt francs et je les lui mis dans la main. C'était sans doute plus qu'il n'attendait, car il s'écria :

— Oh! merci, madame, merci... Vous êtes bien généreuse. Si vous aviez besoin de moi, jamais...

Je fis un geste instinctif, comme pour protester. Mais je ne refusai pas tout de même, de peur de l'humilier, le carton qu'il me tendait. J'ai décidément plus de pitié pour les humbles que Mme Delaroche-Grangier.

Ce carton n'était d'ailleurs pas trop sale. Tandis que le paletot vert bouteille et le melon s'esquivaient prestement, après des salutations, je lus ces trois lignes dont l'une me fit sourire :

ERNEST BOULOI

FILATEUR

15, rue Lepic.

VII

LA CHAUDIÈRE CHAUFFE

Si l'on m'avait dit, il y a seulement trois mois, qu'un certain jour d'avril, — aujourd'hui 22 avril, j'aurais rendez-vous avec un monsieur pour dîner au cabaret, et en tête à tête, et en cabinet, tout comme dans les pièces du Palais-Royal, j'aurais ri de bien bonne humeur et j'aurais tenu le pari contraire pour n'importe quel enjeu.

D'abord parce que cela me semblait très mal; puis parce que je ne me connaissais pas le toupet indispensable pour tenter pareille aventure. L'appartement discret, passe encore! mais le cabaret! le cabinet!

Et voilà que l'aventure aura lieu... Ou du

moins, actuellement, à trois heures de l'après-midi, je suis convaincue qu'elle aura lieu. Oui, oui, oui. J'ai donné rendez-vous à M. Duzart ce soir, à huit heures, chez Lapérouse, — le Lapérouse conseillé par Mme Dehesnin. M. Duzart a eu beau protester, dire que l'endroit était détestablement choisi, que cela ne se faisait plus, que dans ces restaurants excentriques, où l'on s'imaginait ne rencontrer personne, on butait infailliblement sur des gens de connaissance : j'ai persisté. Je tiens à mon Lapérouse comme à un fétiche. Et puis, si je bute sur des gens de connaissance, tant pis ! Je suis impatiente. Il me faut du nouveau, de l'action.

La raison? C'est que j'ai rencontré, avant-hier, mon mari dans une automobile de louage, en compagnie de Mme Lehugeur. La voiture remontait à toute vitesse les quais de la Seine; elle était blanche de poussière; évidemment, elle ramenait de Versailles ou de Saint-Germain le couple illégitime.

J'en ai assez. Je donnerai une leçon à mon mari, une rude leçon. Et cela aboutira à ce que ça pourra. Je ne risque que moi. Je n'ai pas d'enfants.

M. Duzart va donc triompher? Possible. Probable. Je ne veux rien prévoir. C'est affaire à lui d'être séduisant, puisqu'il joue dans la vie les rôles de séducteur. Moi, je n'ai pas plus qu'avant le désir de ses charmes. Mais je suis résolue à ne pas opposer la moindre vertu à ses entreprises. Ma vertu m'agace. Il suffira à M. Duzart de ne pas m'agacer plus que ma vertu.

Avant la rencontre de l'automobile coupable, j'avais élaboré un très joli plan pour tromper tout le monde : Duzart, mon mari et la Tour de Mamel. Très joli, ce plan; trop joli pour être pratique. Voilà :

M. Duzart possède, dit-il et dit-on, une très belle collection de porcelaines de Chine de la « famille rose ». (C'est même la visite de cette famille chinoise qui lui sert pour proposer des rendez-vous de façon décente.) Mon plan consistait à aller visiter la collection en compagnie de ma vieille amie, Mme Dehesnin, après avoir

prié M. Duzart de s'absenter de chez lui. Par l'entremise d'Ernest Bouloi (15, rue Lepic), je prévenais mon mari comme s'il se fût agi d'un rendez-vous sérieux. Oh! je ne redoutais pas la classique scène du commissaire. Henri a plus que moi encore l'horreur du scandale, l'effroi de la publicité. Et puis, sa conscience n'est pas assez nette pour qu'il joue le justicier public. Mais il a de l'amour-propre et de la curiosité. Il n'aurait pas résisté à l'envie de me guetter ou de venir sonner chez Duzart. Je me serais montrée seule à ses yeux courroucés. Scène, reproches, etc... Et soudain ma vieille amie serait apparue pour dénouer la scène et établir mon innocence. Ayant vu « l'enfer » de si près, l'infidèle (me disais-je) aurait peut-être corrigé ses mœurs.

Très joli, tout cela, mais très puéril, et d'ailleurs impossible en pratique. D'abord, jamais je n'ai pu me résigner à renouer des relations avec Ernest Bouloi. Puis Mme Dehesnin ne se serait peut-être pas prêtée à la comédie. Enfin M. Duzart aurait flairé quelque chose de suspect dans ce rendez-vous d'où on l'excluait.

La providentielle rencontre de l'automobile

poudreuse a chassé ces rêveries et m'a remise en contact avec le réel. Je veux agir; je veux aboutir. Ce soir, je dînerai en tête à tête avec M. Duzart, en cabinet. Procédé bourgeois, démodé, Labiche : entendu! Je m'en moque. Procédé qui me convient, parce qu'il réserve ma décision jusqu'à la dernière minute. Si je me sens, décidément, une hamadryade trop récalcitrante, je suis sûre que, dans cet endroit quasi public, le faune ne m'imposera rien qui me déplaise.

Et si cela finit par me plaire, si l'adresse du convive, le champagne, que sais-je? me font perdre la tête... eh bien! ma vengeance sera aussi bonne là qu'en présence de la famille rose!

Sept heures du soir.

Je note, comme dirait M. Thomas, mon état de cœur. (M. Thomas conseille aux femmes de prendre des notes fréquentes sur leur état de cœur.) Parfait état. Très calme. Jamais je n'aurais prévu ce calme. C'est même plus que du calme, c'est du soulagement. Un certain besoin d'agir, que je portais en moi depuis longtemps,

parmi tant de tergiversations, me tourmentait, m'obsédait. L'action va m'en délivrer.

Je n'ai même pas eu besoin d'expliquer à Henri mon absence de ce soir. Comme je rentrais chez moi, tout à l'heure, après mes courses d'après-midi, le valet de chambre m'a remis « un mot de Monsieur pour Madame ». Monsieur annonçait à Madame qu'il était retenu (il ne prend même plus la peine de dire par quoi), qu'il s'habillerait au cercle, dînerait dehors... Je suis habituée à de tels contre-ordres. Mais celui-là venait à propos, car il me déplaît de mentir.

(Au fond, petite Paulette, tu vaux mieux que beaucoup de femmes.)

*
* *

Tout en m'habillant, j'ai fait certaines méditations que n'aurait pas désavouées, je crois, M. Thomas lui-même.

J'ai médité sur la maladresse des maris. Cela à propos de certains dessous élégants — un peu

trop élégants — que m'offrait ma femme de chambre.

Toute femme du monde possède, entre autres, de ces dessous-là. D'abord, nos mères, prévoyantes, en insèrent dans notre trousseau de mariage. Puis on s'en commande par toquade, lorsqu'on a entrevu ceux d'une « demoiselle » célèbre, descendant de voiture, au Bois, ou qu'on a visité la corbeille de mariage d'une amie plus jeune.

Or (c'est niais et touchant tout de même!) quand nous nous sentons en veine de tendresse conjugale, il nous arrive de nous affubler de ces dessous. Oh! les bandes de dentelles, très larges, très transparentes, sur le haut des chemises!... Les pantalons légers comme des nuages! A quelle honnête épouse n'est-il pas advenu de les exhiber en tête à tête avec son mari, certains soirs, quêtant un regard, une approbation?

Va te faire lanlaire! Le mari lit *le Petit Temps* et ne regarde pas. On lui dit lâchement:

— Vous ne me faites pas compliment?

Et il vous répond sans lever le nez:

— Oui! Très gentil!...

A moins qu'il ne fronce le sourcil, qu'il ne grogne :

— Ce n'est guère convenable, il me semble, pour une femme honnête !

Henri m'a répondu cette ineptie, un jour ! Idiot ! Puisque c'était pour lui !

Je m'en vais donc, tout à l'heure, sortir, prendre un fiacre, et, convenablement voilettée, me faire conduire au restaurant Lapérouse. Je ne saurais affirmer que, ce soir, lorsque je rentrerai, l'irréparable sera accompli. Mais ce n'est pas impossible. Il est donc séant que je fasse mon testament d'honnête femme. Ainsi fait le sien un homme qui va se battre en duel. Cela ne veut pas dire qu'il compte rester sur le pré : mais il en court le risque. Mon honnêteté va courir le risque de recevoir un mauvais coup, un coup à ne pas s'en remettre.

Pauvre petite honnêteté en péril de mort ! Elle était bien vivace et bien éprise de la vie quand mon cher mari la prit à son compte ! Elle ne demandait pas mieux que de veiller toujours sur la paix, sur le plaisir du foyer. Elle n'avait même pas la témérité ou l'outrecuidance de cer-

taines autres honnêtetés, qui s'exposent au péril, qui sont curieuses de la tentation...

Votre Paulette, mon cher mari, était dans toute la force du terme une honnête femme. L'idée d'une aventure hors le mariage lui inspirait de la peur et du dégoût. Les hommes qui essayaient de la courtiser constataient tout de suite sa rigueur : ils battaient en retraite après le premier assaut. D'ailleurs vous, son mari, vous lui plaisiez par votre physique; elle vous aimait de toutes les façons, y compris celle qui est permise « en mariage seulement ». Très peu compliquée, elle vous supposait une âme et des sentiments tout aussi simples : et que vous, mari, auriez besoin de plusieurs femmes, elle le jugeait aussi invraisemblable que de souhaiter pour elle-même plusieurs maris.

Rien n'était donc plus facile à tenir, auprès de votre Paulette, que ce rôle de mari librement assumé par vous. Il suffisait d'être honnête homme, et homme raisonnable : ne vous engager qu'à ce dont vous étiez capable, et tenir vos engagements. Ce qui me confond, encore aujourd'hui, c'est que vous ayez pensé, manquant à toutes les promesses du mariage, et si tôt,

que cela marcherait tout de même, que je serais contente, que je dirais : « Continuez, mon cher mari, tout va bien ! ». Non, vraiment, les hommes sont trop nigauds !

Pourquoi voulez-vous que je sois contente ?

Je ne me suis cependant pas mariée pour que mon mari soit le mari de Mme Lehugeur ? Il y a erreur, ou plutôt tromperie sur l'article : le mari fourni n'est pas le mari annoncé sur les registres. Me soumettre ? Pleurer en silence et continuer de vous adorer ? Sans doute, la solution serait pour vous très commode. Mais de quel droit, d'après quel indice préjugez-vous que ce sera *ma* solution ? Si vous réfléchissez deux secondes, vous vous rendrez compte qu'une femme telle que vous la souhaitez là est une sainte. Or une sainte, c'est une exception dans la gent féminine. Prétendre avoir épousé une sainte, quelle présomption ! Jamais je n'ai promis d'être exceptionnelle. Jamais je ne vous ai dit, au temps des fiançailles : « Vous savez : vous convolez avec une sainte... »

Je ne suis pas une sainte, monsieur mon mari. J'ai cette honnêteté physiologique qui écarte une femme du partage : oui, par tempérament,

je suis monogame. Mais j'ai — en outre — un amour-propre très sensible, un goût de l'équité qui me travaille jusqu'à l'angoisse. Au couvent, je fis une maladie nerveuse de six mois pour avoir été certain jour injustement punie. Eh bien! ce goût de l'équité, cette rancune contre l'injustice, sont encore très vivaces en moi : jusqu'à triompher de l'instinct monogame.

Voilà pourquoi, tout à l'heure, je vais exprès risquer mon honnêteté, comme un homme pacifique, qui se bat en duel, risque sa vie, — exprès, domptant son instinct de conservation par un besoin supérieur de justice.

VIII

L'ESSAI LOYAL

27 mai.

Des jours, des jours... la moitié d'un mois écoulé depuis les lignes précédentes, que je viens de relire, et qui me semblent écrites par une autre personne que moi.

Entendons-nous : je comprends encore l'état d'esprit où m'avaient mis les événements quand j'écrivais cela. Mais le ton de mes réflexions d'alors me fait un peu sourire.

Combien M. Thomas a raison de répéter : « Nous sommes des êtres successifs ! » Moi je dirais : Nous sommes une succession d'êtres différents. La Paulette d'il y a quinze jours me donne envie de rire, comme une personne étran-

gère, tant soit peu ridicule. Mon amour-propre n'est plus *son* amour-propre.

Comblons le vide de mon histoire, entre les deux dates... Il est trois heures après-midi; il fait beau; j'ai le loisir d'un tête-à-tête avec moi, dans ma chambre. Mon mari est absent. Les choses, autour de moi, traînent leur cours normal. Je reprends l'histoire édifiante de ma vie à la minute où, il y a juste seize jours, je quittai ma maison, par un soir d'avril assez aigre, pour rejoindre M. Duzart au restaurant Lapérouse.

J'accomplis cette démarche, pourtant inhabituelle, avec un merveilleux sang-froid. Le rendez-vous avait été fixé, non pas exactement à la porte du restaurant, mais un peu plus avant dans la rue des Grands-Augustins : vieille rue donnant sur les quais de la Seine, déserte le soir. A deux cents pas environ de la porte vivement éclairée, j'aperçus M. Duzart qui faisait le guet. Le fiacre me débarqua devant lui.

Mon sang-froid ne s'étant pas démenti, je constatai que mon partenaire était ému. Il voulut payer le fiacre, perdit contenance en apprenant qu'il était payé d'avance, voulut tout de

même donner un pourboire, ne trouva pas sa monnaie, fut interminable... Bon!... Le fiacre reparti, nous nous dirigeons vers le restaurant. Portier galonné, gérant, maître d'hôtel, — nous sommes inspectés par ces divers personnages avant d'atteindre, par un minuscule escalier en vis, le « salon » retenu pour nous. Et je pense : « Quelle souricière, ce cabaret!... On voudrait être pincée en flagrant délit qu'on ne saurait mieux choisir. Dommage que je n'aie pas prévenu Ernest Bouloi; il aurait avisé mon mari, l'aurait amené ici au dessert pour constater que l'enfer n'est pas seulement une pieuse légende. » Tandis que je réfléchissais ainsi on nous servait. J'entendis M. Duzart dire au garçon :

— Vous ne viendrez que quand nous sonnerons.

Cela m'égratigna et me mit en défense. D'ailleurs, je m'amusais, et je me sentais en appétit. Nulle inquiétude. Cette pièce à plafond invraisemblablement bas qu'on appelait un salon, mais qui était tout simplement une petite boîte rouge meublée d'une table, d'un canapé, d'une cheminée et d'une glace (oh! d'une si amusante glace où les noms et les inscriptions

s'enchevêtraient comme des cheveux d'argent) — non, jamais on ne me ferait croire qu'une vertu de femme y pût être immolée malgré elle. C'était d'autant moins admissible que tous les « salons » voisins étaient occupés aussi, et qu'en prêtant l'oreille on aurait perçu des bribes de conversations. N'importe! c'était amusant et excitant d'être là, en cet endroit destiné à l'immolation — non : au suicide des vertus. Amusant d'y être seule avec un courtisan de qui le trouble n'était pas joué, d'y manger des choses fines et épicées en buvant du champagne sec; excitant de se dire que la vengeance contre le mari ne dépendait plus que d'un instant d'abandon : laisser pousser le verrou et fermer les yeux.

Le trouble de mon « complice » n'était pas joué : et vous ne sauriez imaginer à quel point ce trouble me le rendit sympathique. « Les femmes (dit M. Thomas) ont tort de parler légèrement ou avec mépris du désir masculin... Ce désir, pour physiologique qu'il soit, éveille dans le cœur des hommes les plus tendres sentiments. Ils lui doivent d'être parfois (et pour le temps du désir) sincèrement altruistes. »

Est-ce que je me trompe? Est-ce que je me flatte à l'excès? Je crois bien qu'à certaines minutes de ce dîner-là (notamment tandis que je détaillais une aile de gélinotte), M. Duzart médita, ou, comme disent les Anglais, d'un mot qui nous manque, — « réalisa » les grandes folies : enlèvement, divorce, remariage.

Non pas qu'il en exprimât le projet; mais cela s'entendait à demi-mot.

Après tout, certains hommes font bien ces sottises-là pour des femmes qui ne me valent pas!...

Moi, je m'observais :

« Ce complice de mon choix est agréable. Il semble sincère. Son émotion ne me laisse pas indifférente : voilà que, moi aussi, je m'émeus. Seulement c'est une émotion mélancolique. Je fais un retour de pensée sur mon pauvre ménage, et je pense : « Quel dommage! Si Henri était assis là, en face de moi, à la place de cet homme qui ne m'est rien! Si Henri était troublé par le désir de moi, comme lui! Dire qu'en ce moment, sans doute, il l'est en effet, lui aussi, mais par l'affreuse femme, dont le nom (et l'aspect) font penser à une goule! »

Cette réflexion fouailla mon goût de vengeance. Le repas tirait à sa fin : on nous servait un entremets ennobli du nom de : soufflé Palmyre. Je crevai énergiquement la croûte paillettée qui m'était offerte, en pensant : « Allons! Allons! un peu d'énergie, Paulette. Rentrer chez toi ce soir comme tu en es sortie, ce serait vraiment par trop bête : ce serait la marque d'un odieux asservissement à quelqu'un de tout à fait indigne. Allons! Allons! tente au moins un essai loyal! »

*
* *

Maintenant qu'à la distance de quinze jours, et en parfaite quiétude de cœur, je juge ma conduite de ce moment-là, je me rends le témoignage que l'essai loyal fut tenté par moi avec une application de bonne élève, — d'élève pas douée, certes! — mais qui fait tout ce qu'elle peut pour décrocher la note *bien*.

J'excitai ma sympathie vers mon complice :

« Il est vraiment agréable, discret; il semble

épris... Il n'est pas sot; physiquement, il est plutôt mieux qu'Henri. Du moins il est un courtisan beaucoup plus adroit; il connaît mieux les femmes et leur plaît davantage. »

Le café nous était servi, avec des liqueurs et des cigarettes. Je pris du café, je pris des liqueurs, j'allumai coup sur coup deux cigarettes... Je ne saurais dire, vraiment, que j'étais grise, ni rien d'approchant : mais je réussis tout de même à obtenir un état intermédiaire entre l'hallucination et la migraine. M. Duzart, qui, sous prétexte de m'offrir du feu, s'était assis à mon côté, sur la banquette de velours rouge, se rapprocha de moi, jusqu'à me toucher. Je m'interrogeai : « Est-ce que cela m'est agréable? » Et je dus me répondre :

« Cela m'est un peu moins désagréable que dans un tramway, parce que celui qui me frôle et me presse en ce moment n'est pas un inconnu. »

Ma main droite fut saisie et reçut de légers baisers, qui entreprirent l'ascension de mon avant-bras nu. Le caractère méthodique de ce travail en excluait d'ailleurs toute idée libertine. Entre deux baisers, M. Duzart murmura :

— Je vous en prie, Paulette, permettez-moi d'aller pousser le verrou de cette porte.

Ah! pourquoi, pourquoi mon complice prononça-t-il ces imprudentes syllabes! D'abord il n'y gagna rien : je le retins sur la banquette, en m'écriant : « Mais je vous le défends! » Puis, cela m'obligea à regarder en face un aboutissement vers lequel je glissais, mais que je ne voulais pas voir. Mon imagination peupla aussitôt la petite boîte rouge, le « salon », d'images ridicules : l'image de M. Duzart, la mienne, en attirail de bas vaudeville. Et j'eus conscience que, chez Lapérouse, ma vertu était intangible.

Mon partenaire, qui décidément voyait assez clair dans l'âme féminine, devina ma pensée. Il lâcha mon bras.

— Alors, de grâce, fit-il, ne restons pas ici... Nous avons tout le loisir d'aller chez moi... Laissez-moi vous y emmener.

Moi je pensais : « S'il me parle de la famille rose, tout est perdu : je pouffe, et, de la soirée, je ne puis reprendre mon sérieux. »

Il eut le flair de n'en point parler. Il dit seulement, d'un air découragé :

— Vous ne m'aimez pas.

A quoi bon protester? Je ne soufflai mot.

Il revint à son idée.

— Je vous en prie, allons chez moi... Vous savez bien que je ne suis pas responsable de votre présence dans ce restaurant. Vous l'avez choisi, ce cadre-là; et, maintenant qu'il vous répugne, vous me faites pâtir de votre répugnance. Dites-moi que vous consentez: je fais chercher une voiture et, dans cinq minutes...

Il se levait pour sonner; je l'arrêtai encore.

— Non! pas tout de suite...

Ce « pas tout de suite » n'était pas aussi casuistique qu'il en avait l'air. Il signifiait pour moi:

« Ne me bousculez pas!... Je suis une pauvre petite femme très incertaine de ce qu'elle veut, ahurie par votre champagne, votre cherry brandy, votre tabac d'Orient, et qui commence à souffrir d'une sérieuse migraine... Épargnez-moi! Si vous me bousculez, je vais tout laisser en plan et rentrer directement chez moi, toute seule! »

M. Duzart comprit autrement ma phrase. Il comprit qu'elle voulait dire : « C'est convenu. Dans un temps plus ou moins long, dont je dé-

ciderai, nous allons partir ensemble et nous réfugier au sein de la famille rose. »

Il murmura d'un ton pénétré :

— Merci...

Et il attira ma tête contre son épaule.

Toute ma volonté se tendit à continuer l'essai loyal : je laissai faire. M. Duzart ne put s'empêcher de donner un coup d'œil au verrou, qui restait ouvert. Il songea évidemment : « Qu'est-ce que je risque? Le garçon? Il en a vu bien d'autres!... » Et il m'attira, avec une douceur impérieuse qui me fit frissonner, car je le sentis à ce moment-là tellement *le plus fort,* tellement maître de tous mes membres, s'il le voulait! Et le sentiment de la peur (la peur de l'hamadryade saisie par le Faune) me posséda, bien qu'il ne s'agît encore que d'un enlacement presque chaste, un enlacement de valseur assis. Ah! cette peur soudaine, froide, terrible, où le pauvre corps féminin désarmé se révolte de tous ses nerfs!

Je regardai le verrou, mais pour supplier la porte de s'ouvrir.

Providence! A cette minute précise, on frappa

à la porte et, sans attendre la réponse, on l'ouvrit.

Si ç'avait été mon mari qui nous fût apparu, à M. Duzart et à moi, brusquement dégagés l'un de l'autre, — évidemment la péripétie eût été beaucoup plus romanesque. Mais le romanesque de la vie est moins apprêté. Nous vîmes tout simplement le gérant de la maison, petit homme d'une quarantaine d'années, rose et barbu, l'air affable et intimidé. D'autant plus intimidé que ni M. Duzart ni moi ne lui adressions la parole et qu'il ne pouvait pas douter, malgré la correction actuelle de notre attitude, qu'il ne nous eût dérangés.

— Madame... Monsieur... balbutia cet honnête employé en courbant à plusieurs reprises sa flottante redingote noire... excusez-moi. C'est vraiment bien ennuyeux... et je suis très... très contrarié de vous importuner. Mais...

Il hésita, puis se tournant résolument vers moi et entrant dans le vif de son sujet avec la détente du plongeur qui pique une tête :

— Madame, il y a... dans un salon... à côté... dans le grand salon de douze couverts... il y a un monsieur qui aurait besoin de Madame.

M. Duzart se leva, un peu pâle.

— Un monsieur! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

— Oh! ce n'est pas une plaisanterie, répliqua le gérant avec une amusante componction, accentuée par une nouvelle révérence... C'est un monsieur... qui n'est pas bien portant... qui a eu (comment dire?) une espèce de syncope dans le corridor...

Je me levai à mon tour; je pris, j'épinglai rapidement mon chapeau.

— Mon manteau, cher ami, dis-je à M. Duzart qui s'empressa.

Le gérant continuait :

— Alors... on a transporté ce monsieur dans le salon de douze couverts, parce que, justement, il n'y a personne, ce soir, dans le salon de douze couverts... On l'a étendu sur un canapé... Je lui ai ouvert son gilet... Je lui ai fait prendre un peu d'élixir Mariani, qui est très bon contre les syncopes... Et voilà. Ce monsieur demande Madame... parce que...

Il s'arrêta, extrêmement gêné, et d'une voix neutre, en posant un doigt sur le bord d'un verre vide et en regardant le tapis, il murmura :

— Parce que... Je crois que c'est le mari de Madame.

*
* *

En me remémorant cette scène, à un demi-mois de distance, je bénis la Providence de m'en avoir fait sentir, sur-le-champ, toute la saveur comique. Cela n'empêcha pas l'inquiétude de me pincer le cœur quand je compris, dès l'allusion au « monsieur pas bien portant », — qu'il s'agissait de mon mari. Mais, à la minute même où je tendis la main à M. Duzart en lui disant : « Vous m'excusez, n'est-ce pas, cher monsieur? » et où je fis signe au gérant de me conduire, le visage de ces deux acteurs masculins de la scène exprimait une incompréhension si radicale, un tel étonnement de mon sang-froid que je ne pus m'empêcher de sourire.

M. Duzart balbutia :

— Je vous attends ici?

— Mais non! mais non! répliquai-je. Rentrez chez vous!

— Cependant...

— Ah! cher ami, de grâce, faites ce que je vous dis! Tout ira pour le mieux, soyez-en sûr. Mais rentrez chez vous!

Il s'inclina. Du seuil, je lui fis un signe de tête amical; je lui dis :

— Notre dînette a été charmante! Merci!...

Et je suivis la redingote du gérant jusqu'au salon des douze couverts.

IX

L'EBOUILLANTÉ

Je sais bien que, de nos jours, dans les ouvrages des penseurs et dans les assemblées où se fabriquent les lois, le mariage passe, comme on dit, de mauvais quarts d'heure.

Eh bien! ce soir-là, chez Lapérouse, j'ai eu le profond sentiment que rien n'équivaudra la force de ce lien que tressent l'accoutumance, l'intérêt, et aussi la ténace mémoire de la chair.

Entre mon mari et moi, il s'est passé, ce mémorable soir, un fait d'égoïsme à deux, d'étroit égoïsme conjugal qui, justement parce qu'il fut « à deux », ne manqua pas de grandeur : jusqu'au moment où Henri, couché sur son lit, chez

nous, dans notre maison, s'endormit d'un sommeil assez calme, les doigts de sa main gauche crispés autour de ma main à moi, qui le veillais — il ne fut pas un instant question des motifs pour lesquels lui et moi nous nous étions rencontrés au restaurant Lapérouse. Devant l'accident grave frappant l'un des deux conjoints (une crise d'étouffement plus forte et plus douloureuse qu'il n'en avait jamais ressenti), le couple dissocié la veille se reconstitua aussitôt, et la femme, comme le mari, n'eurent plus qu'une pensée : sauver, guérir l'élément malade du couple. Dès que je fus en présence d'Henri, je commençai à le soigner comme *moi seule* pouvais le soigner, puisque je connaissais son mal autant qu'un mal à moi. La potion qui le soulage fut aussitôt commandée; j'en savais par cœur la formule; on la composa chez le pharmacien le plus proche; je l'administrai. L'idée ne me vint même pas de questionner Henri. Quant à lui, savez-vous le mot touchant et risible qu'il prononça dès qu'il se sentit un peu soulagé? Il me dit :

— Ah! ma chérie... que je suis content de vous avoir trouvée ici!

Il était sincère. Il oubliait tout, ses amours à lui et ses soupçons contre moi. Et moi j'oubliais, d'un cœur sincère, aussi bien M. Duzart que Mme Lehugeur et que la Tour de Mamel.

La crise cardiaque fut, cette fois, beaucoup plus longue et plus douloureuse que toutes celles d'avant. Depuis cinq jours seulement Henri ne souffre pas quand il est debout. Toute fatigue lui est interdite, principalement certaines fatigues. Le docteur Templeux a précisé. Il m'a même fait la leçon là-dessus, le docteur. Et j'ai eu la pudeur conjugale de ne pas lui crier : « Taisez-vous donc! Ou bien allez dire cela à Mme Lehugeur, qui n'a pas volé son nom de goule... »

— Vous comprenez, chère madame, monsieur votre mari n'a plus trente ans...

Ah! mon pauvre docteur! je n'ai guère de remords, allez! touchant l'état de santé de mon mari. Une femme légitime, une vraie épouse, se rend-elle jamais coupable de pareils méfaits? S'il ne s'agit que de conserver la santé à Henri, il peut vivre en paix, je ne le ravagerai pas! Les premiers temps du mariage demeurent dans ma mémoire comme un souvenir délicieux : mais

parce qu'alors l'amour de mon mari me sollicitait, me poursuivait... C'est son désir que j'aimais, et qui faisait naître le mien. Aujourd'hui, c'est effrayant comme je suis calme. Est-ce que j'ai encore des sens?

J'ai tout de même accepté, sans protestation et les yeux baissés, la mercuriale du docteur. Car si je ne prenais pas à mon compte les méfaits de Mme Lehugeur, du moins je me sentais responsable de la crise actuelle. C'était moi qui l'avais provoquée; l'échange de confidences où il nous fallut bien aboutir, Henri et moi, ne me laissa pas de doute là-dessus.

*
* *

Voilà ce qui s'était passé, et comment mon cher mari se trouvait, le même soir que moi, au restaurant Lapérouse. Rien de moins romanesque que cette rencontre, comme vous allez le voir, et le hasard n'y contribua guère.

La puissante Mme Delaroche-Grangier, malgré

l'insuccès de ses filatures et le « rapport » où Ernest Bouloi (15, rue Lepic) rendait hommage à mon innocence, ne s'était pas tenue pour contente ni pour battue. Elle avait fait continuer l'enquête, non plus sur moi, je suppose, mais sur le trop adoré Duzart. Ainsi avait-elle appris que, la veille du soir fatal, ce volage s'était rendu en personne au restaurant Lapérouse, vers quatre heures après-midi; qu'il avait annoncé l'intention d'y faire le lendemain un dîner « très soigné » (deux couverts); qu'il avait tenu à visiter en personne les « salons », et à choisir le sien; qu'il s'était même plaint de l'escalier unique et de l'absence de double issue. Tous ces renseignements, Ernest Bouloi (ou quelqu'un de ses collègues) les avait obtenus moyennant une pièce de quarante sous, d'un des garçons. Ils furent sur-le-champ transmis à la Tour de Mamel, qui s'empressa de rédiger un bleu en écriture droite à l'adresse de mon mari.

Je l'ai vu, le bleu : Henri me l'a montré, et m'en a même fait cadeau. La Tour de Mamel ne s'est pas courbatu les méninges pour ce morceau épistolaire :

« *Mari aveugle que vous êtes, allez donc demain*

soir dîner chez Lapérouse. Mais de bonne heure, si vous voulez arriver avant les joyeux dîners. »

Pas de signature.

Tout a été dit sur les lettres anonymes. Elles me répugnent, d'instinct, sans que je puisse définir pourquoi : on me couperait la main plutôt que de m'en faire écrire une. Je constate toutefois que les personnes dépourvues de tels scrupules possèdent là un moyen d'action très efficace. Grâce à son chiffon bleu anonyme, la Tour de Mamel a parfaitement atteint les fins qu'elle se proposait. — M. Duzart (paraît-il) est mieux que jamais rivé à ses charmes : je ne vois plus, je ne verrai vraisemblablement plus, M. Duzart. Par ricochet, Mme Lehugeur se trouve privée de se distraire avec mon mari. Quelle puissance dans trois lignes sans signature!

Mais, comme disent les romanciers traditionnels, n'anticipons pas.

Ayant reçu le chiffon bleu, Henri se garda bien de me le montrer. Sa confiance conjugale était si absolue qu'il comprit d'abord (il me l'a avoué, car il m'a tout avoué, en tas) qu'il s'agissait de Mme Lehugeur. La fidélité de Mme Lehugeur lui semblait plus suspecte que la mienne.

(Très flattée!) Mais le billet disait : « *Mari* aveugle!... » Et, tout de même, il n'était pas le mari de Mme Lehugeur, encore qu'il en fît le geste.

Le pauvre garçon m'a confessé qu'il passa une nuit déplorable, et une déplorable journée, après cette nuit. Jamais, jamais, il n'avait envisagé que sa Paulette pût le tromper. La monstrueuse invraisemblance d'une telle hypothèse fut même une des raisons, paraît-il, pour lesquelles il ne vint pas me dire tout simplement — au déjeuner que nous prîmes ensemble : « Voilà ce que je reçois; explique-toi. » Il n'osa pas. Il craignit ma riposte. Il s'arrêta à l'hypothèse d'une mauvaise plaisanterie. Mais son cœur (le cœur viscère) commença de le taquiner.

A cinq heures, m'a-t-il assuré, il était décidé à chasser l'incident de sa mémoire et à s'en aller dîner (c'était convenu depuis l'avant-veille) avec Mme Lehugeur. Or, vers sept heures et quart, comme il s'habillait au cercle, il s'aperçut soudain que Mme Lehugeur ne pesait pas une once dans son souci, à côté de sa femme, *de sa femme supposée coupable,* bien entendu : car, supposée

honnête, la femme légitime eût continué à ne rien peser du tout. Il griffonna trois lignes de décommandement qu'il fit porter par un groom à la maîtresse de son cœur, acheva de se vêtir en toute hâte : et, sur le coup de huit heures moins vingt, il s'installait devant une table de la salle commune, chez Lapérouse.

Il l'avait choisie de manière à voir les dîneurs s'engager dans l'escalier des salons. C'est tout ce qu'il put obtenir de lui-même comme procédé d'espionnage. Quant à appeler un garçon, à l'interroger, à lui offrir un louis pour être renseigné, il en fut incapable. Non par dignité, mais par timidité. Comme la plupart des hommes du monde, il n'est bon que pour les demi-résolutions.

*
* *

Or, assis à sa table, il était fort malheureux.

D'abord, il apprenait à connaître la fameuse peur, la peur de l'enfer des maris. « Paulette me

trompe... » Cela lui paraissait toujours mons trueux, — mais cela commençait à lui paraître possible. Et puis, il avait honte d'être là. Il lui semblait que les garçons, le gérant, les convives étaient dans le secret du chiffon bleu et se faisaient des clignements d'yeux, des confidences : « Ah! voilà cet imbécile de Valenty qui vient espionner sa femme... » Enfin sa respiration devenait de plus en plus malaisée; il éprouvait les affres d'une certaine douleur, qui sourdait lentement, comme entre les os de sa poitrine. Il se fit servir à dîner, pour se donner une contenance. Juste au moment où le garçon déposait dans une assiette un « filet de barbue bonne femme », nous nous engagions dans l'escalier en vis, M. Duzart et moi. Henri crut me reconnaître. Il crut surtout reconnaître mon chapeau bleu, mon manteau. Mais le coude du garçon lui cacha la vue de M. Duzart.

Il resta en tête à tête avec son filet de barbue, assommé d'étonnement, et, ce n'est pas douteux, de douleur. Toute sa pensée était : « Paulette... Paulette avec un homme ici... » Aucune décision ne parvenait à surgir sous cet écroulement. Un autre qu'Henri se serait jeté dans l'escalier, nous

aurait rejoints. Henri fut rivé à sa chaise par sa stupeur désespérée et aussi par cet instinct de conservation irrésistible qui immobilise les cardiaques : « Si je bouge... je n'atteindrai même pas la porte. »

Je ne me rends pas très bien compte des émotions que doivent ressentir les réprouvés de San Gemignano tandis que les diables grimaçants les tiennent en suspens au-dessus des chaudières d'huile bouillante. Mais le martyre qu'endura Henri pendant environ cinq quarts d'heure, tandis que le contre-filet jardinière succédait à la barbue et la tartelette suisse au contre-filet (car il essayait, le malheureux, d'avoir l'air de manger), ce martyre, à la fois physique et moral, il l'eût échangé, je vous l'assure, contre la marinade infernale. Et je sais bien des gens qui lisant ceci s'écrieraient : « Mais ce mari est le dernier des sots et des lâches... Qu'est-ce qu'il faisait à chipoter sa tartelette, pendant que sa femme... Moi j'aurais bondi... Cinq quarts d'heure pour se décider! » Bonnes gens, croyez-moi : vous ne savez pas ce que c'est que l'angine de poitrine, et cette sensation que si l'on

bouge on va tomber foudroyé. Moi non plus, je ne le sais pas par moi-même : mais j'ai vu souffrir, près de moi, un être que j'aime!...

Et puis j'ai entendu le pauvre Henri, me racontant cela, me dire : « Si du moins j'avais été sûr de ne tomber que là-haut, devant toi... Mais devant tous ces gens dont pas un ne me connaissait!... »

La preuve que cette inaction n'était ni de l'abrutissement ni de la lâcheté, la voici : dès qu'à force de tendre sa volonté, à force de guetter une minute de répit dans son angoisse, il crut pouvoir se lever et faire un pas, il quitta la table, s'engagea dans l'escalier des « salons », monta l'étage... Mais quand il aperçut la rangée des portes closes et qu'il pensa : « Paulette est derrière une de ces portes, pas seule... » tout tournoya soudain autour de lui...

— D'ailleurs, m'a-t-il raconté, j'ai entendu ta voix, j'en suis sûr...

En effet, ce fut devant la porte du « numéro 8 », au moment où nous achevions, M. Duzart et moi, notre « soufflé Palmyre », qu'il perdit pied et chut dans les bras du gérant. Le

gérant le guettait. Ce dîneur à la mine défaite, et qui ne dînait guère, lui avait paru suspect; il n'ignorait pas le moins du monde, d'ailleurs, les menus espionnages dont notre rendez-vous avait été poursuivi dès la veille. Dans une maison bien tenue, on ne rebute pas les clients en leur faisant redouter un scandale; mais il faut savoir aussi faire rater le scandale... Voilà comment, lorsque mon pauvre Henri, transporté inerte dans le salon des douze couverts, eut repris à demi connaissance sous l'influence du cordial, et qu'au hasard il balbutia : « Paulette... appelez Paulette... » le gérant inclina sa redingote et répliqua :

— Tout de suite, monsieur!...

*
* *

Telle fut la confession de mon mari. Il eut le tact de la faire jusqu'au bout sans l'entremêler de reproches; il la fit d'un ton de faiblesse contrite qui n'était pas jouée : toutes les émotions,

tous les mouvements brusques lui sont interdits... De mon côté, j'avais une telle peur d'aggraver son cas par mes explications, par mes confidences, que je lui demandai tout d'abord :

— Êtes-vous en état d'écouter, à votre tour, ma confession?

L'égoïsme de son mal fut si fort qu'après une hésitation il me répliqua :

— Pas encore. Quand je serai tout à fait d'aplomb.

Il est vrai que presque aussitôt il ajouta, d'un ton d'interrogation tremblante :

— D'ailleurs, je veux supposer qu'il n'y avait, de votre part, qu'une imprudence?...

— Non pas! mon ami, ai-je répondu. Ma démarche était très méditée, très résolue. Et si vous ne m'aviez pas appelée auprès de vous, je ne sais pas du tout comment cela aurait fini.

Il ne répondit rien, mais je vis bien que, malgré la rudesse de ma réplique, il était satisfait. Il était satisfait parce que je lui donnais à comprendre que *l'accident précis* avait été esquivé! Voilà l'honneur des hommes! Ah! ce n'est pas très reluisant, l'honneur des hommes.

*
* *

Ce matin, après déjeuner, Henri a renoué l'entretien sur ce point critique. A mesure que la santé lui revenait, j'avais observé qu'il reprenait plus de souci des risques courus par la vertu de sa femme. Il semblait aussi recommencer à s'apercevoir que sa femme était une femme après tout désirable, et même un peu plus que Mme Lehugeur.

Non! même pas à ces tablettes confidentes je ne livrerai le récit de la scène de ce matin (fumoir, café servi, tour de clé) où le désir et la jalousie se mêlèrent d'une façon si étrange, où me fut révélé un Henri que je ne connaissais pas, celui de Vigilance et de Mme Lehugeur, sans doute... Pas du tout l'Henri conjugal.

J'opposai d'ailleurs une belle et victorieuse résistance, en me retranchant derrière les prescriptions du docteur. Cela me valut d'être accusée des pires excès, que j'aurais commis chez Lapérouse avec M. Duzart; puis d'être ren-

due responsable des écarts de mon mari « rebuté par ma froideur »; puis enfin d'être suppliée de pardonner, proclamée la plus pure des épouses, assurée par serment que toute Mme Lehugeur serait désormais bannie de notre horizon. Ah! certes, au cours de cette scène encore, mon mari ne fut pas exceptionnellement reluisant : mais — ne mentons pas! — la scène me laissa contente. Elle témoignait une incontestable reprise de santé : tout le mouvement qu'il se donna ne parut lui causer aucun mal. Puis elle signifiait si bien que quelque chose était changé!

Non pas seulement Mme Lehugeur jetée pardessus bord : qu'eût-il importé, si d'autres, pareilles, eussent dû embarquer le lendemain?

Le changement, c'est que désormais, pour Henri, je n'étais pas seulement *sa* femme, mais UNE femme. Je n'avais plus toutes les vertus; on ne pouvait pas piétiner indéfiniment sur moi sans que je regimbe. Des hommes pouvaient me désirer : et mon mari n'était plus certain que je résisterais.

Du coup, je devenais intéressante, préoccupante. Je devenais désirable. Henri découvrait à la fois et sa femme et les autres hommes.

Désir et jalousie! Les deux pôles de la fidélité des maris!

*
* *

Telle est, aujourd'hui, la situation. Elle n'est pas mauvaise. J'ai le sentiment très net que le désir ne durera peut-être pas chez mon mari; — sa nature est d'être volage, et l'on ne se refait pas. Mais sa jalousie durera, et empirera. Je fais le vœu d'entretenir soigneusement cette jalousie. Henri a connu les affres de l'enfer marital : s'il dépend de moi, il ne les oubliera plus. Je l'ai dûment averti de ce qui l'attendait en cas de récidive...

Ce qui l'attend?...

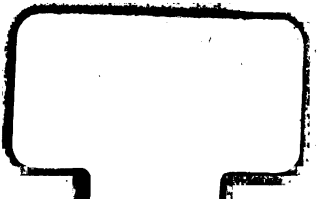
Mon Dieu! après l'épreuve que je viens de faire de mes propres aptitudes à tromper un mari, je crois que rien du tout ne l'attend, et que je ne prendrai jamais sur moi de lui infliger le châtiment qu'il mérite. Je suis un mauvais diable : ma chaudière m'épouvante, ou plutôt me dégoûte.

Mais qu'importe, si elle épouvante mon mari plus encore que moi?

En ce moment, je vous l'assure, il est possédé par la peur de l'enfer. Et dès lors, — que l'enfer existe ou non, — qu'est-ce que cela fait? comme dit M. Thomas...

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

20Feb'57BP
REC'D LD
FEB 8 1957

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley